B. N.
3 AOUT 1954

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

VOUS FAIT REVIVRE :

LE TOUR

68 PAGES

125 FRANCS

BOBET ET KUBLER

L'HISTOIRE DU TOUR 54 : UN NUMÉRO EXCEPTIONNEL

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LA PLUS COLLANTE
DES DISSOLUTIONS

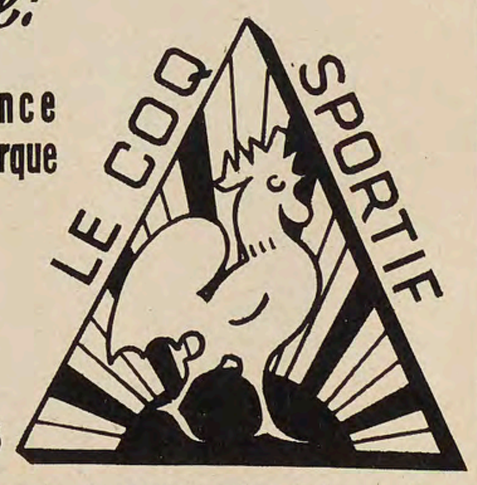
CYCLISTES...
BASKETTEURS...
FOOTBALLEURS...
RUGBYMEN...

Soyez à la page!

achetez en toute confiance
chez les dépositaires de la marque

les équipements adaptés
pour chaque sport :

★ MAILLOTS
★ CULOTTES
★ B A S
★ SURVÊTEMENTS



Fournisseur par ses détaillants : les selections nationales de football, basket, rugby; tous les géants de la route; les champions de France de volley, marche, aviron, athlétisme, etc.; le Stade de Reims, champion de France 1953, coupe Latine 1953, etc.

★ LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE

PNEUS
DUNLOP

pour vélos - vélomoteurs et scooters

Max Favalelli vous présente le maillot jaune du Tour 54

LOUIS BOBET

Toute sa vie est dominée par ses obligations professionnelles

La porte de l'hôtel est obstruée par une cinquantaine de curieux qui attendent, agglutinés ainsi qu'un essaim, la face collée contre les vitres. Un faible espoir les unit. Apercevoir leur idole, ne serait-ce que furtivement. Tel est le désir qui les maintient de la sorte. Et, à intervalles réguliers, un cri bien scandé exprime leur souhait. Le nez levé vers la fenêtre, dont ils pensent qu'elle est pour eux l'ouverture sur le rêve, ils psalmodient : « Bo-bet ! Bo-bet ! »

Non sans mal et après avoir arboré le petit médaillon rouge que tout suiveur porte à la ceinture, à la façon d'une étiquette d'un colis postal, je réussis à franchir le barrage et à fléchir le cerbère qui veille à l'entrée du hall :

— Chambre 38.

Je n'ai nul besoin de guide. Un fumet sucré, qui filtre sous la porte et se glisse jusque dans l'escalier, me prend dans son lasso et me conduit à destination.

Un garçon entièrement nu est étendu sur un lit de massage.

— Excusez-moi !

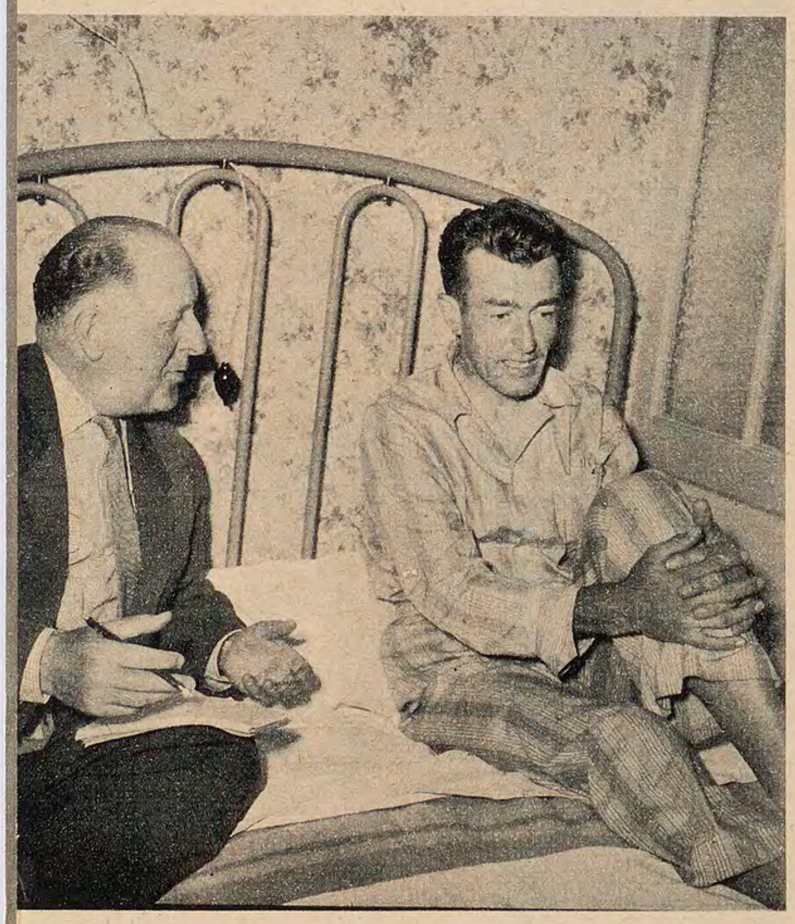
Il se retourne, se sert maladroitement de son pantalon de pyjama comme d'un écran et sourit en me voyant, un peu gêné et ne sachant trop quelle contenance prendre.

— Le mobilier est très rudimentaire. Asseyez-vous sur le lit.

J'ai devant moi le vainqueur du Tour 54. Sans le moindre masque, sans le moindre voile. Et j'évoque un souvenir. Dans cette même ville, à Aix-les-Bains, j'avais reçu les doléances, en 1948, d'un tout jeune coureur qui éprouvait bien du mal à masquer sa déception. Il venait tout juste de perdre le beau maillot jaune qu'il avait endossé pour la première fois et, des larmes au bord des paupières, il regardait avec amertume Bartali

Favalelli : L. Bobet n'est pas un demi-dieu,

L. BOBET SE CONFIE FRANCHEMENT A MAX FAVALELLI.



IL REFLECHIT, PUIS REPOND AVEC CLARTE ET COMPETENCE.

s'éloigner avec le trophée qu'il lui avait ravi. C'était Bobet.

Mais quelle différence entre le vaincu de 1948 et le triomphateur de 1954 ! Le premier était un quasi-adolescent, gauche, maladroit et qui était en proie à une terrible nervosité. Le second est un homme fait, équilibré et sûr de lui-même.

— A quoi pensez-vous ?

Je pince entre le pouce et l'index le maillot jaune qui sèche sur le dossier d'une chaise.

— A la fragilité de cette parure.

Il me devine et éclate de rire.

— J'étais alors inexpérimenté et un peu fou, comme un jeune faon.

Ce n'est point chose aisée que de brosser le portrait d'un vainqueur du Tour alors que celui-ci est entre les mains de son soigneur qui le pétrit comme le boulanger sa pâte. Bobet est docile sous la poigne experte de Raymond Le Bert. Ce dernier lui malaxe les muscles d'un mouvement de trayeur qui extrait le lait suri de la fatigue, oint la peau d'une huile qui satine les cuisses et les mollets et, le retournant à la façon d'une crêpe, lui sucre les fesses avec du talc.

CONFIANCE AUX VALEURS SURES

C'EST cependant l'ambition que je nourris. Mais avant même que j'ai lancé mon premier hameçon, Bobet me prend à témoin avec une vivacité qui me fournit le premier trait de son caractère : la susceptibilité.

Un journaliste est venu lui rapporter un propos selon lequel il favoriserait certains coureurs pour en marquer d'autres trop étroitement.

Louison repousse ce soupçon avec violence et trouve sur-le-champ dix motifs pour se justifier. Puis il enchaîne à mon intention :

— Les spécialistes n'ont pas ménagé non plus mes équipiers. Or, je revendique ici toutes mes responsabilités, car c'est moi qui ai prié Marcel Bidot de conserver l'ossature de l'équipe 1953.

— Pour des raisons sentimentales, je présume ?

— En effet. Je désirais m'appuyer sur des valeurs sûres. Et c'est pourquoi j'ai fait appel à des hommes comme Rémy, Deledda et Teisseire. Mais j'ai couru là un risque énorme. Et, je puis bien l'avouer maintenant, j'ai failli renoncer à cette entreprise qui m'apparaissait écrasante, un mois avant qu'on ne donne le départ.

Et Louison conclut par une formule qui exprime la sagesse des nations :

— J'ai gagné. Tout sera parfait. Mais imaginez qu'après avoir fait mienne la méthode italienne, j'aie été battu ! Quel concert de proches n'aurais-je pas entendu !

Vae victis ! Ce principe ne comporte aucune exception et les hommes ne nous pardonnent jamais d'avoir tort.

UNE SAISON AXÉE SUR LE TOUR

COMMENT gagne-t-on le Tour, Louison ?

Il me considère, ébahi.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il y a une recette ! Ce serait trop facile. Tout de même, s'il n'y a pas de « truc », il est des lois que l'on ne saurait transiger et la première exige que l'on aborde le Tour avec un beau stock de réserves. Aussi, cette année, j'ai établi un programme d'entraînement et de compétition dans le seul but de courir le Tour sans être usé. Quelques classiques et le Critérium du Dauphiné qui est le meilleur banc d'essai avant le Tour et vous met en contact avec les cols alpestres. Si vous entrez dans le Tour en état de saturation et les accumulateurs à plat, vous aurez tôt fait de craquer.

— Koblet ?

— Non ! non ! Je ne veux prononcer aucun nom. Chacun conduit sa carrière à son gré. Et puisque vous me parlez de Hugo, je voudrais dire simplement que je suis désolé de son abandon. Il était fort dangereux et je regrette qu'il ne soit pas là car j'aurais aimé l'affronter dans un duel « à la loyale ».

— C'est donc lors de sa première chute, avant Bayonne, que vous avez eu le sentiment de votre future victoire ?

— Pas du tout. Cela va vous paraître paradoxal : mais le jour où j'ai été victime d'une défaillance. Ce soir-là, après avoir été terrassé par la fringale, j'eus la certitude d'avoir gagné à Luchon.

Mais ce sont là propos de surface et les commentateurs de l'avenir analyseront, disséqueront dès demain la victoire de Bobet et trouveront des explications auxquelles nul n'avait jamais songé. Pas même l'intéressé.

J'aimerais aller plus avant et trouver la solution de ce problème : qu'est-ce qui fait courir Louison ?

Celui-ci ne répond jamais tout en vrac. C'est un homme méticuleux, amoureux de la précision et il me le fait voir à plusieurs reprises en méditant les termes de notre conversation. Il jauge donc ma question et je devine qu'il désire fournir une réponse sincère, sans équivoque. Il donne d'ailleurs le pas à l'argument le plus noble :

— Parce que je suis un professionnel.

Et l'on perçoit dans sa voix et dans son attitude sa fierté d'exercer un métier et de l'exercer bien.

— Ensuite, même si cette confession m'est pénible, parce que je suis mû par l'orgueil. Je suis ce que l'on nomme un « gagneur ». Je résiste péniblement à l'attrait d'une victoire et je tire grande vanité de mon palmarès...

Tout ceci n'est pas répréhensible. Il s'en faut. Et l'on sait que l'ambition a depuis toujours été le moteur des grands capitaines.

— Enfin, je serai tout à fait franc, mais il serait hypocrite de ma part de prétendre que les biens de ce monde sont négligeables à mes yeux. J'ai donc le souci d'asseoir ma situation matérielle.

J'ai le sentiment que Bobet vient de me donner avec une parfaite loyauté et une lucidité assez rare, les clés de son personnage. Il n'est pas de ceux, en effet, qui se livrent d'un coup. Et derrière chacune de ses phrases, il faut déceler le petit ressort secret qui les a dictées.

ATTENTION AU MIRAGE D'UNE VIE TROP FACILE

LORSQUE Louison Bobet me dit : « Rien ne me fut plus désagréable que de m'entendre dire, il y a quelques années, que je ne serai jamais un coureur du Tour », on perçoit à quel point cette critique agit sur lui à la façon d'un aiguillon. Son amour-propre se rebella et il releva les propos comme un défi.

Et, s'il m'avoue, avec une franchise non feinte : « Au fond, je suis un garçon gâté », Bobet reconnaît les dettes qu'il doit à son métier et il ne songe pas à nier que sans le crédit qui s'attache à sa promotion au titre de champion, son existence n'eût pas été celle dont il sait apprécier les fruits dorés.

— La difficulté à laquelle je me suis heurté. Celle dont il fut le plus ardu de trouver la solution, consista justement à équilibrer mon existence. C'est-à-dire qu'il me faut faire les plus grands sacrifices à mon métier, sans que celui-ci me dévore tout à fait. L'inverse serait encore plus périlleux. Combien de coureurs n'ont eu qu'une carrière météorique pour n'avoir point su résister au mirage d'une vie trop facile.

Ce juste équilibre est précisément la règle de raison qui domine l'existence de Bobet. Et il n'y parvint pas d'un seul coup.

— J'ai tâtonné. Je n'ai pas échappé aux excès En 1952, par exemple, j'ai trop voulu en faire. Je n'ai pas gardé la mesure et j'ai frôlé la catastrophe. Intoxiqué de vélo, l'esprit complètement vidé et le système nerveux à plat, j'ai été contraint de renoncer au Tour.

Louison ne prononce pas son nom. Mais au court exemple qu'il me donne, je sens que l'influence de Coppi dans ce domaine lui fut très salutaire.

Celle de sa famille ne le fut pas moins. Et la phrase qui revient sans cesse, à la façon d'un refrain, dans la bouche de Louison est celle-ci : « Je suis un homme d'intérieur. »

Tout est là. Bobet est maintenant ce que l'on appelle un « homme public ». Chacun de ses gestes est happé par les caméras, chacun de ses mots recueilli par la presse ou par la radio. Il est sollicité de toute part. On l'invite aux inaugurations, aux cocktails, on l'exhibe et la foule le reconnaît entre mille. Il pourrait succomber à tous ces pièges s'il n'avait pas un havre d'élection dont il sait admirablement protéger la quiétude : sa maison, son foyer.

Cette maison, il m'en parle avec dévotion.

— Une villa à Fontenay-sous-Bois. Je l'ai organisée pour qu'elle soit le nid idéal, pour abriter mon bonheur.

Bobet est un hédoniste amoureux de son confort. Et chaque victoire durement arrachée sur la route

mais avant tout, un homme bien équilibré

trouve sa conclusion dans ce domaine, tout proche de Paris, qu'il enrichit sans cesse.

— J'ai une vaste bibliothèque pour loger mes coupes, mes trophées, mes médailles. Je possède un jardin de mille mètres carrés dans lequel je fais actuellement creuser une piscine. Je viens de faire agrandir mon garage.

Il y loge bien sûr sa puissante voiture américaine qui est pour lui beaucoup plus un instrument de travail que la marque d'une fastueuse réussite. Mais surtout, c'est là qu'il démonte lui-même ses quinze vélos et qu'il fait sécher cinquante ou soixante paires de boyaux dont il vient tâter la treille pour estimer s'ils sont bien à point.

— Je suis un fanatique du bricolage. Et je passe dans mon garage-atelier les heures les plus exquises.

Cet aveu est celui que pourrait faire l'immense majorité des Français, lesquels ne connaissent point de plus grandes délices que de manier le tournevis et le marteau à titre d'amateurs éclairés.

Français, Louison l'est typiquement. Et il n'est pas de meilleure explication de l'immense popularité dont il jouit.

— Et Breton, ajoute insidieusement Raymond Le Bert qui suit notre conversation tout en rangeant son arsenal d'onguents, de pommades et de liqueurs.

— Je ne m'en cache pas, dit Bobet en riant. Et c'est vrai, si tu fais allusion à mon esprit de famille.

LES BOBET FORMENT UN CLAN

Il faut en effet ajouter ce trait au portrait de Louison. Si l'on veut qu'il soit ressemblant : Louison a une conception très traditionaliste de la famille. Il a formé de la sienne un faisceau qui l'entoure très étroitement et dont il est le lien.

— Mes parents habitent à Vincennes, à huit cent mètres de chez moi. Et mon frère Jean à Bry-sur-Marne, à moins de deux kilomètres.

Le clan Bobet, la « gens Bobet » est une vivante réalité et qui repose tout entière sur les mollets de Louison.

— Mon père me sert de directeur commercial. C'est lui qui administre mes biens.

Louison possède deux chemiseries, une à Levallois que gère sa sœur Madeleine, dont le mari travaille aux usines Renault. Une autre rue de Sèvres, à Paris, et c'est la belle-mère de son frère qui la dirige. Sa secrétaire ? C'est sa belle-sœur.

— Elle était professeur d'anglais, ainsi que mon frère et ils se connurent en Ecosse, à Aberdeen où Jean fit un stage.

JE DOIS TOUT A MA FEMME

Maintenant, il a rejoint la caste des Bobet et a été intégré dans la hiérarchie familiale.

C'est sans hésitation que Louison me décrit l'organisation de la saga des Bobet. Il sait trouver pour chacun des siens les mots délicats qui m'apportent la preuve de la solide affection qu'il leur porte. Et une tendresse toute particulière lui mouille la voix lorsqu'il me parle de Jean, ce frère dont il a modelé l'existence et qui est maintenant à ses côtés dans l'exercice de sa profession.

Louison est justement fier d'être la base de cet édifice. Cette fortune dont il ne fait point étalage, il l'a amassée en peinant, en souffrant dans le vent glacial des cols, dans la poussière et la boue des routes et s'il a pu la conserver et l'accroître, c'est en s'imposant une terrible discipline.

Fier certes, mais pas immodeste. Et ce bonheur dont il est si avide, il sait à qui en attribuer la durée et l'étendue.

— Je dois tout à ma femme. C'est elle qui a fait de moi et l'homme que je suis resté et le coureur que je suis devenu. Sans Christiane, j'aurais sans aucun doute commis des erreurs et je n'aurais pas accompli la carrière qui est la mienne.

DEUX RAISONS DE VAINCRE

Et Christiane a donné à Louison les deux plus belles raisons de lutter, de se battre et de vaincre : Maryze, qui a cinq ans et demi, et Philippe, qui en aura bientôt quatre.

— Cela fait peut-être terriblement rococo, mais j'adore mes enfants.

Pour la première fois, Bobet devient presque lyrique. Il me décrit avec enthousiasme les quelques rares parties de pique-nique qu'il a pu faire avant le Tour en forêt de Fontainebleau et les escapades dans le bois de Vincennes où il donne les premières leçons de vélo et où l'on se livre en riant à de folles poursuites qui se terminent par des cabrioles sur l'herbe.

— Ma fille va à l'école Roubaud.

Et Louison me parle de Maryze avec un accent que je reconnais fort bien :

— Elle prend des leçons de danse rythmique. Son rêve serait d'être danseuse classique.

Il me confie, en complice :

— Je viens de lui acheter un piano. J'ai hâte d'assister à sa joie, de la voir battre des mains quand elle le trouvera en rentrant de Thonon où elle est en vacances.

Mais Louison ne pousse pas la gâterie jusqu'à la faiblesse et il me précise avec vigueur :

— Cela n'empêchera pas « Mademoiselle » Bobet de repriser les chaussettes et de laver la vaisselle.

Car Bobet n'est pas du tout grisé par sa réussite. Il ne veut pas que ses enfants oublient les origines fort simples de leurs parents. Loin d'en rougir, il faut qu'ils y puisent des leçons et un exemple.

UNE JEUNESSE LABORIEUSE

Pendant toute mon enfance et mon adolescence, je me suis levé à trois heures du matin pour allumer le four, pétrir la pâte. Et ma femme a gardé les vaches. Ses parents étaient des gens très humbles. Ils tenaient à Mendon, près d'Auray, une de ces boutiques comme il en est tant dans la campagne bretonne, moitié bureau de tabac, moitié café, avec quelques rayons d'épicerie et une échope pour réparer les chaussures.

Et c'est probablement parce qu'ils ont patiemment construit ce bonheur de leurs propres mains qu'ils le protègent avec tant de soin.

— Comment je vis ? Mais, répond Louison plus calmement du monde. Je lis, pas autant que je le souhaiterais, je suis un fervent de la télévision. L'hiver, je fais du ski dans la région de Morèze pour me désintoxiquer et refaire mon stock d'oxygène. Mais tout est dominé par mes obligations professionnelles. En principe, j'organise mon calendrier de la façon suivante : Du 1er février au 30 mars, je m'installe dans le Midi. Je loue une villa aux Issambres, près d'Apo Lazaridès. Deux mois d'entraînement. Je remonte à Paris pour le National. Après les premières classiques, je m'arrange toujours pour que mes contrats me permettent de passer un mois en Bretagne. Car j'ai besoin de me retremper dans l'atmosphère du « pays ». Puis, c'est le Tour de France suivi de la tournée des vélodromes que j'accomplis en grande partie avec ma femme. Et, quoi qu'il arrive, le dernier dimanche de novembre, je décroche et je retourne en Bretagne pour chasser la bécasse et le lapin. Et, après quelques contrats sur piste, le temps est revenu de reprendre l'entraînement.

Telle est l'existence d'un vainqueur du Tour.

— Et l'avenir ?

— Je n'ai pas le loisir d'y songer, me dit Louison. Je ne dois penser qu'à mon métier. Après, nous verrons.

— Pas la moindre petite idée ?

— Non... un rêve, peut-être. Avoir une petite propriété terrienne chez moi, près de Saint-Meen. Et m'en occuper, sans toutefois ne faire que cela.

Quoi qu'il en soit, je suis certain que Bobet saura organiser son avenir, comme il l'a fait pour le présent.

Un héros ? Un demi-dieu ? Non. Louison est beaucoup plus simplement un homme qui a un sentiment très exact de ses dons et qui a réussi à les faire s'épanouir à force de travail, d'application, de renoncement et en ayant conscience de ses limites. Derrière l'image quelque peu conventionnelle que l'on impose de lui à l'opinion. Il se connaît admirablement bien et il sait faire la part de la chance et des événements dans sa réussite. Mais il a également le souci des devoirs que lui impose une gloire parfois lourde à porter.

Un homme équilibré. J'en resterai là. Car c'est bien la meilleure définition que l'on puisse donner, à mon avis, de Louison Bobet. Je n'en sais guère de plus flatteuse ni de plus rare.

LES YEUX AU CIEL, MAINS ECARTEES : « VOILA MON AVIS .»

LE VOILA DANS L'EMBARRAS, MAIS PAS POUR LONGTEMPS.

FÉLIX LEVITAN

Le JAUNE est MIS

COLLECTION LE ROMAN DU TOUR édité par But CLUB LE MIROIR DES SPORTS

CHAPITRE PREMIER

La porte a claqué violemment dans le dos de Ferdi Kubler. Tout le second étage de l'hôtel du Phare en a tremblé... De l'autre côté de la mince cloison la voix du champion tonne en allemand. Son discours furieux est ponctué de coups sourds : le boyau de rechange jeté dans un coin, les chaussures lancées à toute volée contre le mur, le couvercle de la valise rabattu d'un coup sec, le gémissement du lit sur lequel un corps s'affale, et puis plus rien qu'un sanglot douloureux.

— Pleure, mon gars, pleure, ça te fera du bien.

Le soigneur Villa a posé une main paternelle sur la tête de l'homme, en proie à une crise profonde de désespoir.

— Pleure, Ferdi, ça détend les nerfs, mais oui ! pleure, y'a pas de honte à ça...

Et Ferdi pleure, se plaint, proteste :

— C'est pas juste, non ! C'est pas juste !

A travers ses larmes il m'a vu entrer dans sa chambre. Très vite, d'un revers de la main, pareil à un gamin, il a essuyé ses yeux :

— Hein ? C'est pas juste... Je marchais fort, jamais peut-être je n'ai marché si fort. Je ne sais pas si j'aurais gagné le Tour, mais j'étais certain que j'allais gagner cette première étape, certain que j'allais prendre le maillot jaune à Brasschaat et pour me l'enlever...

Sa parole est vive, tranchante comme l'arête de son nez qu'il caresse machinalement de l'index droit :

— Vous avez vu quand j'ai crevé, poursuit-il, vous avez vu

je n'avais pas encore donné un coup de pédale sérieux : ça tournait tout seul...

— Dans du beurre, c'est vrai Ferdi, dans du beurre.

Il enchaîne :

— Et j'avais été régulier avec Koblet : je n'ai pas ramené, moi, j'ai laissé faire les autres, j'ai roulé derrière les autres, je ne peux tout de même pas les laisser partir sans moi les autres, et ce n'est pas ma faute si les autres sont revenus...

Il se réfugie derrière « les autres », et s'il insiste aussi lourdement c'est qu'il craint n'être pas compris :

— Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— La même chose.

Villa lui enlève son maillot rouge frappé de la croix blanche ; il met à nu un torse maigre, tout en saillies, qu'il dissimule aussitôt sous une épaisse serviette-éponge :

— A l'eau, Ferdi, à l'eau.

Le forcené de tout à l'heure n'est plus qu'un grand gosse docile.

— Oui, Villa, j'y vais.

Tandis que Kubler s'ébroue dans la salle de bains voisine dont Villa a tiré la porte derrière lui, Alex Burtin entrebâille l'huis du couloir :

— Qu'est-ce que ça dit là-dedans ? interroge-t-il.

— Pas très content !

— Il va encore gueuler un bon coup quand il m'apercevra, c'est sûr, mais il vaut mieux que ce soit avant le dîner, comme ça il sera plus tranquille après.

Burtin s'installe confortablement dans un fauteuil près de la fenêtre. Il attend l'assaut. Ce Genevois au parler chantant, dont le regard malicieux et moqueur trahit la parfaite sérénité d'esprit, connait assez son Kubler — « cette soupe au lait », ironise-t-il avec légèreté — pour savoir qu'il est sans ressentiment et que son accès de colère passé, il aura tout oublié.

— Ah ! vous v'là...

Burtin est déçu. Il ne s'attendait pas à tant de dédain : le bain, il est vrai, a calmé Kubler, maintenant allongé sur la table de massage, offrant ses longues jambes musclées, dorées par le soleil, aux mains expertes de Villa.

Une entêtante odeur d'embrocation flotte dans l'air. L'huile s'étend sur la peau du routier suisse en une mince pellicule luisante. Burtin mord sa lèvre gourmande. Le silence lui pèse. Il glisse à Villa :

— Ça va bien ?

Le masseur opine du chef : « Oui, ça va... »

Il en est certain, plus que Kubler lui-même sans doute. Il le sent au bout de ses doigts déliés.

Kubler donne l'impression de somnoler. Il s'est abandonné à Villa dans une décontraction totale. Soudain il se raidit, lance un regard furieux à Burtin et s'insurge : « Vous auriez quand même pu être là au moment où j'ai crevé ! »

Kubler se sait injuste, mais quelle importance ? Ce qu'il désire c'est de quereller Burtin. Après tout, c'est vrai, il n'était pas là et Ferdi se moque qu'il ait eu ou non à rallier le ravitaillement.

Burtin se défend. Ses arguments sont ceux d'un homme de bonne foi. Qui eût préparé les musettes ? Qui les eût passées ? La voiture de liaison ? Il fallait bien qu'elle couvrit l'arrière, voyons...

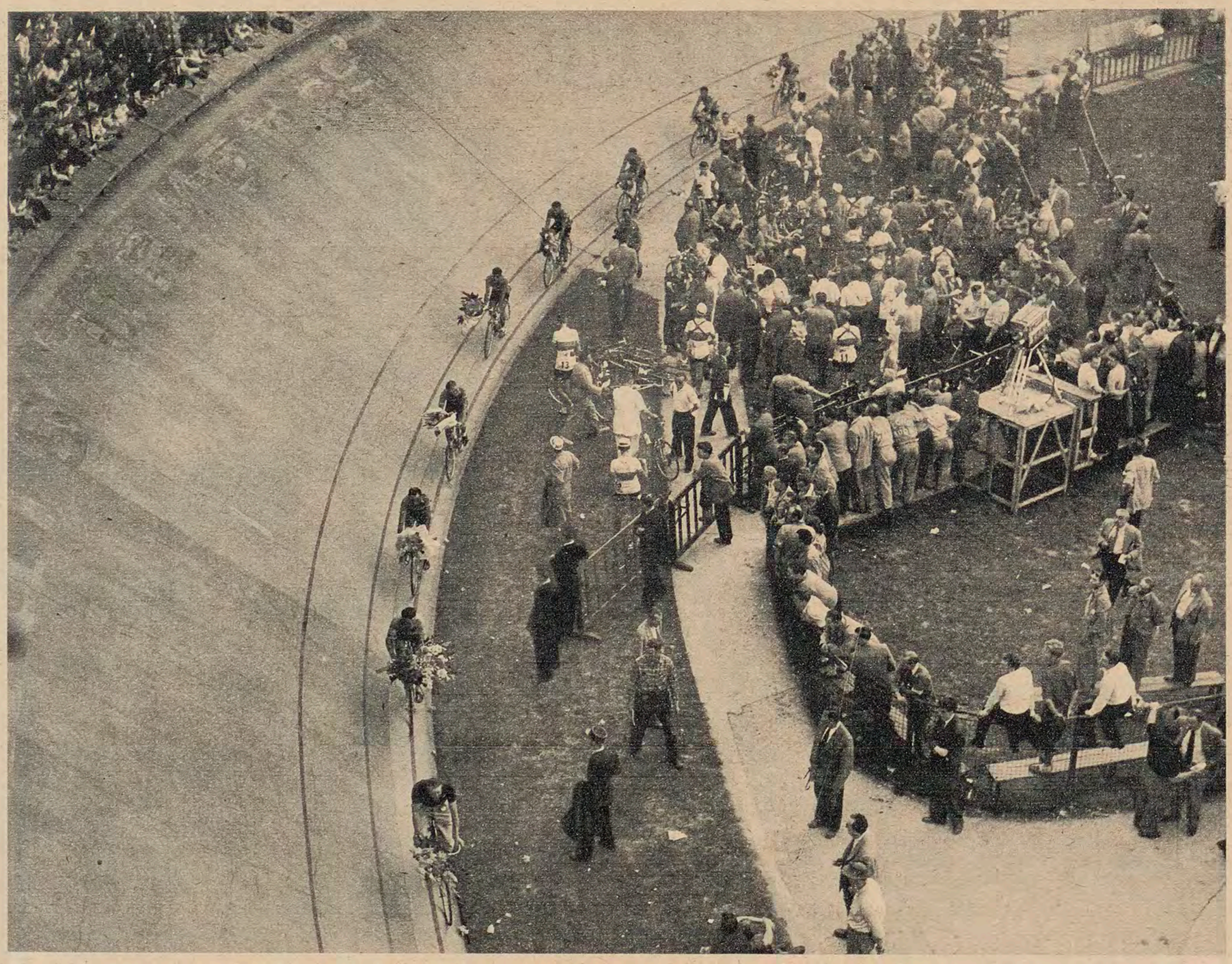
Kubler qui s'est retourné sur la table de massage a refermé les yeux. Ses longs cheveux mouillés pendent en longues mèches rebelles sur son front ridé. Burtin ? Il a oublié jusqu'à sa présence, peut-être parce qu'il a mesuré la valeur de ses propos. Il s'adresse aux journalistes, maintenant nombreux dans sa chambre :

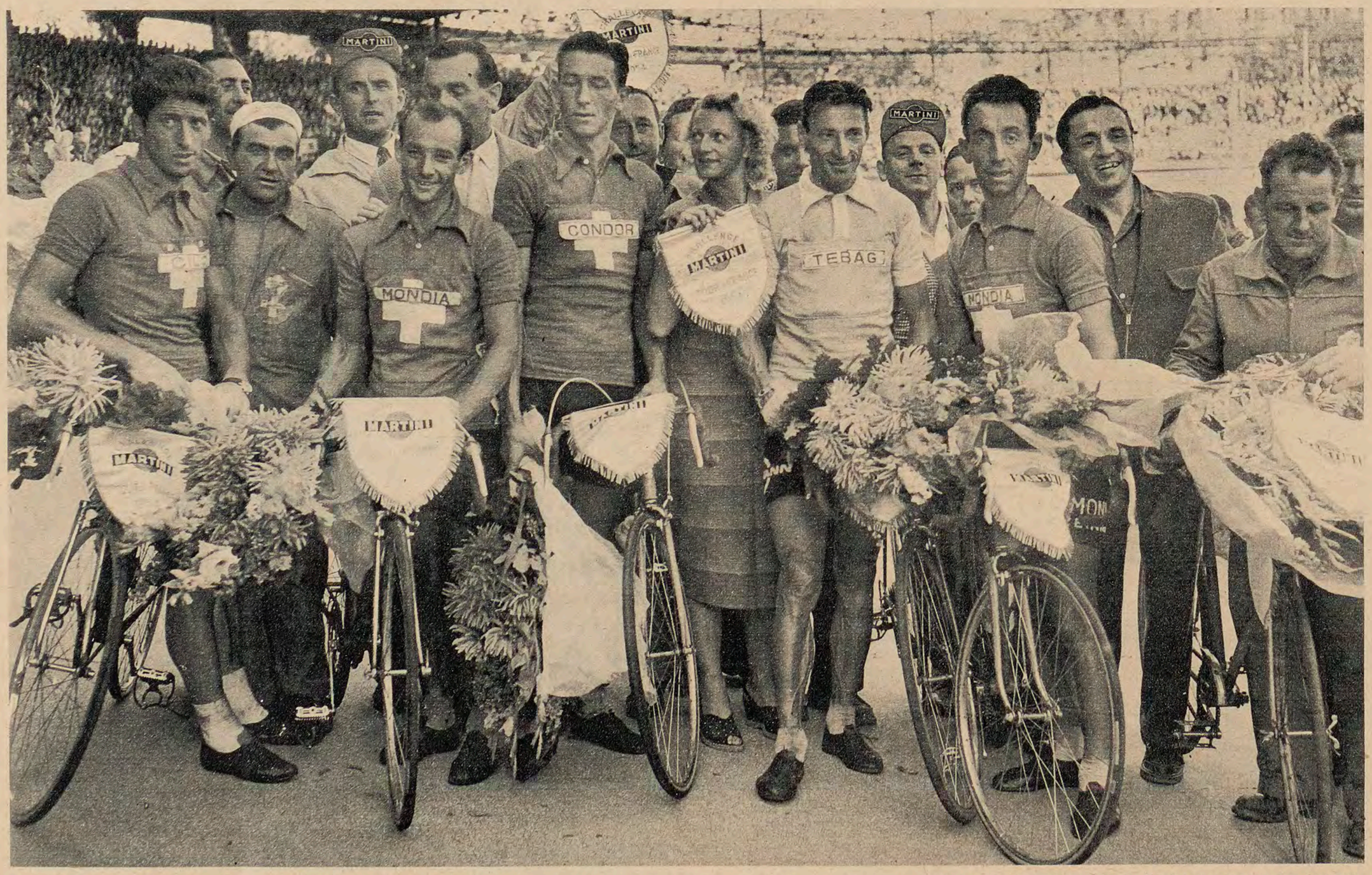
— C'est fini pour moi : dix minutes, cela ne se reprend pas surtout sur les hommes qui me précèdent. Aussi c'est juré : je travaille complètement pour Hugo. La Suisse d'abord ! Et vous pouvez l'écrire : un Suisse gagnera le Tour de France. Il ne

SUITE PAGE 8

LES TRICOLORES DE MARCEL BIDOT SONT A L'HONNEUR

L'ÉQUIPE de France a effectué un tour d'honneur très applaudi sur la piste du Parc. Son directeur technique, Marcel Bidot, lui-même, menait le petit peloton de ses poulains couvert de fleurs, suivi du grand vainqueur Louison Bobet. Les tricolores roulent doucement sous les bravos et cueillent avec joie la récompense des durs efforts qu'ils ont fournis sur les routes pendant près d'un mois pour porter haut le prestige du cyclisme français. Louison Bobet, premier du classement général, et l'équipe, seconde du Martini, nos représentants avaient lieu d'être satisfaits de leur performance.

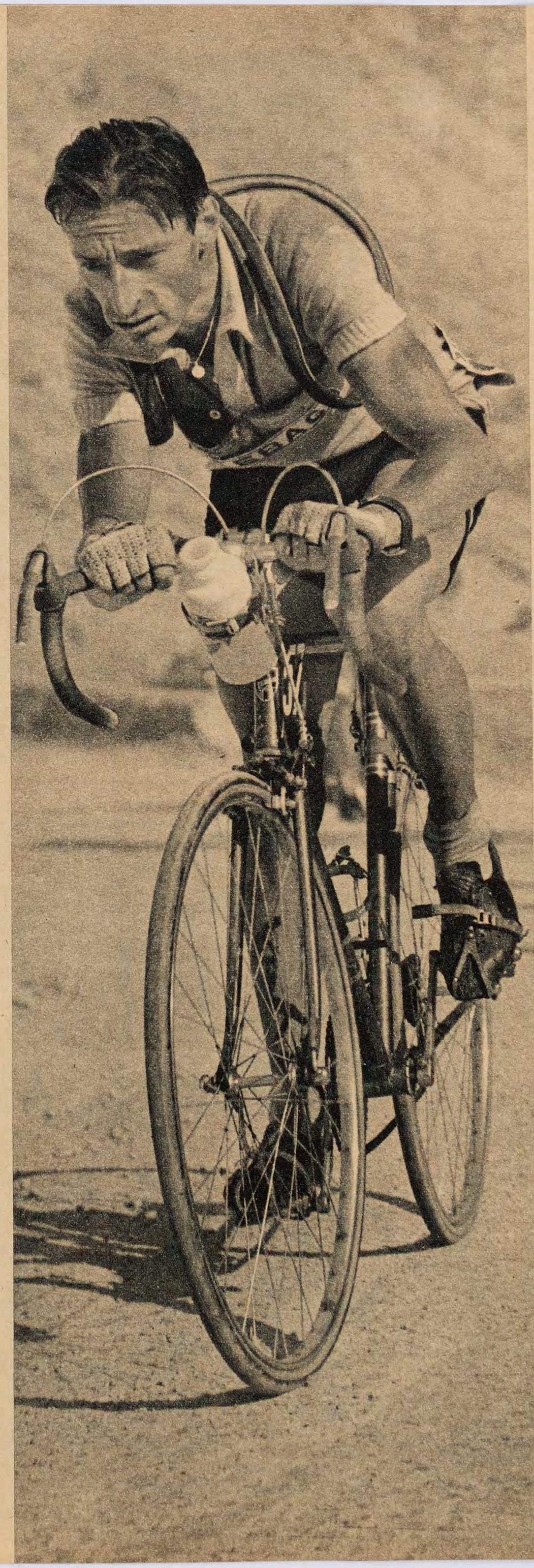




L'EQUIPE DE SUISSE VAINQUEUR DU CHALLENGE MARTINI PAR NATIONS. DE GAUCHE A DROITE : PIANEZZI, SCHAER, CLERICI, KUBLER, CROCI-TORTI ET SON DIRECTEUR, BURTIN.

FERDI KUBLER
le personnage qui colore et anime

par Gaston Bénac



VOULANT donner un cachet international au Grand Prix des Nations de zone libre que j'organisai en 1941 de Condom à Toulouse, par Auch, je chargeai un intermédiaire suisse de découvrir un jeune coureur de son pays susceptible de réaliser une bonne performance contre la montre :

— J'ai votre affaire, me répondit Wutrich, un garçon malin mais à l'esprit commercial très développé, trop aux dires de certains. C'est un jeune coureur de Zurich, un nommé Kubler, un garçon de vingt-deux ans, qui n'a jamais disputé une grande épreuve en France. Son renom est déjà très grand en Suisse. Mais pour que le jeune Kubler vienne, il faut que vous m'engagiez moi-même. Je suis son conseiller.

J'engageai donc l'un et l'autre. Ce qui m'importait, c'était ce jeune coureur inconnu.

— Je lui servirai en même temps d'interprète, ajoutait Wutrich, dans une seconde lettre, car il ne connaît pas un mot de français.

Treize ans après, je revois ce garçon timide, effacé, qu'était Kubler, se contentant à l'époque d'une modeste chambre de bonne à Toulouse et de quelques sandwichs.

Au départ, sur une grande promenade clôturée, Louis Gauthier, qui partait favori, justifia le surnom de « briseur de chaînes » que je lui avais donné. Au signal du starter, il appuyait si fort sur les pédales qu'il cassait la mécanique, mettait dix minutes à réparer et perdait tout espoir d'enlever ces « Nations ».

J'attendais et je suivais avec d'autant plus d'intérêt la course de ce Kubler qui pédalait en balayant la route, en grimaçant, en tirant la langue... Oui, c'était là un bien curieux coureur, mais il avançait terriblement et à 30 kilomètres de l'arrivée, il était en tête. Malheureusement il n'avait pas prévu un braquet suffisant et il fut débordé dans les derniers kilomètres en descente sur Toulouse par Jules Rossi qui bénéficiait d'un développement de stayer. Il se vit même ravir la deuxième place par Mithouard à l'arrivée dans la cité des ténors.

Voilà le premier contact que j'eus avec Ferdi Kubler à l'occasion de sa première grande course en France. Et ces jours derniers, j'ai retrouvé dans le Tour le même Kubler, ardent, fougueux, coriace, emporté par le démon de la lutte, par le démon de la victoire.

Laissez-moi vous donner maintenant le pedigree de ce champion authentique qui a célébré à Lyon ses trente-cinq ans.

Né à Winterthur, le second d'une famille de trois enfants (son frère aîné est voyageur de commerce, le plus jeune, vendeur de machines agricoles). Ferdi débuta dans la vie comme petit secrétaire de bureau sans nulle aptitude spéciale pour cette profession. Il acheta bientôt un vélo grâce aux économies qu'il avait réalisées et commença à courir comme amateur en 1937. Il remporta quelques succès et, l'année suivante, il était devenu un des meilleurs « purs » de la Fédération suisse de Zurich. Il fut champion suisse amateur en 1938 et 1939. Devenu professionnel en 1940, il remporta cette année-là le championnat de poursuite à Zurich devant Litschi en finale.

C'est l'année suivante qu'il effectua ses débuts en France sur piste d'abord, au vélodrome Pasteur à Nice, puis en septembre sur route dans le Grand Prix des Nations de zone libre, comme je l'ai dit. Managé par le rusé Wutrich, Kubler écuma dès lors pistes et circuits d'Europe.

C'est en 1942 qu'il remporta son premier grand succès dans une course en ligne, en enlevant le Tour de Suisse devant Brambilla. Puis, ce fut la longue suite de ses victoires, dans son pays, puisqu'il a remporté cinq fois le championnat de Suisse sur route en 1948, 1949, 1950, 1951, et cette année encore.

Son premier Tour de France date de 1947 où il enleva la première étape Paris-Lille. Se sacrifiant pour son leader, Amberg, il fut éliminé à la 5e étape. En 1948, on le revit dans les Nations où il se classa deuxième derrière Berton.

— Je n'ai jamais gagné cette épreuve, me disait-il ces jours derniers, et pourtant, cela ferait bien à mon palmarès. J'ai eu cependant la satisfaction de battre huit jours après à Zurich les vainqueurs, Berton et Charles Coste en 1948 et 1949. Petite consolation...

— Vous auriez peut-être pu remporter les Nations en 1950 si vous aviez tenu votre promesse verbale d'y participer...

Kubler ne répond pas. Absence brusque de mémoire. Il se contente d'enchaîner.

— 1950 ? Ce fut une de mes meilleures années. Vainqueur du Tour de France et 3e du championnat du monde derrière Schotte et Middelkamp qui brillait dans cette épreuve parce qu'on ne s'occupait guère de lui ! J'ai pris ma revanche en 1951 en enlevant le titre à Varèse. Cette année, j'ai remporté, en plus du titre mondial, le Tour de Suisse, le Tour de Romandie et maintes autres courses.

Ferdi Kubler tire un juste orgueil de ce qu'il considère comme un véritable record : 115 victoires sur routes ou étapes du Tour de France.

— J'estime, me disait-il à la veille de l'arrivée à Paris, que je suis aussi fort qu'il y a cinq ans. Je n'ai plus le coup de reins, le punch, si vous préférez, du coureur de vingt ans, mais je suis plus régulier, mieux organisé. Je comprends mieux la course qu'autrefois.

— Ce Tour de France ne va-t-il pas dangereusement affecter votre organisme en raison de tous les efforts que vous avez produits ?

— Je ne le crois pas. Ma santé est excellente, ma forme est bonne et je crois que je

(*Suite page* 11.)

VAINQUEUR EN 1954, AVEC PLUS DE PANACHE ET D'AUTORITÉ ENCORE QU'EN 1953

LOUIS BOBET

rêve de franchir le mur des trois succès consécutifs

par Roger BASTIDE

Louison Bobet remporte, pour la deuxième fois consécutive, le Tour de France, exploit qu'un seul Français, Petit-Breton, vainqueur en 1907 et 1908, avait réalisé avant lui et qui n'avait plus été réédité depuis le doublé du Luxembourgeois Nicolas Frantz en 1927-1928.

Ainsi Bobet, auquel on dénia si longtemps les qualités d'un véritable coureur à étapes s'égale à ses plus glorieux aînés. Animé par une volonté de tous les instants, il est parvenu en trois ans à surmonter toutes ses faiblesses. Il a appris surtout à maîtriser ses nerfs, à patienter et à préférer l'efficacité au panache. Enfin, il a atteint son degré de pleine maturité physique.

Il s'était trouvé quelques détracteurs tenaces pour émettre certaines restrictions sur sa victoire de 1953 : Coppi et Kubler n'étaient pas au départ, Koblet et Robic avaient été éliminés par des chutes. En 1954, Coppi manquait à l'appel et Robic et Koblet ont encore été éliminés par des chutes, mais la victoire de Bobet devant un excellent Kubler a été acquise avec un brio qui écarte toute contestation.

Le grand vaincu de l'affaire n'est d'ailleurs pas le second, Ferdi Kubler, mais une nouvelle fois Hugo Koblet qui dut se retirer de la lutte avant Toulouse, au cours de la 13e étape, exactement comme en 1953.

La victoire de Bobet prend d'autant plus de relief que Koblet, seigneur magnifique et prodigue, plia tout le peloton sous sa loi, jusqu'à Bayonne, avec une impétuosité à laquelle rien ni personne ne semblaient devoir résister. Nous ne fûmes pas les seuls à ressentir cette impression. Mais il s'avéra en fin de compte que Koblet nous avait trompés de la meilleure foi du monde en se trompant lui-même. Bobet, lui, ne fut pas dupe, il est du moins permis de le supposer d'après son comportement.

Louison a fait un dur apprentissage du Tour et il s'est progressivement façonné à ses exigences. Koblet ne connaissait pas l'épreuve... qu'il avait gagnée en 1951. Ce n'est point là un paradoxe, il nous est facile de nous expliquer. Bobet a participé régulièrement au Tour depuis 1947, avec une seule abstention en 1952. De chacun de ses échecs, il a su tirer les enseignements qui s'imposaient. Koblet a débuté dans le Tour en 1951. Il connaissait alors un état de super-forme, il gagna nettement sans jamais souffrir réellement et il en conclut que le Tour était une épreuve à sa mesure. En 1952, il dut s'abstenir pour cause de maladie. En 1953, il revint pour mener sa course tambour battant depuis le départ jusqu'aux Pyrénées où il essuya une défaillance dont la chute qui suivit l'empêcha de mesurer la portée.

En 1954, Hugo avait conservé les mêmes illusions... que son extraordinaire facilité d'allure nous fit bientôt partager. Il s'agissait pour lui de rouler à fond, de démarrer sans cesse jusqu'à ce que se présente l'occasion de prendre l'ascendant moral sur tous, comme cela s'était produit dans Brive-Agen en 1951 — de façon à discipliner, à « mater » le peloton avant la montagne — dans laquelle il était moins sûr d'imposer sa supériorité.

LE PRELUDE A DURE 82 KILOMETRES

Il y avait une autre raison à l'esprit offensif que Koblet manifesta dès le premier jour. En 1953, un certain Fritz Schaer, son compatriote, avait quelque peu menacé sa quiétude en fonçant d'entrée sur le maillot jaune puis sur le maillot vert du classement par points de la B. J. Ces continuelles incartades de son... sous-ordre avaient incité Koblet à aller de l'avant à son tour afin de faire rentrer le rebelle dans le rang. En 1954, il n'y avait pas seulement ce même Fritz Schaer, mais de surcroît Ferdi Kubler imposé par l'opinion sportive suisse et que Koblet savait en grande forme.

Les manifestations publiques sont une chose, les intentions réelles en sont une autre. Officiellement, les coureurs suisses se déclaraient unis mais Koblet soupçonnait bien qu'entre deux poignées de main Kubler aussi bien que Schaer tenteraient leur chance personnelle. Pour lui, le problème était : unifier pour régner en s'imposant d'entrée en maître absolu non pas sur le papier mais sur la route. Ensuite, il serait en droit d'exiger une soumission totale. Mais il importait de devancer Kubler et Schaer dans leurs intentions.

Dans la première étape, Amsterdam-Brasschaat, dès le 82e kilomètre, Koblet démarre résolument sur les pavés de La Haye. La plupart des favoris du Tour se joignent à lui, y compris Kubler et Schaer. Il n'importe, Koblet insiste et oblige tout ce monde, la fine fleur du peloton, à adopter son rythme. Cette attaque donne le maillot jaune au Hollandais Voust Wagtmans, vainqueur avec une petite seconde d'avance, mais Kubler, qui a crevé un peu avant le ravitaillement de Rotterdam (les voitures des directeurs sportifs étaient parties aux musettes) perd 8' 54" !

Cette opération payante pour Koblet va le fortifier dans ses intentions offensives. Chaque jour il déclenche quelque échauffourée que Kubler, nullement découragé, appuie et prolonge le cas échéant. Le peloton est soumis à des épreuves de force quotidiennes. La course conserve une cadence endiablée.

BOBET, TROISIEME LARRON

Il y a cependant des manifestations d'entente spectaculaires mais maladroites. Ainsi à l'arrivée de la seconde étape à Lille, Kubler, plus rapide, veut laisser gagner Koblet... et Bobet en profite pour leur souffler à tous deux la minute de bonification de la victoire d'étape ! Le voici second du classement général, à 1" de Wagtmans, mais avec 1' d'avance sur Koblet.

Sur le circuit de Rouen-Les Essarts, le quatrième jour, Bobet prend le maillot jaune en 12 kilomètres grâce à l'effort collectif des tricolores dans la demi-étape contre la montre par équipes, mais tout cela n'est pas encore bien sérieux puisque les écarts ne se chiffrent que par secondes : 35 sur Wagtmans, 51 sur Koblet, 1' 1" sur Schaer.

Le lendemain, Kubler, échappé, gagne l'étape à Saint-Brieuc et reprend la minute de bonification comprise, 3' 19".

L'offensive suisse se poursuit chaque jour. Bobet, parfois dangereusement isolé, riposte et parvient à faire jeu égal mais ne finira-t-il pas par s'incliner tôt ou tard ? Si pesant que soit devenu le maillot jaune, il se refuse cependant à le céder aux Suisses.

Cette situation embarrassante pour le leader français se dénoue dans la 7e étape, Vannes-Angers. Une échappée se développe, qui rend le maillot jaune au Hollandais Wagtmans, devançant Bobet de 1' 2" et Koblet de 1' 19". On respire. Louison conserve, en effet, un mince avantage sur les Suisses tout en étant dégagé des charges de leader.

A l'approche des Pyrénées, un coup de rein victorieux du Nancéien Bauvin dans l'étape Bordeaux-Bayonne le fait remonter à la 2e place, à 39" de Wagtmans. Ainsi, après dix étapes de bataille intense, le premier et le second sont exactement les mêmes qu'au soir de la première halte à Braaschaat !

CHUTE ET DEFAILLANCE DE KOBLET

Le test pyrénéen va permettre de jauger la force de l'irrésistible (sur le plat) Hugo en montagne. Une chute inattendue et bête, survenue dans un moment de somnolence vers le 46e kilomètre de l'étape Bordeaux-Bayonne va bouleverser les données du problème. Koblet n'a pas été touché au point de ne pouvoir remonter à bicyclette, il a même mené une chasse fort brillante pour recoller au peloton après être resté un long moment étourdi. Mais il est endolori, écorché, courbatu. Il doit se coucher sous un arceau qui empêche les draps de coller à ses plaies multiples. Il ne peut trouver le sommeil. Il devient nerveux.

C'est incontestablement un Koblet très diminué qui aborde les Pyrénées et il ne résiste pas dans la montée d'Aubisque au cours de la 11e étape, Bayonne-Pau. Sa virtuosité dans les descentes, son efficacité au train sur les 40 derniers kilomètres de plat lui permettent de réduire son retard de 3' 30" au sommet du col à 1' 54" à l'arrivée à Pau.

Le lendemain, dans l'étape des trois cols, Pau-Luchon, Hugo s'effondre et termine à la dérive avec un retard de 26' 56". Le Tour est irrémédiablement perdu pour lui, mais il annonce son intention de continuer pour épauler Ferdi Kubler, devenu officiellement seul leader suisse.

LE REGNE EPHEMERE DE BAUVIN

Le surlendemain pourtant, Koblet, déprimé, épuisé, doit abandonner les larmes aux yeux. Le consortium K.K.S. perd donc son principal actionnaire. Hugo disparaît victime de la malchance mais aussi de sa prodigalité dans l'effort. La tactique qu'il a voulu imposer lui a été fatale. Cependant, il laisse en partant des adversaires très éprouvés.

Après les Pyrénées, favorables à Gilbert Bauvin, nouveau maillot jaune, vont être abordées de pénibles étapes de liaison avec les Alpes. Bauvin s'annonce comme un leader solide sinon étincelant. Bobet se met en position de chasseur derrière ce lièvre. Au cours de la 14e étape, Toulouse-Millau, Bauvin crève dans la descente du col de la Bassine à 108 kilomètres de l'arrivée. Bobet donne instantanément le signal de la chasse et il est suivi d'autant plus volontiers que les Bretons, par exemple, gardaient rancune à Bauvin d'un désaccord survenu avec Malléjac à l'arrivée à Luchon. A Millau, bien que Kubler seul contre trois Français enlève l'étape dans un sprint magistral, Bobet reprend le maillot jaune avec 4' 33" d'avance sur Bauvin. Celui-ci essuie une nouvelle défaillance le surlendemain dans Le Puy-Lyon et rétrograde à la 5e place à 19' 28" de Louison qui est suivi à 10' 18" par Schaer, à 10' 30" par Kubler et à 16' 54" sur Malléjac.

Louison Bobet va faire preuve d'une supériorité moins visible, moins spectaculaire, mais plus agissante que celle de Koblet. En homme de métier, il marquera le peloton de son empreinte mais sans irriter les clans de l'opposition.

L'équipe de France, d'un rendement assez inégal jusqu'ici, va passer à l'attaque. Géminiani échoue sur Le Puy et n'insiste pas — mais Forestier gagne le lendemain devant ses compatriotes à Lyon. Laurédi, qui avait affiché des velléités d'indépendance à Bordeaux, l'a accompagné, avec le plein accord de Bobet, cette fois, et il est remonté à la 9e place, à 23' 7" de son capitaine.

Géminiani a été très efficace par à-coups. Mais sa fatigue s'aggrave d'un état de santé déficient et il ne peut repartir de Grenoble. Lucien Teisseire et Deledda se montrent dans l'ensemble les équipiers les plus sûrs et les plus réguliers avec Darrigade, dont la pointe de vitesse n'est malheureusement pas utilisée. Forestier fait alterner les coups d'éclat et les défaillances. Molinéris se remet lentement de sa chute dans l'étape de Saint-Brieuc, Rolland et Rémy, qui ont payé en début de Tour le contre-coup d'une saison trop chargée, commencent à récupérer.

Utiles sur le plat et en terrain moyennement accidenté, ces hommes ne peuvent cependant suivre leur leader dans les cols.

Qu'importe ! Louison estime n'avoir plus besoin d'eux à partir de ce moment. Son plan s'est accompli point par point : il est arrivé au pied de l'Izoard dans les meilleures conditions possibles, il ne lui reste plus qu'à réaliser l'exploit qu'il méditait depuis plusieurs jours. Louison

(*Suite page* 11.)

(Suite de la page 4)

s'appellera pas Kubler, mais Koblet : je ferai tout ce qu'il faut pour ça !

⁂

A L'AUTRE bout du couloir Hugo Koblet, allongé sur son lit, vide à petites gorgées une bouteille de lait et commente la journée. Son fidèle Huber l'écoute religieusement. Hugo est tout pour lui : son ami, son patron, son bienfaiteur. « Il a une façon si délicate de vous permettre de vivre », avoue-t-il avec reconnaissance lorsqu'on l'interroge sur Koblet. De temps à autre Huber souligne l'exposé de son chef de file d'un grognement. C'est sa façon de l'approuver. Il l'approuve toujours. « Hugo voit si clair en course ! », affirme Huber à ceux qui désirent connaître son opinion de « porteur d'eau » et on le croit volontiers : il n'a pas la mine d'un flatteur. Le voici d'ailleurs qui s'agite. Il interrompt Koblet : « J'suis pas d'accord, Hugo, pas d'accord cette fois. Je ne veux pas mettre le doute dans ton esprit, mais à ta place je ne prendrais pas les promesses de Ferdi pour argent comptant. Tu feras ce que tu veux, Hugo, tu es le chef, mais moi j'ouvrirais l'œil si j'étais Koblet... Pourquoi ? Allons, Hugo, tu connais Ferdi : il a l'air de s'incliner, comme ça, devant le coup du sort qui l'a frappé, mais dans son for intérieur — j'en mettrais ma main au feu — il rêve d'une revanche éclatante. Tout va bien s'il ne l'obtient pas à tes dépens. Seulement, pour moi, rien n'est moins sûr. La solution? Jouir de son aide, mais le surveiller comme ton pire ennemi... »

Les boucles de Koblet s'écrasent contre l'oreiller. Ses yeux de faïence levés vers le plafond, il réfléchit. Longuement, intensément. L'avertissement d'Huber n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il en mesure cependant tout l'excès. Certes Kubler n'est pas un enfant de chœur, pourtant, de là à le surveiller « comme son pire ennemi... » En vérité, ce n'est qu'une question de mots : Huber a mal défini une pensée dont le fonds est

inattaquable. Il se redresse, avale une gorgée de lait et s'allonge de nouveau. Pendant plusieurs minutes un silence profond sépare les deux hommes. Grave, presque solennelle, la voix de Koblet détache tout à coup les syllabes : « C'est entendu, Marcel, nous l'aurons à l'œil ! »

Huber sourit aux anges...

CHAPITRE II

MAILLOT jaune au soir de la première étape à Brasschaat, le Hollandais Wagtmans a rendu son trophée à Caen, au terme de la quatrième journée. A la vérité et bien qu'il en fût toujours le détenteur au sein du peloton, il n'en était plus porteur depuis le matin. L'étape contre la montre par équipes lui avait été fatale. « Bah! avait-il philosophé, c'est déjà beau d'avoir eu l'honneur de le porter si longtemps... »

Ce maillot jaune, à la fois envié et redouté, il est là maintenant sur une chaise, soigneusement étalé, dans la chambre de Louis Bobet.

Un poste de radio portatif emplit la pièce des flonflons d'une fanfare. Le premier geste de Bobet, quand il arrive à l'hôtel, c'est d'ouvrir la radio : rien de tel pour lui détendre les nerfs.

— Alors, et Robic?

D'ordinaire Bobet s'abstient de parler du Tour et de ses acteurs à Le Bert, sans doute parce que Le Bert, fin psychologue, a depuis longtemps rayé de son vocabulaire les mots Tour de France, coureurs, classement général, etc.

— A quoi ça sert ? Mon rôle n'est pas de multiplier les préoccupations de Louison, mais bien au contraire de les atténuer; et puis le moral d'un homme n'est bon que dans la mesure où son équilibre physique est excellent. Ceci posé, je sais ce qu'il me reste à faire et je suis là pour ça...

Le dialogue Bobet-Le Bert prend toujours un tour extra-cycliste.

Il y a cependant les exceptions à la règle. Un cas Robic justifie toujours l'exception. Aussi Bobet est-il fondé de s'y intéresser :

— Alors, et Robic?

Le Bert n'en sait pas davantage, à l'heure qu'il est, que la majorité des suiveurs :

— On dit qu'il a la clavicule cassée, c'est possible. Le choc a été rude, paraît-il.

— Je l'ai vu plein de sang. Je l'ai réconforté aussitôt de mon mieux. Il était pâle, Dieu s'il était pâle ! Est-ce qu'il n'a rien de cassé?

— Je ne sais pas, Louison : fêlure, luxation, déchirure musculaire, tout est possible. Même si ce n'est qu'un gros choc il aura du mal à s'en remettre. Novocaïne pour tenir et attendre : je ne vois rien d'autre et des rayons, bien sûr, si son soigneur est équipé...

⁂

DANS la Peugeot blanche de son directeur sportif qui s'ouvre la route à grands coups de klaxon dans les rues de Caen, Jean Robic, la tête sur l'épaule de Léon Le Calvez, grimace de douleur.

— Alors, où est-il ce médecin?

— Là, à droite...

Le pékin du cru qui s'est offert à conduire le Breton chez le praticien le plus proche se perd dans sa cité.

— C'est là... non, à droite...

Le chauffeur a passé la rue : marche arrière, virage trop sec, et Robic, projeté sur Le Calvez, lance un cri de douleur :

— Doucement, bon Dieu! doucement, rage Le Calvez : t'es complètement fou!

Est-ce là? Non, plus loin... Le pékin s'affole : il n'y est plus du tout. Il interroge les passants. « Quoi? La deuxième après

le passage? Ah ! oui, c'est vrai... » Ils sont enfin dans la bonne voie, mais le docteur recherché n'est pas là...

— Allons à l'hôtel de la Croix-Rouge !

Il eût fallu commencer par là et Le Calvez a du remords d'avoir écouté le pékin qu'il a débarqué sur le chemin du retour.

— Le docteur Berthy te soignera.

— Non !

C'est net, catégorique, sans appel. C'est du Robic tout pur. Une idée à lui...

Le Calvez tient ferme : « A l'hôtel de la Croix-Rouge. »

L'ambulance est là, au bord du trottoir. Les infirmières sont à pied-d'œuvre, étonnés de n'avoir pas vu encore arriver le blessé qui leur a été signalé. Le voici, ensanglanté, geignant, la bouche mauvaise : « Ne me touchez pas... »

Elles en ont vu d'autres, ces infirmières de la Croix-Rouge attachées au Tour de France et un blessé ça s'aborde de plein front :

— Qu'est-ce qui se passe, mon ami?

— Ne me touchez pas... Je ne veux pas qu'on me touche. Trouvez-moi un médecin de la ville. Léon, partons, j'ai mal, partons Léon.

— Le docteur va arriver.

— Non, non...

Les infirmières s'agitent :

— Qu'est-ce qui vous arrive? Vous êtes fou ! Pourquoi ne voulez-vous pas être soigné par notre docteur? C'est un homme de grande valeur et d'un dévouement exemplaire. Vous déraisonnez, monsieur Robic, vous déraisonnez...

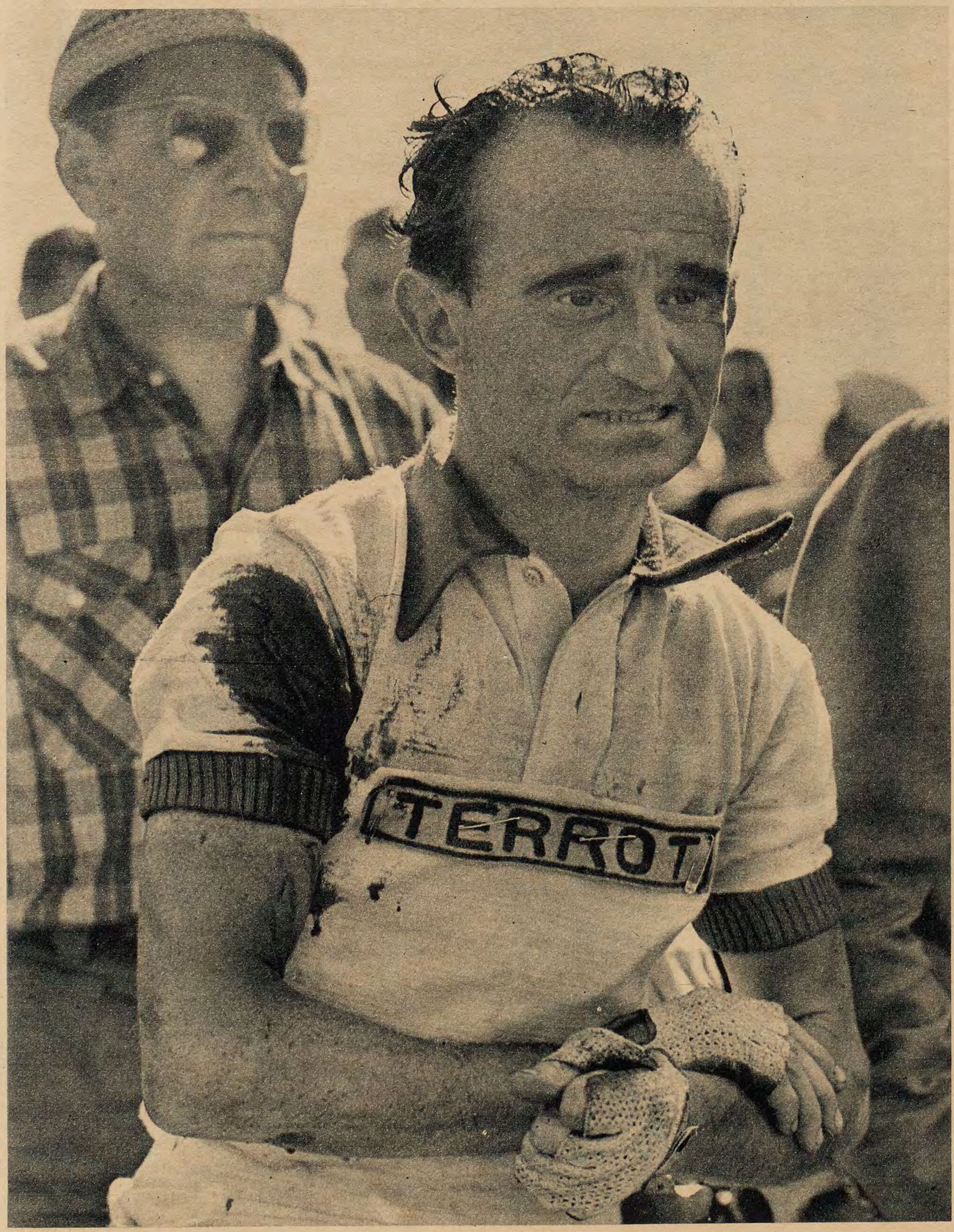
C'est presque ça ! Le voici lancé dans un long discours : « L'an dernier, vous comprenez, à Béziers, après ma chute, j'avais... »

Léon Le Calvez est pris de pitié :

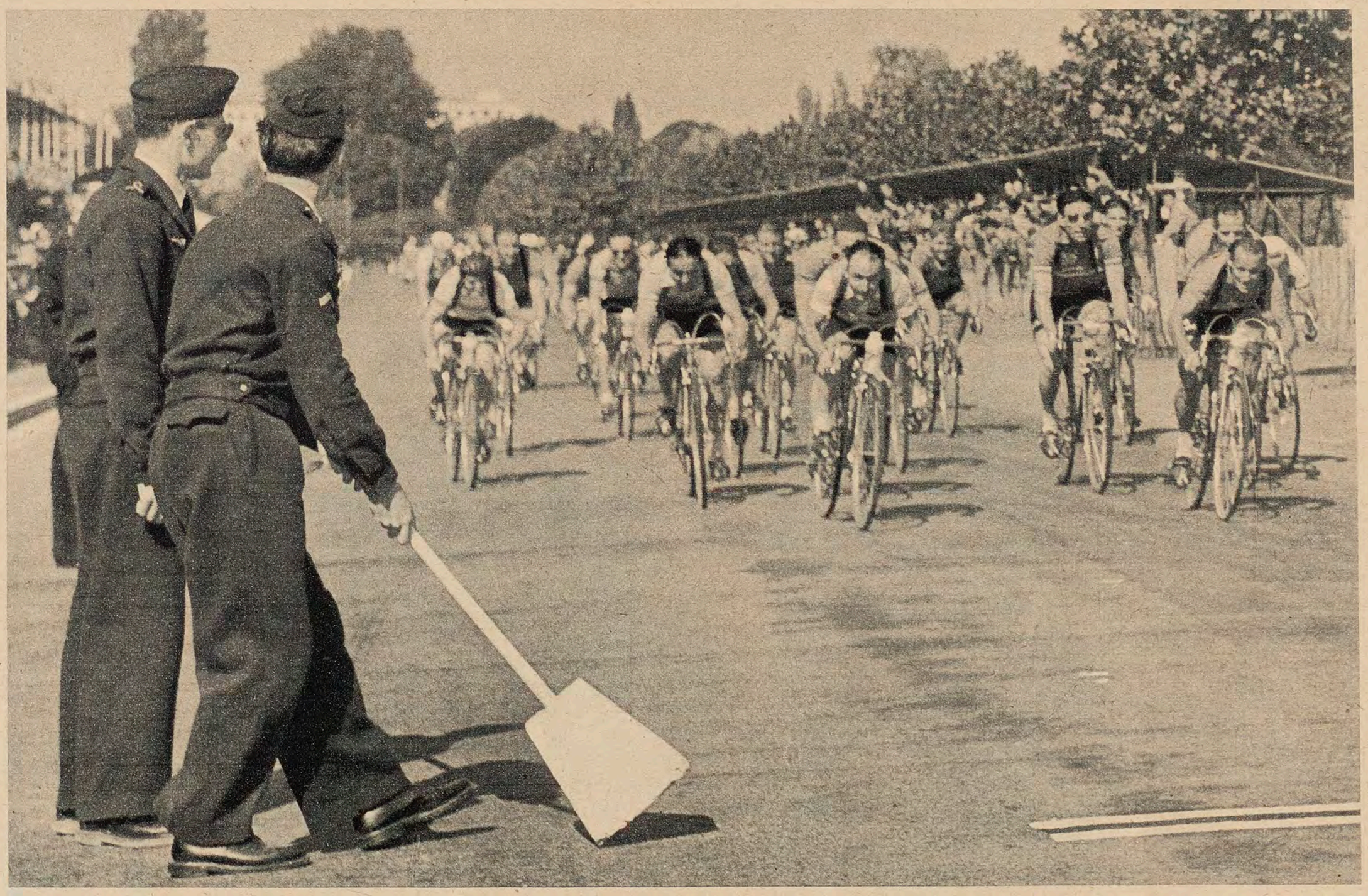
— Viens, partons...

SUITE PAGE 16.

Une fois de plus, Jean Robic a été exact à Caen, au rendez-vous de la malchance



Le Tour de France 1953 s'était terminé à Béziers pour Jean Robic, obligé d'abandonner à la suite d'une chute. Cette année, le routier breton n'est même pas allé si loin. C'est à Caen que la malchance l'a frappé à l'arrivée de la 4e étape, une fois la ligne d'arrivée franchie ! Robic, en effet, a heurté en plein sprint un cameraman étranger qui s'était imprudemment avancé. Le choc a été d'une rare violence, et le coureur, déséquilibré, est tombé lourdement. Robic vient d'être relevé l'épaule ensanglantée, et il grimace de douleur devant son directeur sportif Le Calvez qui s'apprête à le conduire immédiatement à l'hôpital. Le biceps du champion breton a été largement entaillé par l'angle de la camera et le praticien diagnostiquera une forte déchirure musculaire. Ramené à son hôtel et couché, Robic souffre, mais espère bien repartir le lendemain matin. Hélas ! sur les conseils du médecin il devra renoncer. Une fois de plus, Robic, qui avait démontré une forme excellente, est mis hors de combat par la malchance.



VOICI POURQUOI JEAN ROBIC EST TOMBÉ A CAEN LORS DU SPRINT DU PELOTON

Le document que nous publions ci-dessus explique la chute de Jean Robic. Le coureur breton, que l'on voit en plein effort à l'extrême gauche, est un peu déporté sur la droite, et il va être obligé de se rabattre par les militaires qui assurent le service d'ordre à gauche. C'est alors qu'il percutera de plein fouet un cameraman avancé sur le bord de la route. Les deux autres photos montrent la souffrance de Robic tandis qu'il reçoit les soins d'un docteur et d'une infirmière. Le visage crispé du champion breton indique l'intensité de son tourment.

ROGER BASTIDE : IL FAUT RAJEUNIR L'ÉQUIPE DE FRANCE

(*Suite de la page 7*)

n'y manque pas. Il dominera même les purs grimpeurs, y compris l'étonnant Federico Bahamontès, nouveau roi de la montagne espagnol qui viendra « mourir » à 50" de Louison après un beau retour. Kubler, resté le dernier à essayer de tenir la roue de Bobet, parviendra dans la descente à prendre la 2e place avec 1' 49" de retard. Au classement général, Ferdi à 12' 49" de Bobet, souffle la 2e place à son compatriote et rival Schaer à 17' 46". Mais qui songerait désormais à contester la souveraineté de Bobet ?

LA BELLE FIN DE TOUR DE DOTTO ET SES SUD-EST

Les grimpeurs de l'équipe du Sud-Est, dirigée par le débonnaire Marius Guiramand, s'étaient trouvés quelque peu étouffés en début de Tour. Leur confiance n'en avait pas été ébranlée pour autant. Ils gardaient la conviction que le Tour se jouerait entre Luchon et Grenoble, au cours de ces étapes hérissées de petits cols « casse-pattes » bien fait pour leur convenir.

Ils ont effectivement mis leur programme à exécution : et Jean Dotto a accompli une remontée sensationnelle.

Bobet doit beaucoup à lui-même d'être arrivé en grand vainqueur à Paris. Dans bien des circonstances, il fut dangereusement seul contre ses rivaux suisses (notamment dans l'étape Lyon-Grenoble après le col de Romeyère) et il ne dut qu'à son sang-froid, son sens tactique et sa grande forme physique de se tirer d'affaire.

Est-ce une mise en accusation de l'équipe de France ? Le sage Marcel Bidot nous rétorquera que Louison a gagné, que c'était bien là le but recherché, donc que tout est pour le mieux dans la meilleure des équipes de France possibles. Il ajoutera que les jeunes coureurs français de valeur ont plus de liberté pour s'exprimer au sein des formations régionales. Nous lui retournerons qu'une sélection en équipe nationale constitue pour tous le plus grand honneur et la source de profits la plus sûre.

La supériorité individuelle de Louison Bobet aurait pu contribuer à atteindre d'autres objectifs : victoire dans le challenge Martini par équipes, victoires d'étapes surtout avec le rapide Darrigade.

Les Suisses ont rendu les armes avec les honneurs de la guerre et ce Tour de France 1954 leur doit énormément, même après l'abandon de Koblet. Kubler a fait une course étonnante de régularité.

Schaer l'indomptable est une sorte de bouledogue à œillères dont l'entêtement est parfois stupide mais le plus souvent admirable. Il eût gagné cependant à unir plus étroitement ses efforts à ceux de ses partenaires et il n'a pas, malgré tout, la classe d'un Bobet ou d'un Kubler.

Clérici fut d'abord malade, et ensuite affaibli par les traitements suivis pour guérir. Il sera à revoir l'an prochain.

Les Hollandais, dont on attendait mieux dans l'ensemble, ont eu à plusieurs reprises leur élan coupé par des défaillances brutales, des chutes ou des crevaisons. Wagtmans n'a tenu qu'un demi-Tour de France, avec, en plus, un sursaut désespéré dans l'Izoard. Le parcours était trop montagneux et trop accidenté pour le puissant Van Est.

Les Espagnols découvrent des grimpeurs ailés avec une prodigieuse facilité. Leur nouveau roi, le charmant Federico Bahamontès, qui se limita strictement aux ascensions de cols, n'hésitant pas, une fois la banderole Saint-Raphaël franchie à descendre de vélo pour s'offrir une glace à la vanille ou un bain de pieds dans un torrent, est plus souple, plus véloce que Lorono, le maître 1953, et sa présence a été plus constante.

QUI STIMULERA BRANKART ?

Les Belges ont invoqué la malchance. Il ont fait ressortir notamment que la première place du challenge Martini par équipes leur appartenait au sommet de l'Izoard et qu'ils la perdirent dans la descente par suite d'une invraisemblable série de crevaisons. Mais leur tenue d'ensemble convainc-t-elle ? Et Sylvère Maës est-il bien l'homme qui convient comme directeur technique ?

Ockers a accentué encore sa manière défensive qui n'a jamais été celle d'un possible vainqueur. Il appartient à la catégorie des deuxièmes qui ne peuvent pas faire premier.

Parmi les jeunes, Brankart, qui est pétri de classe, semble marcher sur ses traces. Chacun de ses coups de pédale est pesé dans une balance de bijoutier. Van Genechten, un énergique au contraire, grimpe fort bien mais paraît limité sur le plat.

Chez les Luxembourgeois, le jeune Charles Gaul a produit beaucoup d'efforts à contre-temps. Il a accompli aussi des exploits spasmodiques mais il aura besoin d'acquérir un peu plus de persévérance.

Le N.E.C. a adopté allégrement la cadence suisse, celle-là même que Sauveur Ducazeaux rêvait d'imposer par l'intermédiaire d'Hassenforder. « Hassen » ne s'en est pas relevé. Il a raté sa cabriole et nous espérons qu'il prendra la revanche qu'il nous doit sur d'autres terrains plus à sa convenance en attendant de se forger un moral « Tour de France ».

Gilbert Bauvin a été mieux encore qu'en 1953 dans les Pyrénées, mais il a encore mal dirigé sa deuxième partie de Tour. C'est un excellent animateur capable de terminer dans les cinq premiers pour peu que les circonstances lui soient favorables.

Le Nordiste Stablinski a été, à nos yeux, le plus brillant des débutants du Tour avec Bergaud. Il possède une belle nature d'attaquant et récupère fort bien.

MALLEJAC A CONFIRME 1953

Les Bretons de Léon Le Calvez, cette année encore, comptaient en premier lieu sur Jean Robic dont le début de Tour avait été en tous points prometteur. Sa disparition prématurée les a privés à la fois d'un leader et d'un stratège. Ils se sont cependant fort bien organisés car une parfaite entente ne cessa de régner dans cette formation. Jean Malléjac a démontré que l'on ne termine pas deuxième d'un précédent Tour de France sans raisons valables.

Varnajo a fait preuve de volonté et de personnalité et il a confondu ceux qui le prétendaient inapte aux travaux du Tour. Beau grimpeur de cols à fort pourcentage mais de faible distance, il accomplira un grand Tour le jour où il se présentera « tout neuf » au départ.

Le petit Cantalou Bergaud est la grande révélation de ce Tour. Sauveur de Bobet dans l'étape Saint-Brieuc-Brest, 3e ensuite à Briançon après s'être maintenu dans le sillage des « Grands » sur tous les parcours de montagne. La voie de Bergaud, format léger et élève de Géminiani, est toute tracée : il sera sans doute exclusivement un coureur du Tour genre Apo Lazaridès et il aura une belle chance de retenir l'attention de Marcel Bidot en 1955.

ON ATTENDAIT LE GUILLY, CE FUT FORLINI

L'équipe d'Ile-de-France, dirigée par Julien Prunier, pensait que Le Guilly s'imposerait comme son leader dans les cols. Le Versaillais d'adoption a effectué une course en dents de scie assez déconcertante. A plusieurs reprises, il craqua d'une manière inexplicable.

Bien supérieur, en somme, a été l'athlétique Dominique Forlini, vainqueur de deux étapes, la deuxième Millau-Le Puy, sur un parcours qui paraissait à première vue ne guère convenir à ses moyens de piètre grimpeur. Seulement, Forlini était en forme et il avait le moral. Il plaça son punch de sprinter long en plusieurs occasions avec une rare efficacité.

Cieleska, Telotte, Tonello, Bober ont été les dévoués de leurs formations respectives. Meunier, Gilles, Privat, Guérinel, Huot, Quentin, Carle, Dacquay ont cherché « leur » jour avec plus ou moins de persévérance et de bonheur. Siguenza, Bouvet, Hoorelbecke ont bouclé leur premier Tour en élèves appliqués mais peu ambitieux. « Apo » Lazaridès, en revanche, s'est pleinement retrouvé dans l'atmosphère du Tour et a fait preuve de sa belle énergie d'autrefois.

UNE TROISIEME VICTOIRE CONSECUTIVE

En conclusion, il n'est pas difficile de penser que Louison Bobet doit désormais rêver de réaliser ce qu'aucun coureur, pas même Philippe Thys, n'a réussi à ce jour : remporter trois victoires consécutives dans le Tour. Soyons persuadés que Louison ne va plus vivre pendant douze mois que pour cet objectif.

Maître à bord après Marcel Bidot, nous voulons espérer qu'il admettra la nécessité de renouveler les cadres de l'équipe nationale : Dotto, Malléjac, Bergaud, François Mahé et même Vivier et Stablinski méritent d'ores et déjà d'être inscrits sur le carnet de Marcel Bidot.

GASTON BÉNAC : FERDI KUBLER EST UN DÉMON DE LA ROUTE

(*Suite de la page 6.*)

serai en grande condition physique pour le championnat du monde. Et pourtant, tandis que Bobet préparait le Tour de France pendant quatre mois, j'ai couru partout et n'ai suivi aucun entraînement particulier pour le Tour. Combien de kilomètres n'ai-je pas couverts depuis mes débuts, tant en course qu'à l'entraînement !

— Cent mille ?

— Certainement plus...

Ferdi Kubler a une opinion très nette sur ses adversaires d'hier et d'aujourd'hui.

— Les deux plus grands champions que j'ai rencontrés sont Coppi et Bartali. Je les considère comme égaux avec des moyens et des manières très différentes. Gino était plus résistant, plus entêté, plus solide, mais Fausto est peut-être plus complet car son aîné avait une lacune, la course contre la montre.

— Que pensez-vous de Louison Bobet ?

— Cette année, il est formidable. C'est le coureur le plus intelligent, le plus raisonné que je connaisse. Il sait admirablement se préparer. Il ne laisse rien au hasard. Il a un but, il fait tout pour l'atteindre. Sa préparation et son ascension au Tour de France constituent un véritable modèle du genre. Mais il a des hauts et des bas. Lorsqu'il est en forme et confiant, il n'y a personne pour le battre.

— Vous avez éprouvé cette supériorité dans l'Izoard !

— Oui, pour deux raisons. Ce jour-là, je n'étais pas dans un bon jour, tandis que lui avait tout pour « éclater ». Le lendemain, j'étais bien mieux. Il ne m'aurait pas lâché. Il eut le démarrage que je n'avais plus ce jour-là. Je le voyais tout près, je ne pouvais pas le rejoindre. Sur deux cols, j'aurais mieux résisté. La preuve, c'est qu'ensuite j'ai lâché tous ceux qui m'avaient rejoint.

Kubler me parle des incidents d'avant le Tour, lorsqu'il parut être éliminé de la sélection.

— Lorsque j'ai appris que Koblet et M. Senn ne voulaient pas de moi dans le Tour de France, j'ai pleuré toute la nuit. Je n'ai pas compris pourquoi ils avaient fait cela. Ce n'était pas chic. Je leur ai dit que je me dévouerai pour Koblet, choisi comme leader, alors que j'avais quelques droits. On ne peut pas me reprocher de ne pas avoir aidé Koblet le mieux que j'ai pu. J'ai été régulier.

Je dois reconnaître en effet qu'on aurait eu tort d'éliminer un coureur aussi exceptionnel que Kubler, qui est bâti de fer et de ciment, qui est le plus inusable des cyclistes que j'ai jamais rencontrés.

Je ne prétends pas que Kubler soit un saint. Oh ! pas du tout ! Dans l'action, il est un démon capable de tout pour gagner. Mais qu'aurait été le Tour 1954 sans un Kubler pour donner la réplique à un grand Bobet et pour valoriser en même temps la victoire de ce dernier ?

Existe-t-il un coureur plus volontaire, plus spectaculaire, plus combatif que ce gaillard au faciès méphistophélique, avec son nez busqué et ses yeux perçants ?

Ouï, dans la bagarre, Kubler ne se connaît plus. Au sprint, il se couche sur son adversaire, « passe le coude » (Germain Derycke à Liège), tire le maillot (Guerinel au Puy), et se rend coupable de mille irrégularités. Mais on lui pardonne parce que c'est son tempérament qui le commande (et quel tempérament !), et qu'il vient ensuite s'excuser avec beaucoup de gentillesse.

Ce que Ferdi ne dit pas, c'est que lorsqu'il suppose qu'une défaillance va intervenir, il se fustige, se dope moralement en s'interpellant lui-même :

« Vieille carcasse, je te ferai crever ! », ou encore : « Ferdi fainéant ! pense à ta femme, à tes enfants ! »

S'il se dope moralement, Kubler ne prend jamais de drogue.

« Croyez-vous que j'aurais duré aussi longtemps si je m'étais drogué ? » me demandait-il dernièrement.

Kubler, qui habite à 6 kilomètres d'Adleswill avec sa famille et un parent de sa femme, aime la vie d'intérieur. Lorsqu'il est au repos, il passe son temps entre la radio, la télévision et la lecture.

— Ma femme Reslie est admirable, déclare-t-il, elle est toujours contente, même lorsque je suis de mauvaise humeur. Mon fils André, qui a huit ans, ne sera pas un coureur cycliste, je puis vous l'affirmer, et ma petite Anita, trois ans, est simplement adorable. Je ne vis que pour eux. J'adore la vie de famille.

Ferdi a acheté un terrain à Arosa où il fait construire une magnifique villa qu'il habitera trois ou quatre mois de l'année, le temps nécessaire pour se reposer en pratiquant le ski, son sport préféré.

— Vous ne pensez donc pas à vous retirer. Vous êtes riche, à présent ?

Kubler, qui aime bien l'argent et qui trouve qu'il n'a jamais aussi bien couru que maintenant, répond :

— Je ne suis pas pressé, tant que la forme ne me quitte pas. Et puis, je travaille pour ma petite famille.

LE SOURIRE DU HOLLANDAIS VOUT WAGTMANS, PREMIER LEADER DU TOUR A BRASSCHAAT.

Les pavés de Brasschaat ont désigné le premier leader 54 : V. Wagtmans

L'AIR du pays, les encouragements de leurs compatriotes massés sur les trottoirs, et leur volonté d'imposer leur loi sur leur sol, avaient stimulé les routiers hollandais dès le départ de la première étape qui avait pris son essor à Amsterdam. C'est ainsi que successivement Nicolas Van Est, Faanhoff, G. Voorting, Wagtmans, s'étaient montrés belliqueux et avaient déclenché des offensives auxquelles avaient également pris part des audacieux comme Hassenforder, Bergaud, Darrigade, Koblet, Clerici et Forestier. Mais ces tentatives avaient toutes été enrayées, et ce fut peu avant Rotterdam, vers le 103e kilomètre, que la course se dessina, sur une attaque en force des « grands » postés en nombre en avant-garde.

Un peloton composé de Koblet, Kubler, Bobet, Darrigade, Robic, Wagtmans, Hassenforder, Bauvin, Metzger, Deledda, G. Voorting, De Smet, Lauredi, Faanhoff, Van Est, Hendrickx, Ockers, Siguenza, Schneider, Remangeon, Dacquay et Carle passait détaché à Rotterdam. Fourni en éléments de qualité ce groupe comptait bientôt 4' 40" d'avance à Breda !

A tour de rôle, Alomar, puis Wagtmans, tentèrent leur chance, mais furent rejoints. L'allure des leaders était vive et le peloton était pointé rapidement à 6 minutes, puis à 7 minutes. Et à l'entrée du circuit de Brasschaat, qui terminait l'étape, les meneurs avaient une avance de 9 minutes sur le gros de la troupe. Une ultime attaque de Darrigade, Van Est et Hendrick était maîtrisée et c'était le sprint.

Le Hollandais Wagtmans démarrait le premier et fonçait comme un forcené sur les pavés. Il parvenait à prendre une seconde au régional Bauvin et au Belge Hendrickx, tandis que Ockers, Bobet, Deledda, Koblet, et tous les autres terminaient roue dans roue. Des auteurs de cette puissante échappée, il ne manquait que Kubler et Hassenforder que des crevaisons avaient mis hors de combat. Pour le champion suisse c'était là un coup du sort sévère : il enregistrait 8' 54" de retard sur tous les favoris, alors qu'il s'était montré un des plus en verve du peloton des « grands » !

LE CLASSEMENT DE LA 1re ÉTAPE

Amsterdam-Brasschaat (216 km.)

1er **WAGTMANS** (Hollande), les 216 km., en 5 h. 23' 27" (moyenne : 40 km. 068) ; 2. Bauvin, 5 h. 23' 28" ; 3. Ockers ; 4. Hendrickx, m. t. ; 5. ex aequo, Bobet, Deledda, Van Est, Voorting, De Smet, Alomar, Koblet, Schaer, Dacquay, Robic, Carle, Remangeon, Schneider, m. t. ; 18. Darrigade, 5 h. 23' 58" ; 19. Hassenforder, 5 h. 25' 28" ; 20. Schmit, 5 h. 27' 17" ; 21. Siguenza, 5 h. 29' 27" ; 22. Kubler, 5 h. 32' 21" ; 23. Huot ; 24. Derycke ; 25. Forlini ; 26. Le Guilly, Brankart, Langarica, Vitetta, Nicolas Van Est, Caput, Nolten, Suyker, Buyck, Vandenbranden, Agut, Croci-Torti, Trobat, etc.

AU COURS DE LA PREMIERE ETAPE, ET ALORS QU'IL ETAIT DANS LE GROUPE DES FUYARDS, FERDI KUBLER A CREVE. SON EQUIPIER CROCI-TORTI L'ATTEND. KUBLER PERDRA SIX MINUTES.

A LILLE, "L'AS" (LOUISON BOBET) A DEVANCÉ LES 2 "K" AU SPRINT

Sept hommes se sont présentés au sprint à l'arrivée à Lille, mais Louison Bobet et les deux grands champions suisses Hugo Koblet et Ferdi Kubler ont pris un net avantage et se disputent âprement la première place. Koblet a emmené le sprint, mais il est « remonté » par ses deux adversaires, et il n'insiste pas. En troisième position, Hugo se relève. Le Français et Kubler, dont le masque est torturé par l'effort, luttent farouchement à proximité de la ligne. Bobet, cependant, qui possède ici quelques centimètres d'avance, les conservera et s'adjugera la première place et sa précieuse minute de bonification. Le chef de file des tricolores qui porte le numéro 1, « l'as », vient de remporter un succès significatif prouvant ainsi, dès le début, qu'il est dans la pleine possession de ses moyens.

A LILLE, "L'ENTENTE" GÉMINIANI - L. BOBET A PORTÉ SES FRUITS

C'EST à Bailleul, au kilomètre 223, que se joua la deuxième étape Brasschaat-Lille. Après de multiples escarmouches qui avaient eu pour auteurs Kubler, Hassenforder, Varnajo, Debruyne, Redolfi, Guérinel, Hendrickx, Lucien Lazaridès, Bahamontès et quelques autres attaquants, vingt-deux hommes s'échappèrent aux portes de la cité nordiste. Parmi eux, on trouvait tous les favoris, Kubler, Koblet, Bobet, Robic, Schaer, Géminiani, Ockers, Van Est, Bauvin, etc. Roulant à toute allure, ils ne tardèrent pas à prendre une avance indiscutable sur le peloton.

Au sein de celui-ci, un drame se déroule. Hassenforder qui s'était signalé le matin en lançant plusieurs offensives crève. Il est attendu par ses équipiers, mais aux prises avec une défaillance sévère ne peut rejoindre, et perd 25 minutes ! Il semble d'ores et déjà que le fantasque « Hassen » ne renouvellera pas ses exploits du précédent Tour.

Dans le groupe de tête, Van Est, Lucien Lazaridès, Bober sont lâchés et, dans les faubourgs de Lille, seize hommes seulement sur les vingt-deux qui avaient lancé la grande offensive sont au commandement. Bobet, bien aidé par Géminiani, attaque et réussit à créer une scission mais il emmène avec lui Koblet, Kubler, Bauvin, Wagtmans et Robic. Le Français n'en a cure et, au sprint, bien emmené par Géminiani, il remonte Koblet et bat Kubler sur la ligne, s'adjugeant sa première victoire d'étape. Wagtmans, bien entendu, conserve le maillot jaune.

LE CLASSEMENT DE LA 2e ÉTAPE

Anvers-Lille (255 km.)

1er **L. BOBET** (France), en 6 h. 51' 52" (moyenne : 37 km. 147) ; 2. Kubler ; 3. Koblet ; 4. Bauvin ; 5. WAGTMANS ; 6. Robic ; 7. Géminiani, m. t. ; 8. Schaer, 6 h. 52' 2" ; 9. Gaul, 6 h. 52' 5" ; 10. Forestier, 6 h. 52' 20" ; 11. Quentin, 6 h. 52' 21" ; 12. Vitetta, 6 h. 52' 22" ; 13. Varnajo, 6 h. 52' 31" ; 14. Ruiz, 15. Malléjac ; 16. Kebaïli, m. t., etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 2e ÉTAPE

1er **WAGTMANS** (Hollande), 12 h. 14' 19" ; 2. Bobet, à 1" ; 3. Bauvin, à 31" ; 4. Koblet, à 1' 1" ; 5. Robic, à 1' 1" ; 6. Schaer, à 1' 11" ; 7. Van Est, à 6' 20" ; 8. Deledda, à 6' 38" ; 9. Dacquay, à 6' 46" ; 10. Ockers, à 6' 46" ; 11. Alomar, à 6' 46" ; 12. Carle, à 6' 46" ; 13. Schneider, à 6' 46" ; 14. De Smet, à 7' 04" ; 15. Voorting, à 7' 22" ; 16. Darrigade, à 8' 06" ; 17. Kubler, à 9' 24", etc.

LE LEADER DE L'EQUIPE DE FRANCE, LOUISON BOBET, REMERCIE SON COEQUIPIER GEMINIANI, QUI L'A BIEN SECONDE.

CAPUT EST TOMBE, GUITARD RECLAME DU SECOURS.

CHUTE : ROKS EST A TERRE, IL DEVRA ABANDONNER.

MOLINERIS A CREVE : IL REPARE HATIVEMENT.

VAN GENECHTEN A ATTAQUE AVEC VIOLENCE POUR LACHER DUSSAULT ET MEUNIER. IL SE RETOURNE POUR JUGER LA REACTION DE SES ADVERSAIRES, MAIS IL SERA RAPIDEMENT REJOINT.

La révolte des sans-grade s'est soldée par un succès de Dussault à Rouen

LES « grands », qui n'ont pas cessé de dominer la course de toute leur classe depuis le départ d'Amsterdam, ont relâché leur pression entre Lille et Rouen, à la grande satisfaction des nombreux jeunes et « sans grades » de l'épreuve réduit à la portion congrue. Dès les premiers kilomètres, Meunier, Pianezzi, se montrent en tête, mais c'est entre Lens et Carvin que prend corps une échappée qui ira jusqu'à Rouen ! Dussault, Meunier, le Belge Van Genechten et le Hollandais Van Breenen s'enfuient. Les « grands » ne s'en offusquent pas et, roulant à vive allure, les échappés, très encouragés, comptent 11 minutes d'avance au ravitaillement de Doullens. A ce moment cependant, Koblet comprend le danger, et amorce une contre-attaque dans les vallonnements picards, ramenant ainsi l'avance des leaders à 5' 30". Sous la pluie qui ralentit leurs efforts, les quatre n'ont plus bientôt que 4' 40" et, à 37 kilomètres du but, au Grand-Quesnoy, 3 minutes seulement. Vont-ils être rejoints ? Non. Van Genechten tente de fausser compagnie à ses camarades, mais il est maîtrisé. Dussault, à son tour, attaque, et est également rattrapé. Son coup de rein, toutefois, a contribué au lâchage de Van Breenen qui est épuisé. Et puis, ce sont les faubourgs de Rouen, et l'arrivée. Au sprint, le jeune Dussault démarre immédiatement, distance son compatriote Meunier, et franchit la ligne avec 2 secondes d'avance. Pour la première fois, les « petits » ont eu la parole, mais les favoris arrivent avec un retard chiffré à moins de 2 minutes, et il n'y a aucun changement dans le haut du classement.

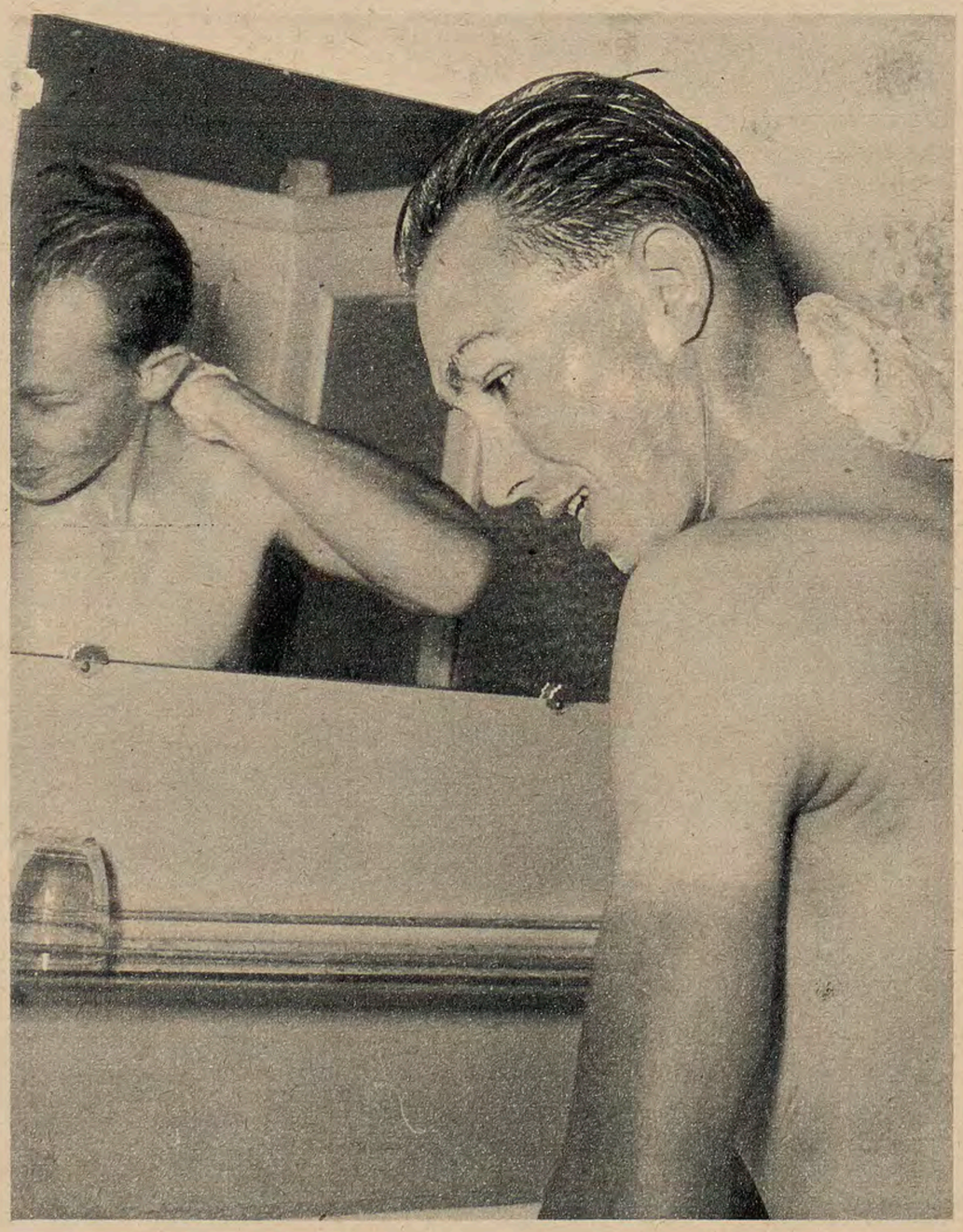
LE CLASSEMENT DE LA 3e ÉTAPE

Lille-Rouen (219 km.)

1er **DUSSAULT** (Sud-Ouest), les 219 km. en 6 h. 19' 52" (moyenne : 34 km. 591) ; 2. Meunier, 6 h. 19' 54" ; 3. Van Genechten, m. t. ; 4. Alomar, 6 h. 21' 27" ; 5. Forlini, 6 h. 21' 31 ; 6. Kubler ; 7. Bauvin ; 8. Faanhof ; 9. Robic ; 10. Koblet ; 11. Varnajo ; 12. Tonello ; 13. Ockers ; 14. WAGTMANS ; 15. Derycke ; 16. Schaer ; 17. W. Van Est ; 18. ex aequo, Bobet, Darrigade, Hassenforder, Malléjac, Deledda, Forestier, Géminiani, Teisseire, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 3e ÉTAPE

1er **WAGTMANS** (Hollande), 18 h. 35' 50" ; 2. Bobet, à 1" ; 3. Bauvin, à 31" ; 4. Koblet, à 1' 1" ; 5. Robic, à 1' 11" ; 6. Schaer, à 1' 11" ; 7. W. Van Est, à 6' 20" ; 8. Deledda, à 6' 38" ; 9. Alomar, à 6' 42" ; 10. Ockers, à 6' 46" ; 11. Dacquay, à 6' 46" ; 12. Carle, à 6' 48" ; De Smet, à 7' 4" ; 14. Voorting, à 7' 22' ; 15. Darrigade, à 8' 6" ; 16. Kubler, à 9' 24" ; 17. Géminiani, à 9' 54" ; 18. Gaul, à 10' 11".



LE REGIONAL DUSSAULT, VAINQUEUR A ROUEN, PROCEDE A SA TOILETTE DANS SON HOTEL.

(Suite de la page 8)

Un docteur à barbiche s'est penché sur le patient :

— Non, décidément, pas de fracture. Mais vous allez souffrir énormément. Seul, mon confrère du Tour de France pourra vous aider en cours de route : novocaïne en attendant que ça se passe, je ne vois que ça, mon pauvre ami...

⁂

Qui l'a suggéré le premier? Qu'importe... Il est là en tout cas, penché sur Robic, promenant ses mains sur le blessé, « tirant le mal » selon son expression. Un guérisseur. « Il me sortira de là, j'en suis convaincu... » Pauvre Robic ! Comme si le fluide du guérisseur le mieux doué, était susceptible de redonner la vie à des muscles écrasés. « Et surtout, a dit le guérisseur en partant, surtout que « tout cela » ne voit pas la lumière : demain ce sera fini... »

Demain ! La nuit a passé. Une sale nuit. L'aube s'est levée sur un blessé grelottant de fièvre, à l'épaule pétrifiée. « Que « tout cela » ne voit pas la lumière... » Cette recommandation eût dû éveiller les soupçons : elle n'a fait qu'endormir les inquiétudes. Une nuit a été perdue...

— Comment te sens-tu, Biquet?

— Mal, très mal ! Je ne peux pas bouger le bras, Léon. Je crois bien que c'est fini encore une fois...

Le Calvez a envie de dire : « Tu ne crois pas que le docteur du Tour... » mais il n'ose pas. La médecine orthodoxe et Robic sont fâchés. Quant au rebouteux, il ne s'est plus montré...

— Qu'est-ce que tu décides?

— J'abandonne.

⁂

Coureurs, journalistes, photographes, tous sont venus faire leurs adieux au vaincu. Il n'a pas pleuré, il ne s'est pas plaint. Il a longuement contemplé le maillot jaune de Bobet. « Tu as de la chance de continuer... » Les reporters présents ont

pieusement enregistré cet aveu de détresse, et certains, dans l'éclat des flashes, ont cru discerner une larme au coin de l'œil de Biquet.

— Tu nous retrouveras l'année prochaine, Jean.

— Oh ! tu sais, Louison, d'ici là...

Les ans ont creusé ce grand front lourd de sombres pensées. Douze mois, à une certaine époque de la vie d'un athlète, c'est un handicap insurmontable. Robic sait ce qu'il rate et redoute ce qui l'attend. Il serre les mains qui se tendent : « Merci d'être venu... » Cela ressemble à un défilé de condoléances. C'est horrible. « Merci, c'est gentil... » Il a cependant un mot aimable pour chacun. « Monsieur Goddet, c'est pas de veine tout de même.. J'ai senti en plein sprint que je heurtais quelque chose de dur. Ça m'a déporté violemment, j'ai redressé, je me suis débattu, comme au volant d'une voiture, et je me suis arrêté, je ne sais pas comment ! Mais qu'est-ce qu'il faisait là ce cameraman, qu'est-ce qu'il faisait là? »

La chambre s'est vidée, le Tour est reparti, Robic a pleuré.

Il était seul — enfin...

CHAPITRE III

On n'est pas seulement trahi que par les siens : on risque également de l'être devant les siens.

Son maillot jaune, Bobet ne l'a conservé sur le sol natal qu'en raison de son courage lucide.

— Cela ne peut pas durer plus longtemps : rentrez à l'étape vingt minutes après tout le monde, mais sortez-vous les tripes, faites quelque chose, ne me laissez plus tout seul aux prises avec les Suisses.

Ils ont tous baissé le nez, repentants : Rémy, Lauredi, Lucien Teisseire, Geminiani, Deledda, Rolland, tous ceux de la vieille garde, et aussi Darrigade et Molineris. Seul Forestier a conservé le regard brillant. Il n'avait lui rien à se reprocher...

— Comprenez-moi bien, reprit Bobet, je ne vous demande pas de courir après tout le monde, mais ni Koblet ni Kubler ne doivent échapper à votre vigilance, pas plus d'ailleurs qu'ils n'auraient dû échapper à la mienne...

...C'était avant Morlaix. Le rideau de tulle du crachin breton s'effilochait aux toits des maisons. Au milieu d'une descente qu'il avait abordée en queue de peloton — par quelle erreur de jugement s'y trouvait-il? — Bobet s'aperçut que Koblet et Kubler n'étaient plus là. A cent mètres à peine, au sein d'une poignée d'hommes, deux taches écarlates : les Suisses. Il n'avait qu'à bondir, c'était un jeu, mais la route piquait dru au creux d'un vallon, et une trentaine de coureurs formaient involontairement écran. Pas de place, ni à droite, ni à gauche, ni au centre. Quand Bobet fut enfin au commandement il avait trois cents mètres de retard... On le vit appeler ses équipiers, les attendre en vain, trouver Lauredi quelques minutes, le reperdre et n'avoir plus, dès lors, qu'à s'atteler tout seul à l'ouvrage. Ce qu'il fit, merveilleusement soutenu par le petit Bergaud, puis par Forestier qui enfui avec Koblet et Kubler eut conscience du danger couru par son chef de file et se laissa décoller...

— Mais un exploit comme celui-là, mes amis, conclut Bobet avant d'inviter ses camarades à se rendre à la salle à manger, il réussit une fois, rarement deux. Avouez qu'il eût été stupide de perdre le Tour de France dans de telles conditions. Or, je vous le dis : j'ai cru qu'il en était ainsi. Je ne sais pas ce que ça vous fait, mais moi je sais que je ne suis pas homme à digérer un échec de cette façon. Je consens volontiers à être battu dans le Tour, mais après une empoignade régulière et non pas comme ça, à la sauvette.

Bobet est un capitaine qui prêche d'exemple. Moins de vingt-quatre heures après avoir prié ses seconds de redoubler d'efforts, il luttait au corps à corps avec Koblet. Le bel Hugo l'imaginait-il en détresse? N'était-ce qu'un coup de sonde habile? Quoi qu'il en soit il s'enfuit, provoquant la réplique foudroyante de Louison : un contre du gauche sur un crochet du droit.

Koblet fit la grimace et se tint coi pour la fin de la journée.

⁂

Graf s'est endormi, Ferdi Kubler fait signe à Villa de s'approcher :

— Ferdi n'a pas dit son dernier mot, souffle-t-il à l'oreille de son soigneur. D'ici à ce que je les saute tous les deux il n'y a pas loin...

— Quoi ? Koblet et Bobet ?

Kubler étouffe un rire d'enfant :

— Ça t'étonne, hein? Eh bien ! moi pas du tout. Ce que Ferdi a vu tout à l'heure lui donne beaucoup d'espoirs. Hugo s'est mis sans succès à plat ventre : il est fort mais moins qu'on le suppose. Quant à Bobet, il est plus fort qu'on le croit, mais moins que je le redoutais. Alors, Villa, j'ai pensé qu'un jour...

Kubler pouffe de nouveau :

— Avoue que tu n'en crois pas tes oreilles?

— Je ne crois rien, j'attends. Ton jugement est probablement bon mais il faut trouver l'occasion de t'en tirer à ton avantage. Bien sûr, tu n'es plus qu'à six minutes et les Français ont eu tort de ne pas te courir après avant Saint-Brieuc, mais les amis d'Hugo ne comprendraient pas que tu l'attaques de front tant qu'il est le leader de l'équipe.

— J'y ai songé. Cependant, si je monte mieux les cols, qui m'interdira de m'en aller? Et en admettant que Ferdi n'en fasse

SUITE PAGE 20

A Caen, Louison a reçu la plus belle des récompenses : un baiser de Marie-Christine

Louison Bobet, qui portait le maillot jaune au départ d'Amsterdam, en qualité de vainqueur du Tour 53, a repris son trophée à Caen où il a détrôné le Hollandais Wagtmans, quatre jours exactement après le début de la course. Le chef de file des tricolores fut ovationné par la foule lors de son tour d'honneur et eut droit aux félicitations de ses coéquipiers et des champions Kubler et Koblet, ses principaux adversaires. Le champion breton fut également la proie des photographes et des journalistes, mais la récompense qui lui fit le plus de plaisir fut d'ordre privé, familiale. Louison reçut, en effet, à l'étape, la visite de sa femme et de sa petite fille Marie-Christine. Et c'est le baiser de son enfant qui toucha le plus le champion français. « De tous les baisers du vainqueur auxquels j'ai eu droit, c'est celui que je préfère », devait déclarer Louis Bobet, qui est un véritable « papa gâteau » pour ses enfants, à qui il ne sait rien refuser. Aspect peu connu du grand coureur français.

AU DEPART DE L'ETAPE CONTRE LA MONTRE PAR EQUIPE, INCIDENT DANS LA FORMATION DU NORD-EST-CENTRE : TELOTTE ENTRE HASSENFORDER ET MEUNIER, PERD L'EQUILIBRE ET TOMBE.

L. Bobet virtuel leader malgré les suisses sur le Circuit des Essarts

PLUS de 25.000 spectateurs garnissaient le pourtour du Circuit des Essarts où se courait l'étape contre la montre par équipe. Sur la piste très rapide, et pendant 10 km. 400, les meilleurs rouleurs du Tour se sont affrontés. L'équipe suisse avec ses vedettes : Koblet, Kubler, Schaer, et ses valeurs sûres : Graff, Pianezzi et Croci-Torti a justifié les pronostics en triomphant en 45' 13", Hugo Koblet réalisant le meilleur temps individuel avec Schaer en 15' 2" contre 15' 9" à Kubler. Les Français tirèrent eux aussi leur épingle du jeu, grâce à l'impulsion de Louison Bobet qui, bien secondé par Forestier, réalisa 15' 11". Les tricolores prenaient la deuxième place avec 46', grâce aux qualités de rouleur de Forestier et de Darrigade (15' 20" et 15' 29") qui se classèrent derrière leur chef de file. Bobet, était, cependant, le grand vainqueur de cette étape puisque au départ de Rouen pour Caen, il était d'ores et déjà virtuellement maillot jaune, le leader Wagtmans et ses équipiers Van Est et Voorting n'ayant parcouru la distance qu'en 15' 47", soit un total de 47' 20". Les Suisses, toutefois, avaient montré une fois de plus, leur redoutable puissance.

LE CLASSEMENT AUX ESSARTS

1er SUISSE (Koblet et Schaer 15' 02", Kubler 15' 09"), 45' 13" ; 2. FRANCE (Bobet 15' 11", Forestier 15' 20", Darrigade 15' 29"), 46' ; 3. OUEST (Robic 15' 37", Mahé et Malléjac 15' 40"), 46' 47" ; 4. ESPAGNE (Massip 15' 40", Bahamontès 15' 42", Alomar 15' 44"), 46' 06" ; 5. BELGIQUE (Ockers 15' 42", De Bruyne 15' 43", Desmet 15' 44"), 47' 09", etc.

LES TROIS « GRANDS » DU TEAM SUISSE, KOBLET, SCHAER ET KUBLER, QUI ONT IMPOSE LEUR LOI AUX ESSARTS, ONT LE SOURIRE.

CHARLY GAUL A LANCÉ L'OFFENSIVE MAIS VAN EST TRIOMPHE A CAEN

LOUISON BOBET, qui est virtuellement leader de la course depuis l'épreuve contre la montre, roule l'œil aux aguets en tête du peloton, dès le départ. Entouré de ses hommes, il surveille ses principaux rivaux afin d'éviter toute surprise.

Malgré tout, le régional Varnajo et le Belge Derycke, par un démarrage très sec, parviennent à s'échapper du peloton où l'alarme règne aussitôt. La chasse s'organise et après une poursuite de 20 kilomètres tout rentre dans l'ordre. Cette réaction du peloton a sonné le glas de quelques hommes qui éprouvaient des difficultés à suivre le rythme : Roks et Elena, qui semblent définitivement lâchés, abandonneront. Les « grands » attaquent dans la côte de Toutainville et cette offensive provoque encore des perturbations. Hassenforder, peu brillant, et Laurédi, qui est en difficulté, sont lâchés. Les routiers foncent à vive allure et les hommes de tête, Koblet, Kubler, Ockers, Bobet mènent tambour battant.

La montée de Houlgate sera décisive. Le Suisse Clérici se détache avec autorité, emmenant dans sa roue le Luxembourgeois Charly Gaul qui l'attaque avant le sommet et le rejoint, puis le dépasse. Accentuant son effort, le jeune champion de Frantz passe au faîte de la côte avec 30 secondes d'avance sur le peloton. Mais Van Est, qui a réussi, lui aussi, à s'échapper, se lance à la poursuite de Gaul et parvient rapidement à sa hauteur. Véritable « locomotive », le Hollandais, dont le style est d'une rare puissance, distance le Luxembourgeois et arrive à Cabourg avec 58 secondes d'avance sur lui, et 1' 38" sur les « grands ». Très fort, littéralement aplati sur sa machine, Van Est ne ralentit pas et file vers Caen, accentuant au fil des kilomètres son avantage sur Gaul qui n'a pas été rejoint. Van Est triomphera à Caen avec 3' 13" d'avance sur le Luxembourgeois, qui précède lui-même Nolten et Quentin de quelques secondes ; ces deux hommes ayant devancé le peloton dont le sprint revient à Darrigade. Van Est a repris 5' 8" à Bobet, mais le tricolore conserve le maillot jaune, malgré l'exploit du Hollandais.

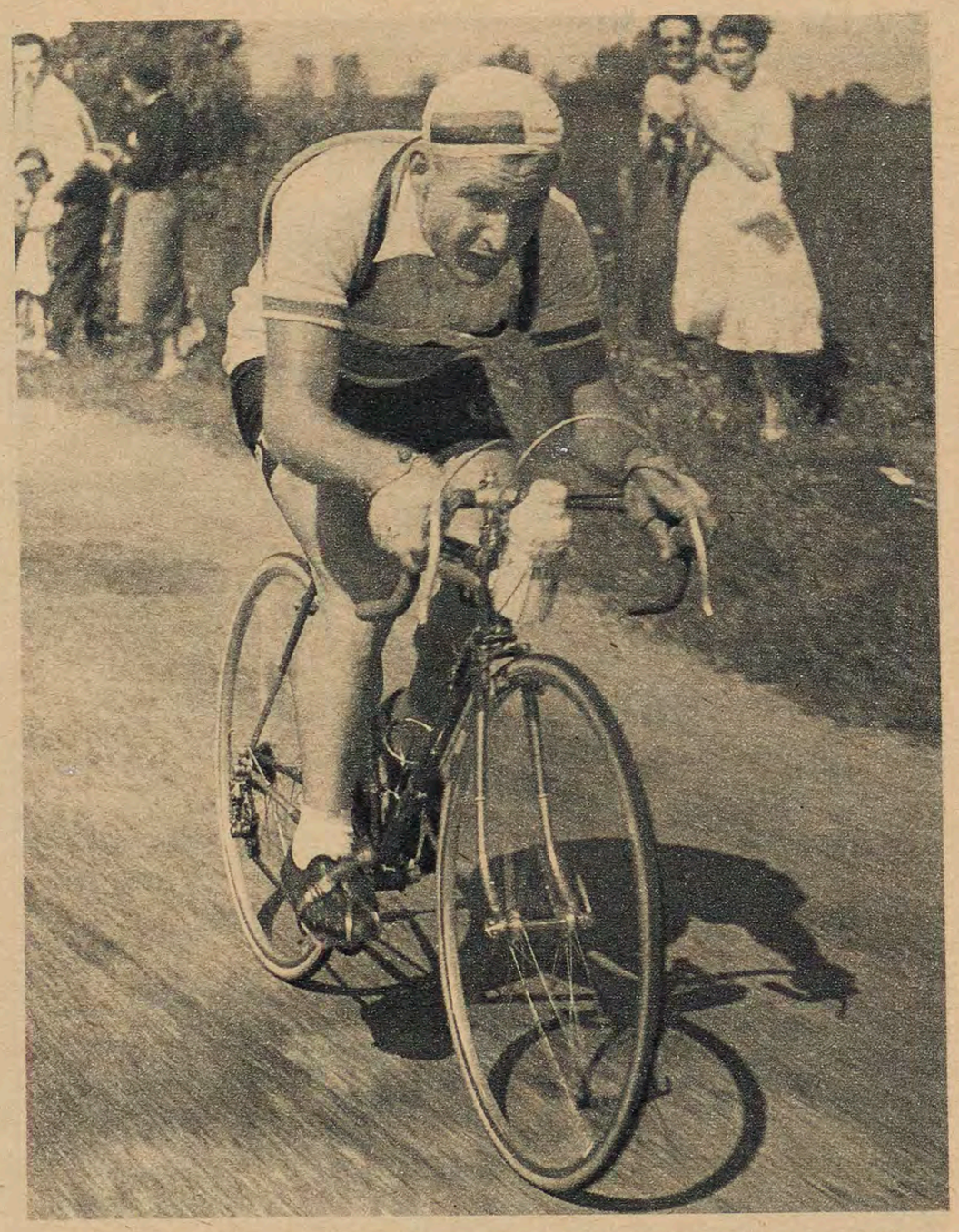
LE CLASSEMENT DE LA 4e ÉTAPE

Les Essarts-Caen (131 km.)

1er **WIM VAN EST** (Hollande), les 131 km. en 3 h. 16' 3" (moyenne : 40 km. 091) ; 2. Gaul, 3 h. 19' 16" ; 3. Nolten, 3 h. 19' 49" ; 4. Quentin, m. t. ; 5. Darrigade, 34 h. 20' 11" ; 6. Bauvin ; 7. Schaer ; 8. Derycke ; 9. Caput ; 10. Koblet ; 11. Rémy ; 12. Maenen ; 13. Robic ; 14. Ockers ; 15. Cieleska ; 16. De Bruyne ; 17. Kubler, etc. ; 29. Bobet, etc.

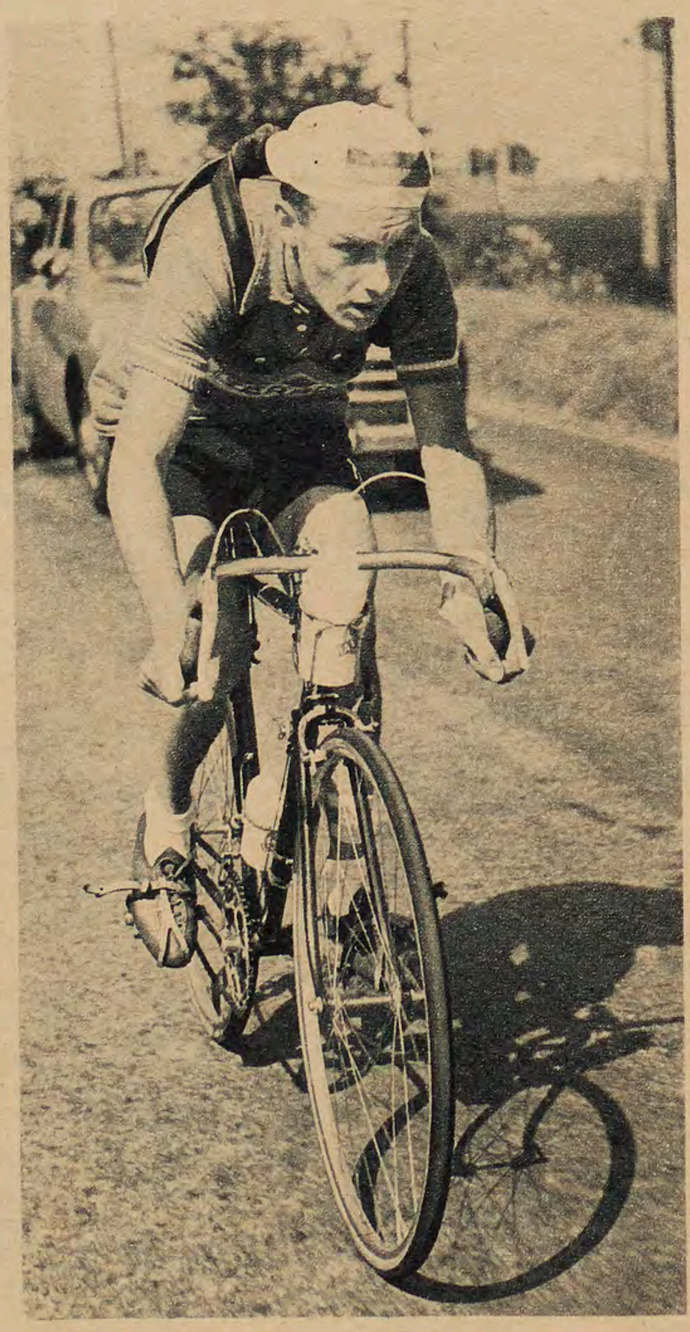
LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRES LA 4e ÉTAPE

1er **BOBET**, 22 h. 11' 13" ; 2. Wagtmans, à 35" ; 3. Koblet, à 51" ; 4. Bauvin, à 59" ; 5. Schaer, à 1' 1" ; 6. Robic, à 1' 16" ; 7. W. Van Est, à 1' 47" ; 8. Deledda, à 6' 58" ; 9. Alomar, à 7' 14" ; 10. Ockers, à 7' 16" ; 11. De Smet, à 7' 36" ; 12. Carle, à 7' 43" ; 13. Voorting, à 7' 57" ; 14. Darrigade, 15. Dacquay, à 8' 26" ; 16. Kubler, à 9' 21" ; 17. Gaul, à 9' 23" ; 18. Géminiani, à 10' 18", etc.



WIM VAN EST, QUI A LACHE GAUL, FONCE VERS LA VICTOIRE DANS SON STYLE PUISSANT.

KUBLER A CREVE : AFFAIRE, IL REPARE EN TOUTE HATE.



LE JEUNE CHARLY GAUL, QUI FUT LE HEROS DE L'ETAPE.

BOBET, LEADER, EMBRASSE LA CHANTEUSE YV. HORNER.

(Suite de la page 16)

rien, qui lui en voudra de courir après Bobet si Koblet perd pied?

— Comme tu y vas !

— ...Et de lâcher Bobet ensuite si j'en suis capable ?

— Tu déraisonnes, Ferdi !

— Peut-être... peut-être... On verra, mon ami, on verra. Moi je me dis que toute ma petite histoire n'est pas stupide. Ce maillot-là c'est bien gentil — il tend la main vers la parure verte du leader par points — mais c'est l'autre que je désire : le jaune.

Il ricane encore :

— Que veux-tu, Villa, Kubler estime que le jaune lui va mieux au teint !

CHAPITRE IV

Tout Bordeaux est sur la place des Quinconces, là où le Tour a planté le chapiteau de sa caravane publicitaire. Les badauds vont, viennent, virevoltent, se croisent dans une ronde sans fin, rythmée par les flonflons, les klaxons déchirants, les voix d'outre-tombe des haut-parleurs délirants. Jour de repos... L'étrange climat ! Bobet l'a fui dès le matin. Un ami lui a offert l'hospitalité et il a accepté d'enthousiasme : ne rien entendre, ne rien voir, oublier le Tour de France, en un mot, vivre l'existence paisible, rien qu'une journée, une seule, d'un campagnard girondin.

Koblet est resté. Il a poussé sa fenêtre, tiré les rideaux, allumé sa lampe de chevet. Il lit. Les mille bruits de la rue pénètrent jusqu'à lui par effraction. De temps à autre, il s'interrompt, écoute, hausse les épaules excédé, et reprend sa lecture. Il fut volontiers descendu s'il n'avait craint d'être assailli par les chasseurs d'autographes. « Qu'est-ce que tu fais? » a-t-il demandé

à Huber. « Rien, puisque tu restes là... » Mais il a gourmandé son ami. « Sors, si tu en as envie, tu vois bien que je lis. » Huber s'en est allé et Hugo a pris le roman policier entamé à Amsterdam et qu'il avait à peine parcouru depuis. Le voici de nouveau distrait par la musique. Une voix grave, mélodieuse :

Que tu meures, que tu sois loin de moi...
...Si un jour la vie t'arrache à moi

Edith Piaf ! Il l'a connue l'an dernier à Metz et se souvient avoir bafouillé en la rencontrant :

— Madame, je vous admire beaucoup...

— Mais c'est moi, monsieur, qui vous admire ! Ce que vous faites est bien plus difficile que ce que je fais.

— Oh ! non.

Il eût aimé en dire davantage, expliquer par exemple son amour de la musique.

C'était à Metz, en 1953. Il se rappelle parfaitement que la célèbre chanteuse lui avait dit en prenant congé : « Je vous souhaite de gagner le Tour » et qu'il lui avait répondu : « Je ferai tout pour ça. » A l'époque, il eût misé tout son avoir sur sa chance. C'était par modestie qu'il n'avait pas livré le fond de sa pensée : « Mais, bien sûr, je vais gagner le Tour... »

C'est comme si on l'interrogeait aujourd'hui.

— Alors, vous croyez pouvoir gagner?

S'il le croit... Il a posé son livre, fermé les yeux, éteint la lumière. Il revit son odyssée de 1953. Le départ de Pau, l'ascension de l'Aubisque, son irrésistible envolée, et puis soudain cette horrible sensation d'étouffement, les brûlures de la pommade réchauffante dont tout son corps était enduit par crainte du froid et de la pluie, la lourdeur de ses jambes, la descente sur l'autre versant, un éblouissement... et puis une peur intense,

une cabriole, une chute lourde dans un fracas de branches brisées, des éclairs, beaucoup d'éclairs, des douleurs intolérables à la tête, aux bras, aux jambes, dans le dos, mille piqûres d'aiguille sur tout le corps...

« ...Je vous souhaite de gagner le Tour ! »

Mais n'est-ce pas la fin de la lettre enflammée d'une admiratrice inconnue qu'il a froissée ce matin? Gagner le Tour... C'est bien vite dit. Comme si on était toujours maître de son destin...

⁂

Hugo n'a pas prononcé une parole, laissant Kubler développer son argumentation. Alex Burtin n'a pas davantage ouvert la bouche. Le problème est grave. Peut-on, ou non, compter sur Schaer? Déjà la veille, après l'arrivée à Bordeaux, Kubler s'en est inquiété. Koblet aussi, d'ailleurs, mais avec moins de véhémence. « Il faut voir ça », a-t-il recommandé à Burtin, et Burtin a vu. Son air déconfit, lorsqu'il a poussé la porte, il y a un instant, précédant Kubler, a éclairé Koblet sur l'issue de l'ambassade de son directeur technique : Schaer a dû baisser son crâne dénudé, rouler ses yeux durs, maugréer d'un ton sans réplique : « Moi j'ai ma chance : je suis en grande forme, et tant que je serai aussi bien placé au classement général, je ne servirai pas de domestique, ni à Hugo, ni à Ferdi. »

Que faire? Rien, attendre. C'est le conseil de Koblet désireux d'éviter les histoires : « C'est fatigant... », Alex Burtin n'a pas d'opinion précise ; il serait cependant enclin à imiter Hugo : « Les histoires, c'est jamais drôle », si Kubler ne lui mettait l'épée dans les reins. Son grand nez frémissant, Kubler menace : « Ferdi vous le dit : c'est une erreur grave ; vous devez obliger Schaer a se soumettre et dès demain. Je sais ce que vous pensez : inutile de s'alarmer, en cas de coup dur il sera

là, et il n'osera pas fuir ses responsabilités. Je l'espère, mais j'en suis pas sûr et j'aimerais en être certain, comme j'aimerais qu'il m'aide à consolider ma position dans le Trophée B. J. Et là, Ferdi, il peut attendre : rien à faire, Monsieur Schaer fait sa petite course, hein? Qu'est-ce qu'il espère, Monsieur Schaer? Me devancer? Non, sans blague... »

Hugo a laissé retomber sa tête sur l'oreiller. La voix de Kubler curieusement mêlée aux bruits de la caravane publicitaire, bourdonne dans ses oreilles. « Schaer... Monsieur Schaer... » Ce sont les seuls mots qui s'imprègnent encore dans l'esprit de Koblet. Il est loin, si loin... là-bas aux Eaux-Bonnes, dans ces premiers contreforts de l'Aubisque, où le destin lui a donné rendez-vous.

CHAPITRE V

Le destin... Qui sait d'avance où il s'embusque? Et qui eût pensé qu'il attendait Koblet à l'entrée des Landes, sur une route plate comme la main, droite comme un I et déjà imprégnée de la senteur des pins proches?

La nouvelle courut soudain la caravane, d'un bout à l'autre, l'immobilisant net : « Koblet est tombé... Koblet est tombé... »

Il était là gisant sur l'herbe humide de la banquette, à demi-inconscient, se plaignant de la tête et du côté droit : l'épaule, le bras, la hanche.

Chute stupide : un peloton en éventail, un homme qui maladroitement touche une roue, perd l'équilibre et dégringole entraînant ceux qui le suivent avant qu'ils aient esquissé un geste.

Alex Burtin, la gorge sèche, interroge son leader.

— Hugo ! Hugo... Qu'est-ce que tu as? Où as-tu mal?

— La tête...

Une grosse bosse a percé sous les cheveux blonds.

SUITE PAGE 31.

Deux hommes à terre : Langarica et Bouvet se sont “accrochés”

DEUX hommes gisent sur la route derrière le peloton qui fonce, indifférent. La scène se passe à la sortie de Landerneau, peu avant l'arrivée à Brest : Bouvet et Langarica qui faisaient partie d'un groupe de onze échappés filaient vers la victoire quand ils se sont « accrochés ». Les deux hommes se sont effondrés au sol. Bouvet, au premier plan sur notre document principal, se relèvera durement touché à la face (dans l'encadré), mais l'Espagnol Langarica, atteint plus sévèrement, doit être transporté sur le bord du talus par deux suiveurs. Bouvet remontera sur sa machine, mais il terminera très attardé. Langarica repartira, lui aussi, et réussira l'exploit de terminer l'étape avant le peloton et de se classer à la 12e place ! Mais, cruellement marqué, il ne sera pas en état de reprendre la course le lendemain et devra abandonner. Deux drames du Tour parmi tant d'autres : la chute redoutée qui guette toujours le coureur à chaque instant.

ST-BRIEUC : ATTAQUE A OUTRANCE DES SUISSES EMMENÉS PAR KUBLER

LES Suisses ont lancé une violente attaque contre le maillot jaune de Bobet dans l'étape qui menait les coureurs de Caen à Saint-Brieuc, et les Français groupés autour de leur leader durent se surpasser pour ne pas céder sous la pression des champions helvétiques.

Croci Torti, qui reçut bientôt l'aide de son coéquipier Schaer fut le premier à attaquer. Echappé avec Vitetta au 37e kilomètre, il fut vite rejoint par Schaer et les trois hommes eurent rapidement 1' 40'' d'avance. A Villedieu-les-Poëles, Schaer avait virtuellement le maillot jaune. Bobet, qui a pressenti le danger, lance une vigoureuse contre-offensive et, au 102e kilomètre, Vitetta et Schaer qui avaient lâché Croci Troti sont mis à la raison.

Au 117e kilomètre, Bouvet et Stablinski épaulés par Remangeon, Deledda, Gilles et le Suisse Graff prennent vivement le large. Et, tandis que Caput, Marinelli, Blusson et Barbotin, souffrants, abandonnent, Trobat et Debruyne se joignent aux échappés. Peu après Schaer, puis Kubler accompagnés de Vitetta, Quentin, Hassenforder, Gaul, Dussault et d'un homme de renfort suisse Clerici, se détachent et chassent les leaders qui comptent 2' d'avance sur eux et 4' sur le peloton dans lequel se trouve Bobet en danger ! Le groupe de Kubler se mêle à celui de Graff et les deux champions helvétiques roulant très fort foncent vers l'arrivée à Saint-Brieuc.

Mais Graff crèvera à 15 km. du but, et Kubler se montrera le plus rapide triomphant au sprint devant Deledda. Les Français, à l'arrière, ont dû se surpasser pour minimiser l'avance de Kubler et plusieurs d'entre eux dont Géminiani ont terminé l'étape très fatigués. Le champion helvétique n'a repris que 3' à Bobet, mais le maillot jaune a demandé une défense opiniâtre. Les poulains de Burtin, qui n'avait fait entrer en scène que Kubler, Schaer, Croci, Torti, Clérici et Graff, et réservé Koblet, ont montré les dents.

LE CLASSEMENT DE LA 5e ÉTAPE

Caen-Saint-Brieuc (224 km.)

1er **KUBLER** (Suisse), les 224 km. en 6 h. 4' 6'' (moyenne, 36 km. 913) ; 2. Deledda ; 3. Van Breenen ; 4. Gilles ; 5. De Bruyne ; 6. Trobat ; 7. Stablinski ; 8. Quentin ; 9. Vitetta ; 10. Dussault ; 11. Gaul ; 12. Hassenforder ; 13. Clerici, Remangeon ; 15. Bouvet, m. t., etc. ; 20. Schaer ; 22. Koblet ; 24. Ockers ; 26. Bauvin ; 28. Bobet, tous en 6 h. 6' 25''.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 5e ÉTAPE

1er **BOBET**, 28 h. 17' 38'' ; 2. Wagtmans, à 35'' ; 3. Koblet, à 51'' ; 4. Bauvin, à 59'' ; 5. Schaer, à 1' 1'' ; 6. Van Est, à 1' 47'' ; 7. Deledda, à 4' 9'' ; 8. Kubler, à 6' 2'' ; Gaul, à 7' 4'' ; 10. Alomar, à 7' 14'' ; 11. Ockers, à 7' 16'' ; 12. De Smet, à 7' 36'' ; 13. Carle, à 7' 43'' ; 14. Voorting, à 7' 57'' ; 15. Darrigade, à 8' 23'' ; 16. Vitteta, à 8' 48'' ; 17. Géminiani, à 10' 18'' ; 18. Forestier, à 10' 30'', etc.

KUBLER, DEVANT DELEDDA, REGARDE SON EQUIPIER CARLO CLERICI, QUI LES A REJOINTS.

KUBLER, VAINQUEUR A SAINT-BRIEUC, A LE SOURIRE, LE SOIR, EN PRENANT SA DOUCHE.

BOBET ÉCARTE LA "MENACE ROUGE" A BREST OU FORLINI S'IMPOSE

LA sixième étape entre Saint-Brieuc et Brest, longue de 179 kilomètres, fut l'occasion d'un nouveau duel entre les équipes de France et de Suisse, mais auquel se mêlèrent de nombreux neutres qui tirèrent les marrons.

Dès le 20e kilomètre devait se déclencher une échappée qui allait mettre le feu aux poudres : Van Genechten démarra le premier suivi d'Alomar, Clerici, François Mahé et Malléjac. Ces cinq hommes comptaient 2' d'avance à Tréguier où Clerici creva. Le peloton, cependant, menait la chasse à vive allure sous l'impulsion de Wagtmans et de Schaer puis de Bobet et de toute l'équipe de France. A Lannion, le Suisse Metzger et le régional Guitard parviennent à s'enfuir du peloton emmenant dans leur roue Koblet, Meunier, Géminiani, Graf, Forestier, Lauredi, Vivier et Bellay et prennent les poursuivants en point de mire. Malgré la présence de plusieurs de ses hommes, ce groupe qui comprend Koblet alarme Bobet, et le Breton secoue le peloton. Cette contre-offensive déclenchée par le maillot jaune permet tout d'abord la capitulation des « chasseurs » (87 km.) puis la reddition des quatre échappés (94 km.) !

Mais aussitôt, Faanhof, Graf, Desmet et Forlini s'enfuient. On est au 112e kilomètre : ce sera l'échappée de la victoire. Les trois hommes ont rapidement 2' 20" d'avance quand Koblet, Kubler, Pianezzi lancent une attaque suisse en compagnie de Forestier, A. Lazaridès, Hassenforder, Langarica, Bouvet, Mirando, Van Breenen et E. Rodriguez. A ce moment, Bobet, encore en danger, sort de nouveau le grand jeu et riposte. Au 133e kilomètre, il rejoint les hommes de tête qui ne sont plus que treize. L'Espagnol Langarica et Bouvet étant éliminés par une chute, onze coureurs se disputent la victoire au sprint. Forlini s'avère le plus rapide devant Koblet. Louison Bobet a repoussé victorieusement une nouvelle attaque contre son trophée.

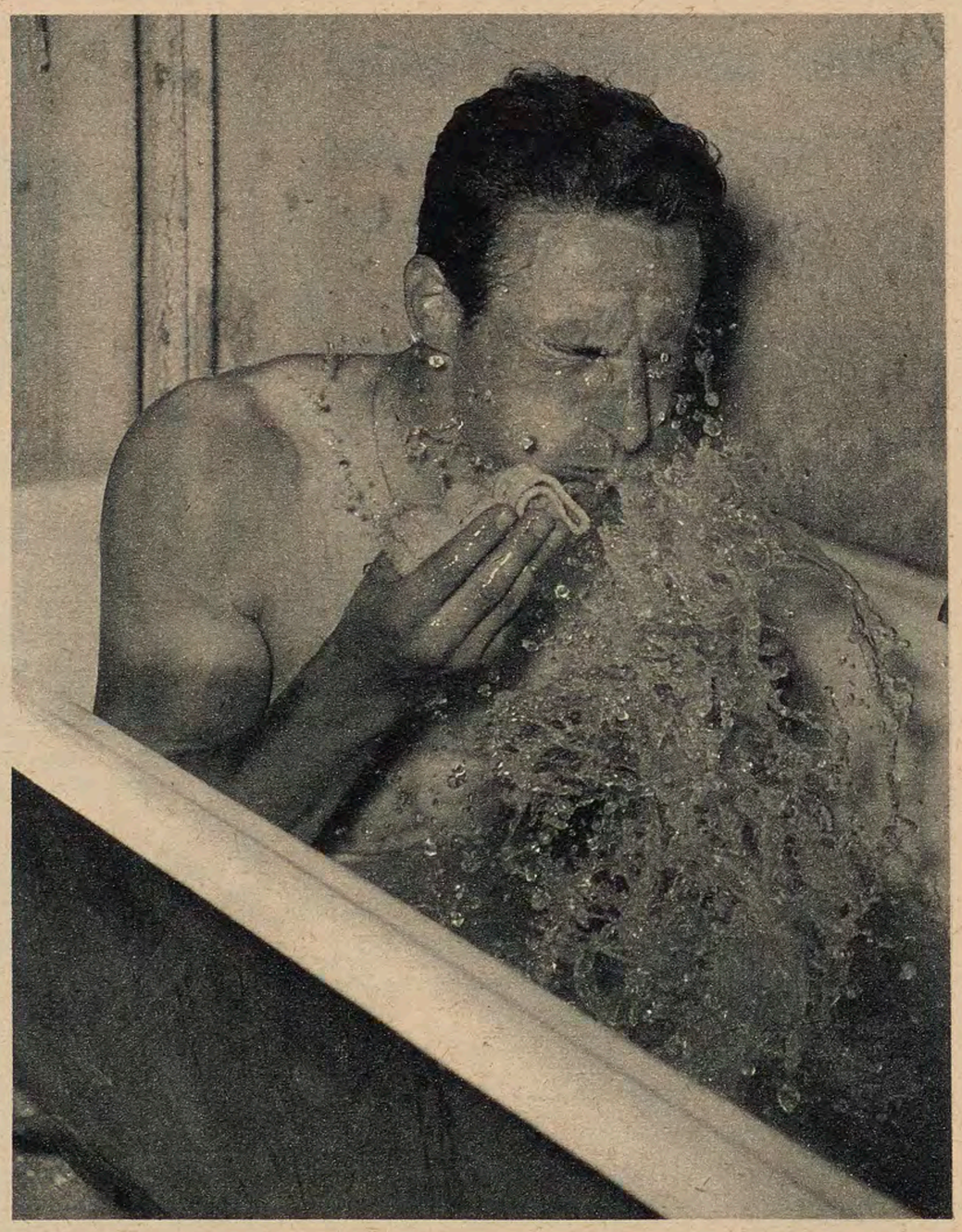
LE CLASSEMENT DE LA 6e ÉTAPE

Saint-Brieuc-Brest (179 km.)

1er **FORLINI** (Ile-de-France), les 179 km. en 4 h. 55' 9" ; 2. Koblet ; 3. Kubler, m. t.; 4. Schaer, 4 h. 55' 11"; 5. De Bruyne, m. t.; 6. Bergaud, 4 h. 55' 13" ; 7. E. Rodriguez ; 8. De Smet ; 9. Bobet, m. t. ; 10. Forestier, 4 h. 55' 18" ; 11. Graf, 4 h. 55' 19" ; 12. Langarica, 4 h. 59' 32" ; 13. Hassenforder, 5 h. 40'; 14. Ockers, 5 h. 41','

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 6e ÉTAPE

1er **BOBET,** 33 h. 12' 51" ; 2. Koblet, à 17" ; 3. Schaer, à 59" ; 4. Kubler, à 5' 58" ; 5. De Smet, à 7' 36" ; 6. Wagtmans, à 7' 52" ; 7. Bauvin, à 8' 30" ; 9. Forestier, à 10' 35" ; 11. Ockers, à 12' 44" ; 12. De Bruyne, à 13' 45" ; 13. Alomar, à 14' 31" ; 14. Gaul, à 14' 35" ; 15. Carle, à 15' ; 16. Forlini, à 15' 14" ; 17. Voorting, à 15' 28" ; 18. Vitetta, à 15' 30" ; 19. Darrigade, à 15' 40", etc.



FORLINI, QUI A TRIOMPHE A BREST, SE DELASSE ET S'EBROUE DANS LA BAIGNOIRE.

LA CONTRE-ATTAQUE DE BOBET (EN 3e POSITION, DEVANT LE SUISSE SCHAER). LE TRICOLORE FORESTIER MENE DEVANT LE REGIONAL DU SUD-EST BERGAUD. LES ECHAPPES SERONT REJOINTS.

Vivier premier à Vannes où Forlini avait promis de ne pas sprinter...

TROIS hommes, échappés depuis le 132e kilomètre, comptaient près de 9' d'avance à 20 km. de l'arrivée de l'étape Brest-Vannes : Forlini, Vivier et Mahé, et chacun s'apprêtait à enregistrer un nouveau succès du rapide équipier de l'Ile-de-France. Mais, à la stupéfaction générale, dans la ligne droite à Vannes, Forlini semblait renoncer au sprint, et le régional Vivier l'emportait de peu devant le Breton François Mahé. Le public injuste sifflait quelque peu le vainqueur, tant il souhaitait un succès de l'enfant du pays : Mahé ! Cela n'expliquait pas, cependant, la carence de Forlini au sprint. Les raisons du désintéressement du Parisien furent vite connues : Forlini, épuisé, à près de 50 km. de l'arrivée était incapable de mener et allait être lâché. Il demanda à ses compagnons de fugue de l'épargner, promettant, par contre, de ne pas profiter de sa vélocité au sprint. Plutôt que de perdre les minutes amoncelées, Forlini avait préféré avoir recours à ce « gentleman agreement ».

Cette étape avait été marquée également par une violente attaque de Koblet à Pont-Aven, que Bobet avait muselé au prix d'un magnifique effort, et surtout par l'abandon de Hassenforder qui monta dans la camionnette-balai presque sans raison. « C'est fini. Je ne marche pas. J'abandonne », déclara le fantasque Alsacien. Et malgré les exhortations des suiveurs et de son directeur, « Hassen » descendit de machine. Après avoir annoncé qu'il serait maillot jaune, Hassenforder, en proie à une crise morale et déçut de ses performances, se retira sans gloire.

LE CLASSEMENT DE LA 7e ETAPE

Brest-Vannes (211 km.)

1er **VIVIER**, les 211 km. en 5 h. 24' 22" (moyenne horaire 39 km. 029) ; 2. François Mahé, même temps, avec bonification : 5 h. 23' 52" ; 3. Forlini ; 4. Kubler, 5 h. 32' 50" ; 5. Ockers, m. t. ; 6. Schaer, m. t. ; 7. Wim Van Est, m. t. ; 8. Vandenbranden, m. t. ; 9. ex aequo : le peloton avec Bobet, Koblet, Géminiani, Bauvin, etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 7e ETAPE

1er **Louis BOBET,** 38 h. 45' 41" ; 2. Koblet à 17" ; 3. Schaer à 59" ; 4. Kubler à 5' 58" ; 5. Forlini à 6' 46" ; 6. De Smet à 7' 36" ; 7. Wagtmans à 7' 52" ; 8. Bauvin à 8' 30" ; 9. W. Van Est à 9' 4" ; 10. Forestier à 10' 35" ; 11. Deledda à 11' 26" ; 12. Ockers à 12' 44" ; 13. De Bruyne à 13' 49" ; 14. Alomar à 14' 31" ; 15. Gaul à 14' 35" ; 16. Vivier à 14' 48" ; 17. Carle à 15' ; 18. Voorting à 15' 28" ; 19. Vitetta à 15' 30" ; 20. Darrigade à 15' 40" ; 21. Ruiz à 16' 39" ; 22. Géminiani à 17' 49" ; 23. Mallejac à 18' 22" ; 24. Kebaïli à 18' 56" ; 25. Meunier à 21' 49", etc.

LES TROIS « GRANDS » DU TOUR, BOBET, KUBLER ET KOBLET (DE GAUCHE A DROITE), ONT LE SOURIRE AU DEPART DE BREST.

LES HOLLANDAIS PREPARENT LEURS BIDONS AVEC MINUTIE.

CARLE ET SURBATIS ENVIENT LES RADIOREPORTERS.

VAINQUEUR DE L'ETAPE A VANNES, VIVIER RECUPERE.

Une image hallucinante de la cruauté du Tour : le masque tragique de Vandenbranden

Cet homme au visage tuméfié et sanglant, cruellement marqué dans sa chair, c'est le Belge Vandenbranden au soir de la 8e étape dans laquelle il a été victime d'une chute. Encore à demi inconscient, l'œil trouble, Vandenbranden n'a pas une plainte, mais s'inquiète seulement de savoir si son coéquipier De Bruyne a bien gagné l'étape ! Vandenbranden a donné là une preuve de son immense courage, émerveillant ses camarades. Un thermos lancé par un routier négligent sur le pont de bateaux étroit et encombré de Pont-Château, et qui se brisa fut la raison de la chute du champion belge. Vandenbranden tomba la tête la première sur le macadam, et resta inanimé au sol, ruisselant de sang, portant plusieurs blessures à la face. Un long moment K.-O., le poulain de Sylvère Maès reprit progressivement ses sens et fut emmené vers l'ambulance. Le lendemain, les commissaires infligeaient 2.000 francs d'amende à un coureur qui avait à son tour jeté un bidon vide sur la chaussée.

A Angers, à près de 43 de moyenne Wagtmans reprend le Maillot Jaune

Après de 43 de moyenne, menée tambour battant, la huitième étape Vannes-Angers fut extrêmement spectaculaire dès les premiers kilomètres. Des hommes tels que le Suisse Croci-Torti, le Français Stablinski et le Hollandais Dierkens qui figurent dans le groupe de tête à l'arrivée s'échappèrent, en effet, dès le début de la course !

Alors que dès le départ une offensive de Kubler était vouée à l'échec parce que Koblet n'y croyait pas et ne voulait pas mener, Suykerbucke emmenant Croci-Torti, Dierkens, Stablinski, Metzger, Forestier et Kain s'enfuyaient presque aussitôt les Suisses rejoints ! Le peloton revenait sur eux, mais Croci-Torti, Dierkens, Mirando, Van Brenen, De Bruyne, Brankart, Pianezzi, s'élançaient de nouveau, à l'attaque à la Trinité au 13e kilomètre. Derrière eux, et alors que Meunier qui avait faussé compagnie au peloton les rejoignait, Wagtmans, Stablinski, Telotte, Le Guilly et Remangeon constituaient un petit groupe roulant à la poursuite des leaders.

La liaison s'effectuait peu après Pont-Château et tous les fuyards fonçant à toute allure comptaient bientôt une avance de 5' à Campbon (69e km.) sur un peloton peu en train.

A Héric, km. 93, les « grands » avaient 10' de retard sur les leaders, puis 9' 40" encore à Baillé (107 km.). Comprenant qu'ils ne seraient plus rejoints, maintenant, et littéralement déchaînés les quatorze échappés accentuaient encore l'allure et arrivèrent à Angers avec une avance de plus de 8' malgré un effort du gros de la troupe sur la fin du parcours.

Remangeon, ayant été lâché dans les derniers kilomètres, le sprint mit treize concurrents aux prises. Le Belge De Bruyne s'avéra le plus rapide devançant Wagtmans qui s'emparait, de nouveau, du maillot jaune à la grande joie de ses coéquipiers.

Louison Bobet, de son côté, ne s'en inquiétait pas : il se déclarait, au contraire, dégagé d'une préoccupation gênante à ce stade de la course.

EFFONDRE, TACHE DE SANG, VANDENBRENDEN : IMAGE DE L'ATHLETE VAINCU.

LE CLASSEMENT DE LA 8e ÉTAPE

Vannes-Angers (190 km.)

1er **DE BRUYNE** (Belgique), les 190 km. en 4 h. 29' 4" ; 2. Wagtmans ; 3. Meunier ; 4. Croci-Torti ; 5. Stablinski ; 6. Mirando ; 7. Guérinel ; 8. Dierkens ; 9. Van Breenen ; 10. Brankart ; 11. Telotte ; 12. Le Guilly ; 13. Pianezzi, 4 h. 27' 28" ; 14. Remangeon, 4 h. 31' 22" ; 15. Darrigade, 4 h. 35' 28" ; 16. Kubler ; 17. Ockers ; 18. Forlini ; 19. Derycke ; 20. Schaer.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 8e ÉTAPE

1er **WAGTMANS,** 43 h. 20' 7" ; 2. Bobet à 1' 2" ; 3. Koblet à 1' 19" ; 4. Schaer à 2' 1" ; 5. De Bruyne à 5' 27" ; 6. Kubler à 7' ; 7. Forlini à 7' 48" ; 8. De Smet à 8' 38" ; 9. Bauvin à 9' 38" ; 10. W. Van Est à 10' 6" ; 11. Forestier à 11' 37" ; 12. Deledda à 12' 28" ; 13. Ockers à 13' 46" ; 14. Meunier à 14' 27" ; 15. Brankart à 15' 1" ; 16. Alomar à 15' 33" ; 17. Gaul à 15' 37" ; 18. Vivier à 15' 50" ; 19. Carle à 16' 2", etc.

BOBET A CREVE. IL S'APPRETE A DEMARRER DEVANT TEISSEIRE QUI L'A ATTENDU.

DE BRUYNE, VAINQUEUR DE L'ETAPE, ET WAGTMANS, QUI A REPRIS SON MAILLOT JAUNE.

Faanhoff a gagné d'un mètre à Bordeaux l'étape-marathon (343 km.)

LONGUE de 343 km., record de distance du Tour, la neuvième étape Angers-Bordeaux a justifié pleinement son surnom d' « étape marathon ».

Pour la première fois depuis le départ d'Amsterdam, et en raison de la longueur du parcours qui semble décourager tous les audacieux, le train ne fut pas très rapide, et les coureurs roulèrent au pas. Alors que la veille dans le tronçon Vannes-Angers, les routiers avaient réalisé la moyenne magnifique de 42 km. 650, on ne dépasse guère le 33 dans cette course de fond. Angers-Bordeaux fut donc une parfaite étape de récupération avant le jour de repos et les grandes batailles prochaines des Pyrénées.

Après quelques escarmouches à travers le vignoble bordelais, le Breton Mahé s'échappa peu avant Saignes, où il fut rejoint par Laurédi et Graf. Derrière eux, le Belge Hendrickx et les Hollandais Faanhoff et Nolten s'enfuient également, imités par Vitetta et Clérici. Vitetta crèvera, mais le Suisse se joindra aux deux Hollandais et au Belge. Ces quatre hommes accélérant l'allure se portèrent rapidement à la hauteur du trio Laurédi, Mahé, Graf.

A moins de 70 kilomètres de Bordeaux, le groupe des leaders comprenait donc sept concurrents : la course était enfin lancée !

En dépit d'une attaque de Nolten, puis de Faanhoff, les sept restèrent groupés et disputèrent le sprint sur la piste du vélodrome de Bordeaux. Faanhoff, grâce à un puissant démarrage, franchit la ligne le premier devant Hendrickx, donnant ainsi un nouveau succès d'étape à ses couleurs.

Six minutes plus tard, le véloce Darrigade s'adjugeait le sprint du peloton malgré le rush de Kubler. Au classement général, Wagtmans demeurait leader devant Bobet.

Le premier acte du Tour était joué !

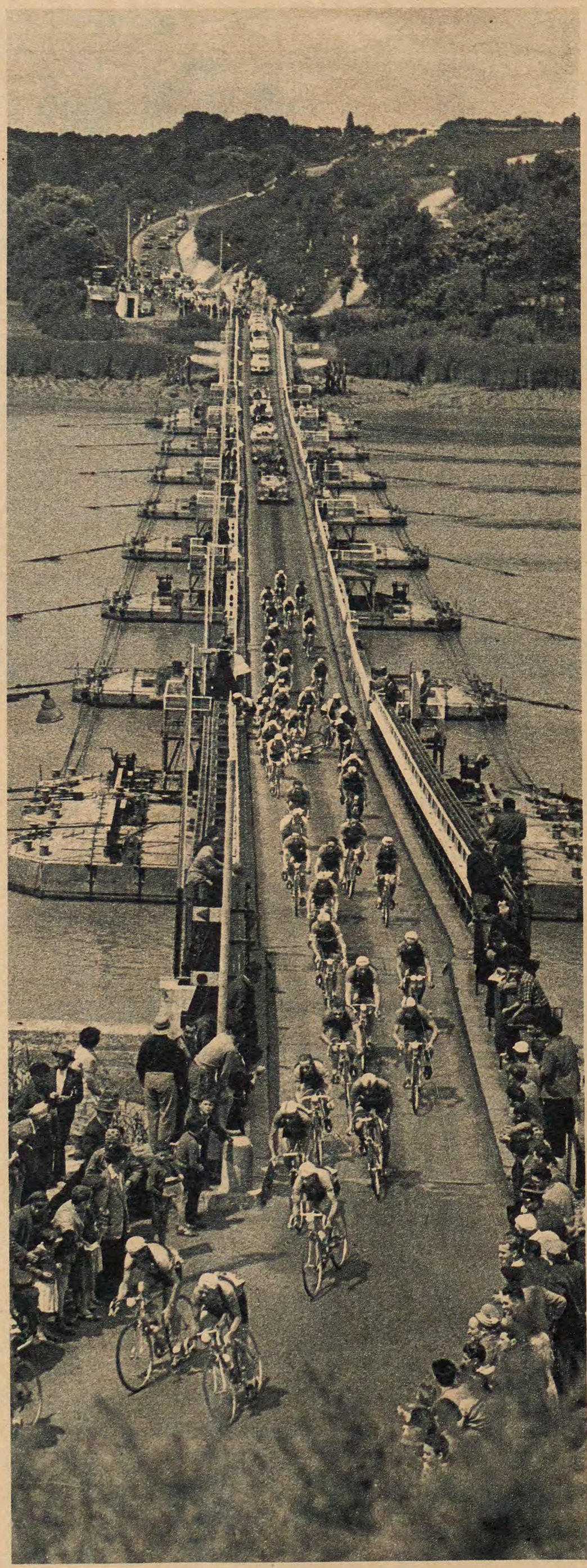
LE CLASSEMENT DE LA 9e ÉTAPE

Angers-Bordeaux (343 km.)

1er **FAANHOFF** (Hollande), les 343 km. en 10 h. 3' 25" (moyenne 34 km. 105) ; 2. Hendrickx ; 3. Graf ; 4. Clérici ; 5. Laurédi ; 6. Mahé ; 7. Nolten, m. t. ; 8. Darrigade, 10 h. 9' 29" ; 9. Kubler ; 10. Ockers ; 11. Forlini ; 12. Surbatis ; 13. Schaer ; 14. Derycke ; 15. Maenen ; 16. Wagtmans ; 17. Remy ; 18. ex aequo, Bobet, Forestier, Deledda, Géminiani, Molinéris, Rolland, Teisseire, Suykerbuyck, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 9e ÉTAPE

1er **WAGTMANS**, 53 h. 29' 36" ; 2. Bobet à 1' 2" ; 3. Koblet à 1' 15" ; 4. Schaer à 2' 1" ; 5. De Bruyne à 5' 27" ; 6. Kubler à 7' ; 7. Forlini à 7' 47" ; 8. De Smet à 8' 38" ; 9. Bauvin à 9' 32" ; 10. W. Van Est à 10' 6" ; 11. Forestier à 11' 37" ; 12. Deledda à 12' 38" ; 13. Ockers à 13' 46" ; 14. Meunier à 14' 27" ; 15. Brankart à 15' 1" ; 16. Alomar à 15' 33" ; 17. Gaul à 15' 37" ; 18. Vivier à 15' 50" ; 19. Carle à 16' 2" ; 20. Vitetta à 16' 32" ; 21. Darrigade à 16' 42", etc.

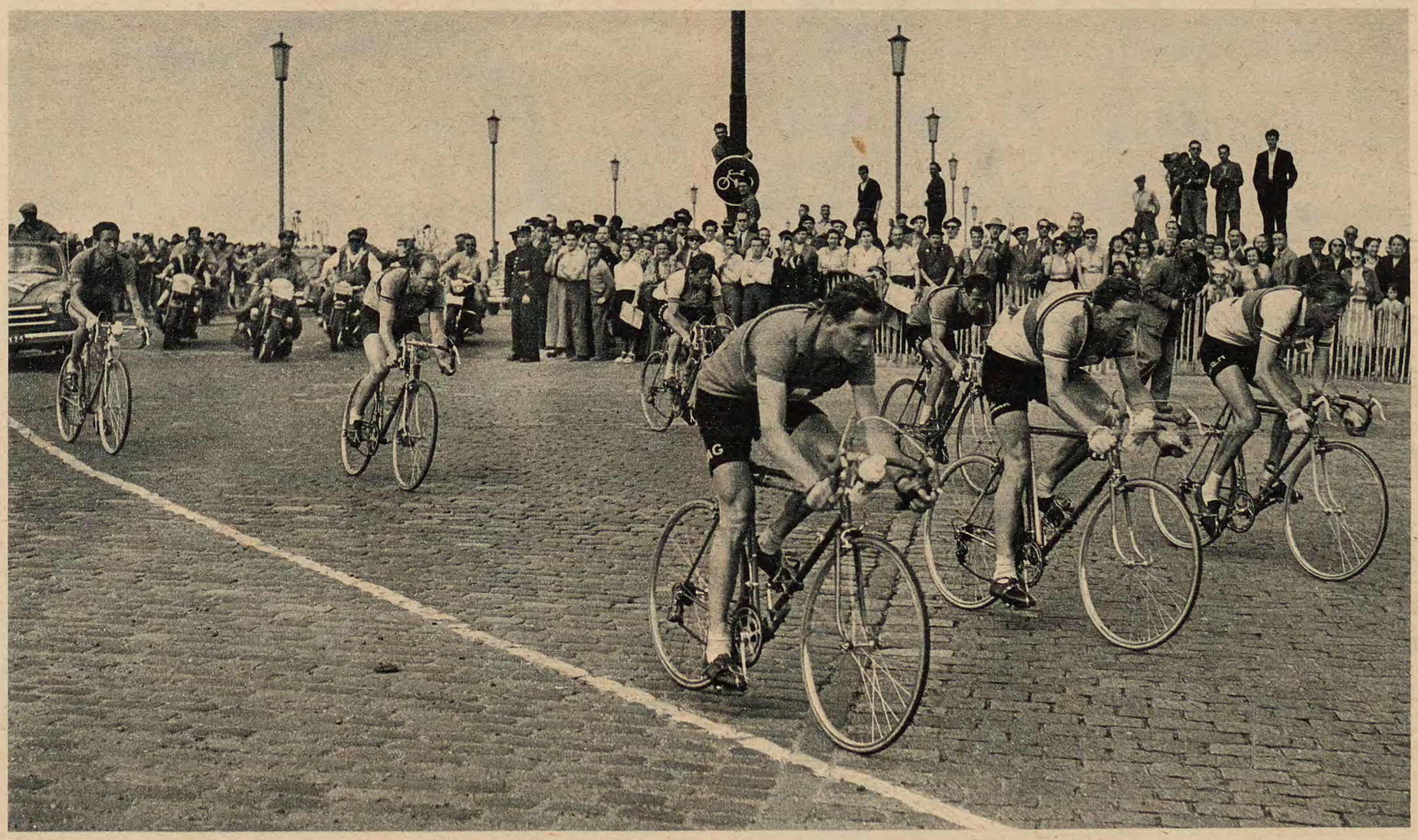


LE PONT DE BATEAUX DE LA ROCHE-BERNARD PENDANT LE PASSAGE DU PELOTON.

FAANHOFF A MAINTENU LA TRADITION : UN HOLLANDAIS A GAGNE A BORDEAUX !

« L'ETAPE MARATHON » (343 KM.) ETAIT LA PLUS LONGUE DU TOUR ET LES ROUTIERS EN PROFITERENT POUR « RECUPERER » SOUS LE SOLEIL. LE PELOTON PASSE DANS LE VIGNOBLE BORDELAIS.

Les routiers sous le soleil traversent le vignoble bordelais



LES SEPT ECHAPPES DE LA 9e ETAPE FONCENT DANS LES FAUBOURGS DE BORDEAUX : NOLTEN, FAANHOF, GRAF, MENENT DEVANT NELLO LAUREDI, F. MAHE, HENDRICKX ET CLERICI.

Un coureur disparaissait sous les corps et les vélos : c'était Hugo Koblet

Hugo Koblet vient de perdre le Tour de France ! Il reste immobile, assis par terre, tandis que des suiveurs s'empressent autour de lui. Le champion suisse roulait au sein du peloton dans l'étape Bordeaux-Bayonne quand, soudain, il a été déséquilibré par un autre coureur qui tombait. Littéralement enseveli sous plusieurs corps et vélos. Koblet sera blessé à l'épaule, à la tête et aux reins. Il demeurera groggy pendant quelques minutes, mais remontera ensuite courageusement en selle et, attendu par Kubler, se lancera à la poursuite du peloton qui avait accéléré l'allure. Les deux as helvétiques rejoindront grâce à un terrible effort, mais Koblet est « marqué ». Le surlendemain dans le Tourmalet et Aspin, se ressentant de ses blessures, il s'effondrera, accumulant un retard de plus de 30 minutes. Hugo, comme en 1953, était battu par la malchance !

BAUVIN SORT DE SA RÉSERVE A BAYONNE ET MENACE LE LEADER

DEUX faits marquants ont présidé au déroulement de la 10e étape : premièrement, la chute du champion de l'équipe suisse, Koblet, qui tomba dans le milieu du peloton avec une vingtaine d'autres coureurs et fut relevé avec plusieurs blessures à la tête et sur le corps; deuxièmement, la victoire du petit régional Gilbert Bauvin à Bayonne à la suite d'une brillante échappée.

Ces deux faits allaient avoir une importance décisive : Koblet, qui avait réussi à rejoindre avec l'aide de Kubler était plus sévèrement touché qu'on ne le pensait et devait se ressentir de sa chute au point d'être très diminué. Bauvin, de son côté, venait de prendre confiance en ses possibilités, et en s'emparant de la deuxième place du classement général derrière Wagtmans, il se rapprochait de son objectif, le maillot jaune.

La chute de Koblet, survenue au 47e kilomètre, avait mis le feu aux poudres ; les membres de la formation tricolore tentant d'exploiter à fond le handicap de leur adversaire numéro 1. Bobet, lui-même, avait sorti son grand jeu et l'allure était très vive.

L'effort de Koblet et de Kubler, cependant, fut si puissant que les hommes de Bobet ne purent s'opposer à leur retour et se firent reprendre près de 5 minutes !

Cette débauche d'actions stimula tous les routiers et, au kilomètre 130, Quentin, Stablinski, Nolten et Demulder s'enfuirent. Ces cinq hommes comptaient 20 secondes d'avance sur Bauvin et 25 secondes sur Mahé qui s'étaient échappés eux aussi ; le peloton était à 1 minute.

Bauvin devait se joindre aux routiers de tête peu après, et bientôt fausser compagnie à ses camarades de fugue à l'entrée de Bayonne. Très fort dans les derniers kilomètres, le poulain de Ducazeaux arrivait à Bayonne une seconde avant Quentin, Stablinski battant au sprint le lot des autres échappés. Bauvin, héros de la journée, s'emparait de la seconde place à quelques secondes de Wagtmans !

LE CLASSEMENT DE LA 10e ÉTAPE

Bordeaux-Bayonne (212 km.)

1er **BAUVIN** (Nord-Est-Centre), les 212 km. en 4 h. 56' 45" (moyenne : 40 km. 842) ; 2. Quentin ; 3. Stablinski; 4. Guérinel ; 5. Mahé, m. t. ; 6. Nolten, 4 h. 57' 28" ; Demulder, 4 h. 59' 35"; 8. Darrigade, 5 h. 2' 9" ; 9. Voorting ; 10. Dacquay ; 11. Alomar, m. t. ; 12. Varnajo, 5 h. 3' 28", etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 12e ÉTAPE

1er **WAGTMANS,** 58 h. 34' 14" ; 2. Bauvin à 39" ; 3. Bobet à 1' 2" ; 4. Koblet à 1' 19"; 5. Schaer à 2' 1"; 6. De Bruyne, à 5' 27" ; 7. Forlini à 6' 38" ; 8. Kubler à 7' ; 9. De Smet à 8' 38" ; 10. Mahé à 9' 55" ; 11. Wim Van Est à 10' ; 12. Forestier à 11' 37" ; 13. Deledda à 12' 38" ; 14. Alomar à 13' 4" ; 15. Ockers à 13' 46" ; 16. Darrigade à 14' 13", etc.

SOUS UN AMAS DE VELOS ET DE COUREURS ENCHEVETRES, HUGO KOBLET EST INANIME.

APRES L'ARRIVEE A BAYONNE, LES COUREURS ONT ENVAHI LA PELOUSE. EN MEDAILLON, LE VAINQUEUR DU JOUR : GILBERT BAUVIN, QUI A PRIS LA SECONDE PLACE DU CLASSEMENT GENERAL.

(Suite de la page 20)

Burtin s'inquiète auprès du docteur Berthy, penché lui aussi sur le blessé :

— Est-ce grave, docteur?

— Non ! rien de cassé : le choc a été rude, mais il s'en tire à bon compte.

— Allez, Hugo, en route...

⁂

Tu aurais dû en profiter, Louison.

— Oui, bien sûr, mais je n'aime pas ça.

— C'est la course, cependant ; qui sait ce qui t'arrivera demain? Et que feront alors tes rivaux?

— Je l'ignore et... je ne veux pas le savoir !

Marcel Bidot n'a pas insisté. Sur son visage tanné de vieux loup de mer se devine l'âme d'un preux. Tel il était à ses vingt ans, solide, généreux, chevaleresque, tel il est resté sous les cheveux blancs.

— J'ai vu Lauredi...

Encore que le sujet soit épineux, Marcel Bidot a préféré l'aborder plutôt que d'entretenir les regrets de Bobet.

— ...Nous avons eu une longue conversation. Curieux garçon. Il s'imagine qu'il n'a pas tout perdu ! Il pensait avoir le droit d'attaquer et il ne se décidera qu'après les Pyrénées... Est-ce que je sais quoi encore?

— J'ai mon petit Schaer, en somme... Mais en définitive, Marcel, quelle sera son attitude? S'imagine-t-il qu'il aura droit au gâteau s'il ne m'aide pas, comme ses camarades, à le mettre au four?

— Je ne le pense pas. Je garde cependant la conviction profonde qu'il ne tardera pas à faire amende honorable. Je veillerai en tout cas à modifier son état d'esprit et à l'amener à reformer son jugement. Compte sur moi, Louison.

— Je compte sur vous, Marcel, vous ne l'ignorez pas.

La nuit a passé : Bayonne s'éveille légèrement frissonnante sous un ciel gris et bas.

« Temps nuageux avec éclaircies l'après-midi ; nappes de brouillard dans la montagne après 800 mètres. »

Le communiqué de la météo manque d'optimisme.

Bobet et Koblet en prennent connaissance côte à côte au contrôle. Le premier a son masque grave des grands jours. Le second présente une mine plus fraîche. Une tache rose sur le front de Koblet : le morceau de sparadrap qui recouvre sa blessure de la veille.

— Tu vas mieux, Hugo?

— Un peu, Louison, un peu. La nuit n'a pas été trop mauvaise.

Le regard de Bobet s'attarde sur les genoux du Suisse : ils présentent l'un et l'autre une carapace de sparadrap large comme la main.

— Blessé, là aussi?

— Oui ! écorché...

Bobet n'est pas dupe : ou Koblet a mal aux genoux, ou il craint d'en souffrir lors de l'ascension de l'Aubisque.

⁂

Le peloton s'est à peine ébranlé au signal de Jacques Goddet que Bobet interroge Géminiani :

— Tu as vu Hugo? Qu'est-ce que tu en penses? J'ai l'impression qu'il a mal aux genoux. Et puis il y a chez lui une espèce d'inquiétude que dissimulent mal son teint clair et ses sourires aimables. Hein, Gem, qu'est-ce que tu en penses?

Le rude Clermontois ne s'interroge pas longtemps. Il a repéré depuis une demi-heure tous les petits signes dont Bobet entend le faire juge.

— Attaque-le dans l'Aubisque, Louison, ça vaut la peine d'être vu...

CHAPITRE VI

Guido Giardini, sosie de Girardengo, dirige à *La Gazetta dello Sport* la rubrique cycliste. Voilà trente ans qu'il juge les plus grands routiers du monde avec une clairvoyance rarement prise en défaut. Ils les a tous vus, connus, appréciés. « Sévère, mais juste », telle est sa devise. C'est un technicien à l'état pur, l'un des rares qui se penchent encore sur les délicats problèmes de position, de développement, de fabrication. S'il souffre de n'avoir pas à suivre de compatriotes dans le Tour 1954, il se passionne pour le spectacle offert et d'autant plus volontiers qu'il condamne les temps morts imposés par Coppi dans le Tour d'Italie.

— Vous au moins, vous avez une course merveilleuse.

Il nous a dit cela à Bordeaux. Cette fois, au soir de la première étape pyrénéenne, à Pau, il nous confie :

— Oui, votre course est merveilleuse... mais j'ai peur qu'elle perde rapidement de l'intérêt : Bobet est trop fort.

Guido Giardini tourne lentement son café, le déguste à petites lampées, puis ayant reposé sa tasse lisse méticuleusement dans un geste familier ses sourcils méphistophéliques.

— Bobet est trop fort : c'est le seul vrai grand coureur de ce Tour de France. S'il a dix minutes d'avance demain soir à Luchon, le Tour sera terminé. Et bien loin de Paris encore... Alors, plus d'intérêt...

Koblet? Kubler? Schaer? Ockers?

Guido Giardini les balaie d'un revers de main.

— Ils sont inférieurs dans l'ensemble à votre Louison.

Tant d'assurance mérite explication. Guido Giardini n'en est pas chiche. Koblet? Selon lui ses qualités de grimpeur de cols se seraient considérablement émoussées. Kubler? L'âge a eu en partie raison de son dynamisme. Schaer? Peuh ! un excellent

La voiture publicitaire DISSOPLAST, la superdissolution vulcanisante qui ne sèche pas dans le tube, vous rappelle, par son tube placé sur le toit de sa voiture, que cet excellent produit est toujours vendu uniquement en tube bleu à la marque.

SUITE PAGE 36.

Les premières pentes du Tourmalet se dressent sous les roues des coureurs : le Suisse Kubler mène devant Ockers, Bauvin, Van Genechten, Bahamontès, Malléjac, Géminiani, Bobet et Clérici. Mais, au faîte du col, le grand grimpeur espagnol Bahamontès passera détaché, ayant lâché ses adversaires les uns après les autres dans l'ascension du mont pyrénéen. Un nouveau champion s'était révélé.

OCKERS TOMBE, SE RELÈVE, REPART ET REMPORTE LE SPRINT A PAU

L'ETAPE qui reliait Bayonne à Pau et dont la principale difficulté était l'ascension de l'Aubisque, n'a pas rendu un verdict définitif, mais ses enseignements majeurs furent les signes de défaillances donnés par l'un des grands favoris : Hugo Koblet, et l'offensive de Gilbert Bauvin qui s'est rapproché à quelques secondes du leader : Wagtmans.

Gagnée par le Belge Ockers, cette étape ne connut son plein épanouissement qu'à partir d'Arrens, au 169e kilomètre. Jusqu'alors, elle avait été marquée par de multiples offensives, toutes sans conséquences, puisque muselées par les routiers suisses. C'est à Arrens, dès les premières pentes du col de Soulor, que Huot décida d'attaquer. Il fut pris immédiatement en point de mire par Bahamontès, Dotto et Gaul. Il leur résiste, cependant, et passe en tête au sommet. Mais l'Espagnol augmente son allure et rejoint Huot à 4 kilomètres du sommet. Il le lâchera avec facilité pour arriver détaché au faîte de l'Aubisque se révélant grimpeur de classe.

Dès que s'amorce, toutefois, la descente, Bahamontès est en difficulté. Il ne sait pas dégringoler, paraît avoir peur, et un groupe composé de Bobet, Ockers, Schaer, Ockers, Lucien Lazaridès, Malléjac, Dotto, auquel vient se joindre Géminiani, Wagtmans, Gaul, Kubler, Bauvin et Lauredi le rejoint puis le lâche !

Les hommes de tête foncent vers Pau. Ockers tombe à 10 kilomètres de l'arrivée. Il perd près de 500 mètres, mais remontant en selle fournit un brillant effort et rejoint. Et il étonnera encore tous les suiveurs en s'imposant au sprint, s'adjugeant le gain de l'étape. Koblet, qui s'est repris, termine à 1' 48" du lot des vainqueurs, mais il paraît, cependant, visiblement handicapé : la magnifique machine ne tourne plus rond.

LE CLASSEMENT DE LA 11e ÉTAPE

Bayonne-Pau (241 km.)

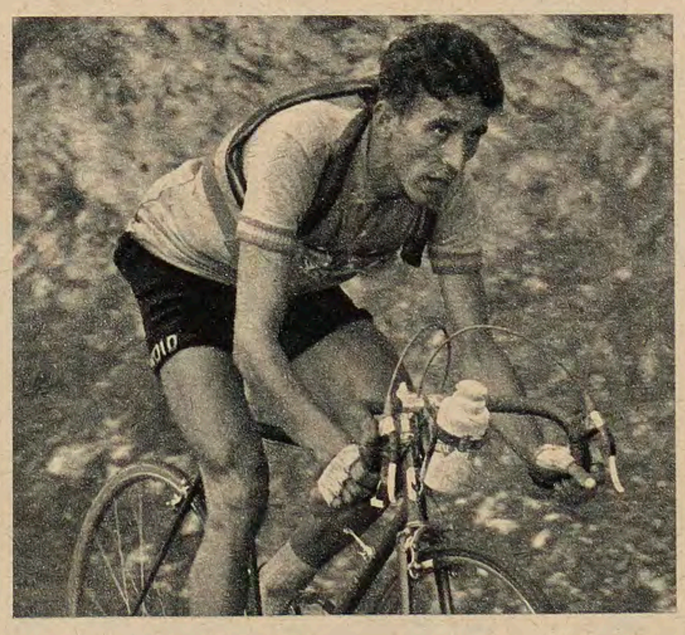
1er **OCKERS,** les 241 km. en 6 h. 54', moyenne horaire : 34 km. 893 (temps avec bonification : 6 h. 53' 24"; 2. Bauvin (avec bonification . 6 h. 53' 54"); 3. Kubler; 4. Bobet; 5. Schaer; 6. Nolten; 7. Malléjac; 8. Wagtmans; 9. Van Genechten; 10. Gaul; 11. Géminiani; 12. Laurédi, m. t.; 13. Varnajo; 6 h. 56' 12"; 14. Vivier, 6 h. 56' 18"; 15. Wim Van Est; 16. Bergaud; 17. Vitetta, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 11e ÉTAPE

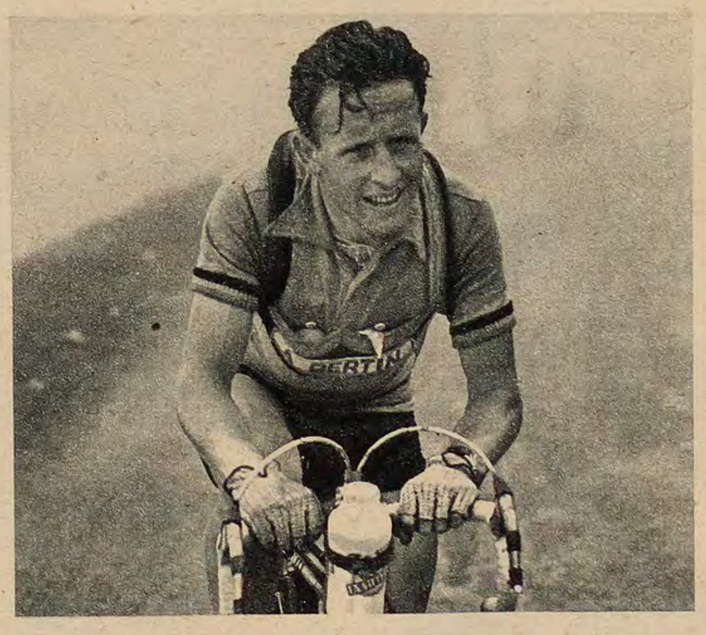
1er **WAGTMANS,** 65 h. 28' 38"; 2. Bauvin à 9"; 3. Bobet à 1' 2"; 4. Schaer à 2' 1"; 5. Koblet à 3' 13"; 6. Kubler à 7'; 7. Mahé à 11' 45"; 8. Van Est à 12'; 9. Ockers à 12' 46"; 10. Gaul à 15' 37"; 11. Nolten à 16' 53"; 12. Vitetta à 18' 26"; 13. Laurédi à 18' 34"; 14. Géminiani à 18' 51"; 15. Deledda à 19' 8"; 16. Malléjac à 19' 24"; 17. Forlini à 19' 26"; 18. Ruiz à 19' 35"; 19. De Bruyne à 20' 21"; 20. Brankart à 21' 41", etc.

LA BATAILLE N'EST PAS ENCORE DECLENCHEE : HUOT, BOBET ET KOBLET MENENT.

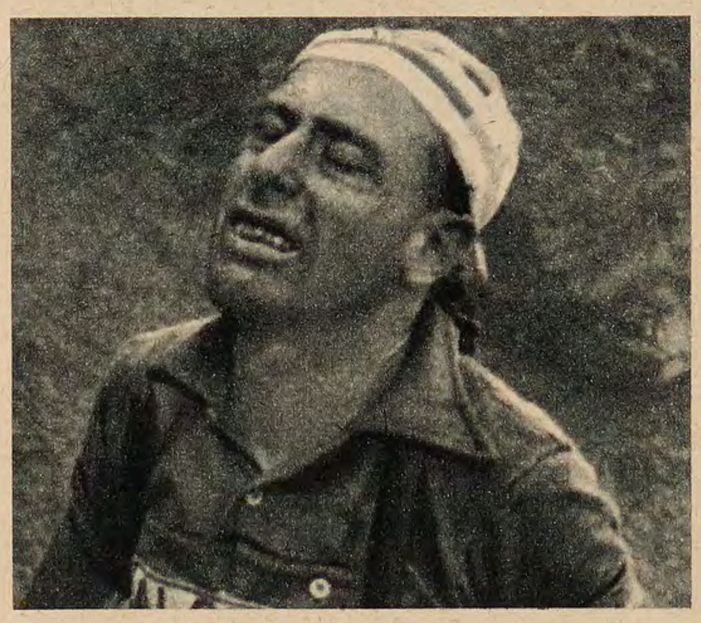
HUOT FUT L'UN DES PREMIERS ATTAQUANTS DU JOUR.



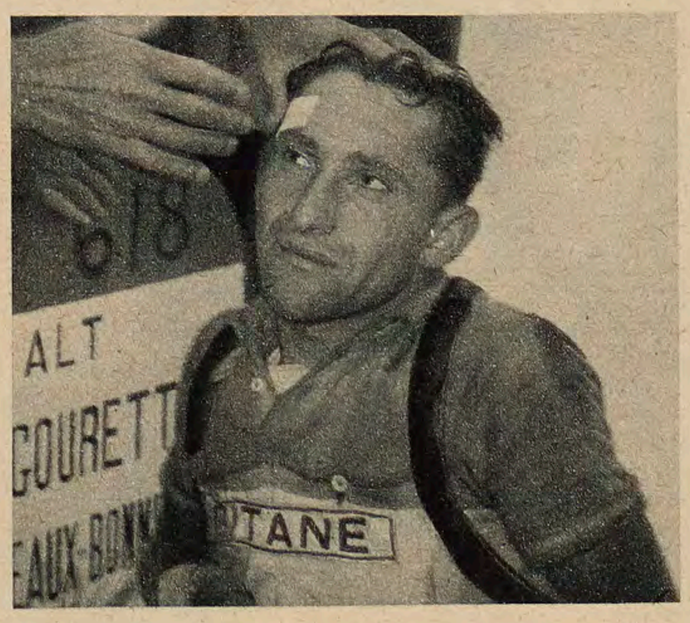
BAHAMONTES DEVAIT SE REVELER UN EXCELLENT GRIMPEUR.



VAN GENECHTEN, L'UN DES MEILLEURS DANS L'AUBISQUE.



MOLINERIS, QUI EST TOMBE, EN PROIE A LA SOUFFRANCE.



STABLINSKI A FAIT UNE CHUTE. IL EST TOUCHE A LA TETE.

DARRIGADE A ETE DUREMENT ATTEINT A L'EPAULE GAUCHE.

UN DOCUMENT EXCLUSIF : BOBET (ISOLÉ) A CREVÉ !

Louison Bobet a crevé dans les premiers lacets de la descente d'Aspin. Sur ce document exclusif, le leader de l'équipe de France qui est seul, desserre déjà les papillons de sa roue arrière afin de réparer. Le Breton a les traits tirés par l'effort, mais son visage reste calme et ne reflète aucune inquiétude. Avec des gestes précis et mathématiques, limitant la perte de temps, Louison changera le boyau défaillant. C'est le propre d'un grand champion de ne pas s'affoler et de rester maître de ses nerfs dans les moments critiques. Le poulain n° 1 de Marcel Bidot, isolé de ses coéquipiers par les hasards de la course, a prouvé sa maîtrise même dans les plus minimes des détails. Il remontera en selle peu après et se lancera à la poursuite des hommes qui l'ont passé. Les silex des routes de montagne frappent en aveugle les leaders aussi bien que les sans-grade.

(Suite de la page 31)

second plan, mais rien qu'un second plan. Ockers? A quoi bon en parler, il est à treize minutes...

— Allons, Koblet n'a peut-être pas dit son dernier mot.

Guido Giardini a fixé de grands yeux étonnés sur son interlocuteur.

— Vous croyez? Et s'il consultait l'horaire des chemins de fer à Luchon, qu'est-ce que vous diriez?

⁂

L'HOMME qui s'essoufflait dans Soulor avait perdu sa superbe. C'était ce même Koblet que nous avions retrouvé l'an dernier, lâché dans l'Aubisque, après une attaque fulgurante et qui s'était jeté, peu après, dans un trou au détour de la route. C'était ce Koblet qui, lâché par Coppi dans le Tour d'Italie, avait confié aux journalistes : « Intoxication alimentaire. » Guido Giardini était de ceux qui ne l'avaient pas cru : « Ce sont les cols qu'il ne digère plus... » Mais sa chute des Landes, Koblet n'en peut-il faire état pour s'excuser, tandis qu'encouragé par Burtin, aphone à force de hurler, et tiré par Clerici, atterré au spectacle de son grand ami défaillant, il traîne sa détresse dans le tulle des nuages écorchés au flanc de la montagne?

Bobet, Ockers, Wagtmans, il les a vus partir l'un après l'autre, arc-en-ciel de maillots dans la grisaille : bleu roi, bleu ciel, jaune et pour que la palette fût complète, rouge (Schaer) et vert (Kubler)...

Il est resté au contact de sans-grades, hier encore béats d'admiration, aujourd'hui muets de saisissement : « Koblet? Oh ! c'est pas vrai?... »

Massés en haut de l'Aubisque, les journalistes suisses, pétrifiés, ne le virent apparaître qu'après quatre minutes trente secondes d'attente.

Il n'en est qu'un qui eut la force de crier :

— Vite, Hugo ! quatre minute trente seconde !

Après quoi le rideau lugubre des nuages l'enveloppa à la vue de ses amis...

⁂

SOUS le soleil, la dégringolade de l'Aubisque n'eût offert aucune difficulté avec ses virages excellemment dessinés, son sol en parfait état, sa déclivité régulière, mais avec le mauvais temps cela devenait une entreprise extrêmement périlleuse.

Bien qu'il en eût mesuré les dangers, Bobet arrivé en haut du col derrière Bahamontès et Van Genechten, s'était enfoncé sans réserve dans le voile diaphane des nuages. Les risques du métier...

Brutalement déporté, dans un virage, Louison s'en est allé buter sur le bas-côté, patinant sur l'herbe humide et repartant avant même qu'on lui ait porté secours. Nouveau virage luisant de pluie, nouvelle embardée... Il est sur pied, examine sa machine, repart... C'est l'image qu'en passant nous avons happée, malgré le brouillard...

Le chauffeur a eu le bon réflexe en filant mais déjà il s'inquiète :

— Prévenez-moi quand Louison arrivera...

Et nous sommes là, trois passagers, dardant nos regards vers l'arrière, cherchant vainement à percer les nuages, le visage fouetté par des fines gouttelettes, piquantes comme des épingles.

— Attention, le voilà...

C'est hallucinant, cette apparition subite à travers la purée de pois :

— J'ai cassé mon frein avant...

Bobet a hurlé à notre hauteur. En un éclair son visage s'est imprégné dans nos yeux : quelle étrange pâleur, quelle concentration, quel mépris du danger !

— J'ai cassé mon frein avant...

André Leducq s'est dressé dans la voiture pour mieux le voir glisser dans la courbe que nous abordons à notre tour dans le crissement des pneus :

— Il est fou : il va se tuer... Pas de frein avant, pas de frein avant...

Leducq répète machinalement : « Pas de frein avant... » Il espère avoir mal compris : « C'est bien ce qu'il a dit? » Mais oui, c'est cela, pas de frein avant, et quand la Peugeot blanche de Marcel Bidot nous talonne après les Eaux-Bonnes où nous nous retrouvons enfin sous les nuages, André Leducq crie à son ancien équipier : « Il n'a plus de frein avant... Oui, plus de frein avant... »

Marcel Bidot a un grand geste désespéré : « Ah ! m... »

⁂

ANDRÉ LEDUCQ a rendu visite à Bobet dès l'arrivée à Pau. Il n'a pas résisté au désir de le féliciter :

— Mon vieux Louison, tu peux dire que tu m'en as bouché un coin. Dégringoler comme tu l'as fait, sans frein avant... Ça, je n'en suis pas encore revenu... Et crois-moi, pour m'épater dans une descente de col... »

Marcel Bidot, présent, renchérit :

— Ça c'est vrai, Louison, comme descendeur, Dédé se posait un peu là. Mais sans frein avant...

Les deux anciens ne cherchent pas à dissimuler leur admiration. Pensez : sans frein avant...

— Tout de même, reprend Marcel Bidot, le Tour est long, Louison, et il n'est peut-être pas utile de prendre de tels risques dans une seule étape.

— Mais si, Marcel, et vous le savez bien. Koblet était derrière. Or, qui sait ce que l'avenir réserve. J'ai pensé à tout ce

que vous dites là, et j'ai songé aux miens, à ma femme, à mes enfants, à mes parents, et j'ai eu peur parfois, Marcel, mais oui ! je n'ai pas honte de le dire, j'ai eu peur, seulement, il le fallait, pas vrai ?

André Leducq a reniflé, ému :

— Bien sûr qu'il le fallait. T'as bien fait, Louison. Un Tour de France, ça se gagne comme ça, au culot...

— Oh ! il n'est pas encore gagné. On en reparlera à Luchon, si vous le voulez bien.

CHAPITRE VII

IL s'en souvenait comme si la scène s'était déroulée la veille : la remise du maillot jaune dans une explosion d'enthousiasme, la rectification du chronométreur — sûr de lui contre l'avis d'une dizaine de journalistes — l'intervention d'un officiel le priant d'enlever cette tunique d'or qu'il avait finalement à peine entrevue... C'était à Brive, en 1951. Trois ans déjà...

— Cette fois, mon petit Gilbert, il n'y a pas de discussion, hein ? Tu l'as et tu l'as bien.

— Je le crois, Sauveur. Mais mon plaisir est tout de même gâché. Je n'ai pas aimé les cris de Malléjac à l'arrivée, ni ses menaces. Que voulait-il ? Que l'Espagnol nous batte tous les deux ?

— Evidemment, cette histoire est embêtante. Pourtant il y a eu le fait nouveau de l'Espagnol et tu as raison de l'invoquer.

— Malléjac en aurait fait autant. Pourquoi a-t-il tempêté comme ça ?

Pour sûr, le Breton ne s'en était pas privé, au bout des allées d'Etigny, au long desquelles tout Luchon attendait les trois démons qui, après avoir lâché Bobet dans le haut de Peyre-

SUITE PAGE 42.

Les pentes des Pyrénées ont révélé un grimpeur inconnu : Bahamontès

Inconnu avant le départ du Tour, le coureur espagnol Bahamontès est devenu du jour au lendemain une authentique vedette, grâce à ses qualités naturelles de grimpeur. La première étape de montagne du Tour a mis en vedette le poulain de Berrenderro. De haute taille, les cheveux bruns, noir de peau, l'œil vif et pétillant, la musculature saillante, Bahamontès s'éleva avec facilité dès les premières rampes. Dans un style aérien et facile, l'Espagnol rejoignit Huot échappé à 4 km. du sommet de l'Aubisque et accélérant l'allure le lâcha presque immédiatement pour passer seul en tête au sommet du fameux col. Dans la descente, Bahamontès qui ne semble pas descendre les pentes avec autant de brio qu'il les gravit, fut rapidement rejoint et distancé. Mais il avait eu le temps de montrer à tous les suiveurs que le Tour avait découvert un nouveau grimpeur espagnol de la trempe des Trueba et autres Canardo.

GILBERT BAUVIN A DICTÉ SA LOI ENTRE PAU

Les premières pentes du Tourmalet, géant des cols pyrénéens, sont abordées par tous les « grands » groupés. On reconnaît Ferdi Kubler et Stan Ockers qui mènent devant Lucien Lazaridès, Jean Malléjac, Gilbert Bauvin, Bahamontès, Raphaël Géminiani, Louison Bobet et Van Genechten.

ET LUCHON OU IL A REVÊTU LE MAILLOT JAUNE

BIEN avant les premières pentes du Tourmalet, la bataille était déclenchée dans l'étape Pau-Luchon. Dans les lacets qui menaient à Barèges, en effet, une attaque de Kubler qui partait à la poursuite de Forestier et de Close, échappés à la faveur d'un passage à niveau, entraînait la désagrégation du peloton et le lâchage de Koblet en difficulté. A Barèges, Forestier et Close avaient 2' 30" d'avance sur Kubler, Bobet, Ockers, Schaer, Bauvin, Géminiani, Vivier, Dotto, Laurédi, Van Genechten, Nolten, E. Rodriguez, Clérici, Malléjac, qui formaient le groupe de tête.

Dans l'ascension du Tourmalet, Forestier lâche Close et fonce vers le sommet, mais il est rejoint par Dotto puis par Bahamontès qui ont faussé compagnie aux leaders. Bahamontès sprinte et distance ses deux compagnons passant premier au faîte du Tourmalet comme il l'avait déjà fait à l'Aubisque. Derrière, Le Guilly qui a effectué un bel effort, se classe à la troisième place derrière Van Genechten, lequel a aussi battu Forestier et Dotto dans les derniers mètres.

La descente sera fatale à Bahamontès, piètre dégringoleur, et comme Dotto et Van Genechten ont percé, Bobet revenu de l'arrière en compagnie de Malléjac les dépasse. Les deux Bretons auxquels s'est joint Bauvin attaquent ensemble l'ascension d'Aspin avec 35" d'avance sur Kubler et Ockers.

Bobet sprinte au sommet d'Aspin et bat Malléjac, tandis que Bauvin est à 5". Mais le tricolore crève immédiatement dans la descente et doit laisser filer ses compagnons Malléjac et Bauvin. Bobet, qui a réparé rapidement, se lance à la poursuite des deux leaders qu'il rejoindra dès les contreforts de Peyresourde. Les trois s'apprêtent à se disputer la première place au sommet, quand ils sont assaillis brusquement par Bahamontès, véritable champion des Pyrénées, qui s'est littéralement envolé. Bahamontès les distance pour passer seul au sommet de Peyresourde.

Bobet connaît une défaillance dans les lacets de Peyresourde et il ne peut contrer l'offensive de Malléjac et de Bauvin qui chassent Bahamontès. Au sprint sur les allées d'Etigny, le Nancéien est le plus vite. Il gagne l'étape et revêt le maillot jaune.

LE CLASSEMENT DE LA 12e ÉTAPE

Pau-Luchon (161 km.)

1er **BAUVIN** (N.E.C.), les 161 km. en 5 h. 27' 27" ; avec bonif., 5 h. 26' 27" ; (moy. h. : 29 km. 500) ; 2. Bahamontès, 5 h. 27' 28" (avec bonif., 5 h. 26' 58") ; 3. Malléjac, 5 h. 27' 28" ; 4. Bobet, 5 h. 29' 26" ; 5. Nolten, 5 h. 32' 2" ; 6. Dotto, 5 h. 32' 57" ; 7. Van Genechten, 5 h. 33' 31" ; 8. Le Guilly, 5 h. 34' 28" ; 9. Kubler, m. t. ; 10. Bergaud, 5 h. 35' 16" ; 11. Clérici, 5 h. 36' 17", etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 12e ÉTAPE

1er **BAUVIN,** 70 h. 55' 14" ; 2. Bobet à 3' 52" ; 3. Schaer à 13' 40" ; 4. Kubler à 14' 52" ; 5. Wagtmans à 19' 20" ; 6. Malléjac à 20' 16" ; 7. Nolten à 22' 19" ; 8. Ockers à 25' 47" ; 9. Mahé à 29' 15" ; 10. Vitetta à 30' 7" ; 11. Géminiani à 30' 32" ; 12. Van Genechten à 30' 46" ; 13. Koblet à 31' 1" ; 14. Laurédi à 31' 37" ; 15. Deledda à 32' 9" ; 16. Ruiz à 32' 38" ; 17. Dotto à 32' 42", etc.

LES PASSAGES AU TOURMALET (88 Km.)

(2.113 mètres)

A 0 Bahamontès ; à 30" Van Genechten, Le Guilly, Bobet, Malléjac ; à 38" Bauvin ; à 1' Ockers ; à 1' 20" Kubler ; à 1' 45" Dotto ; à 2' 30" Close ; à 2' 53" Clérici ; à 3' 10" Apo Lazaridès ; à 3' 33" Géminiani, Nolten, Brankart, etc.

LES PASSAGES A ASPIN (116 Km.)

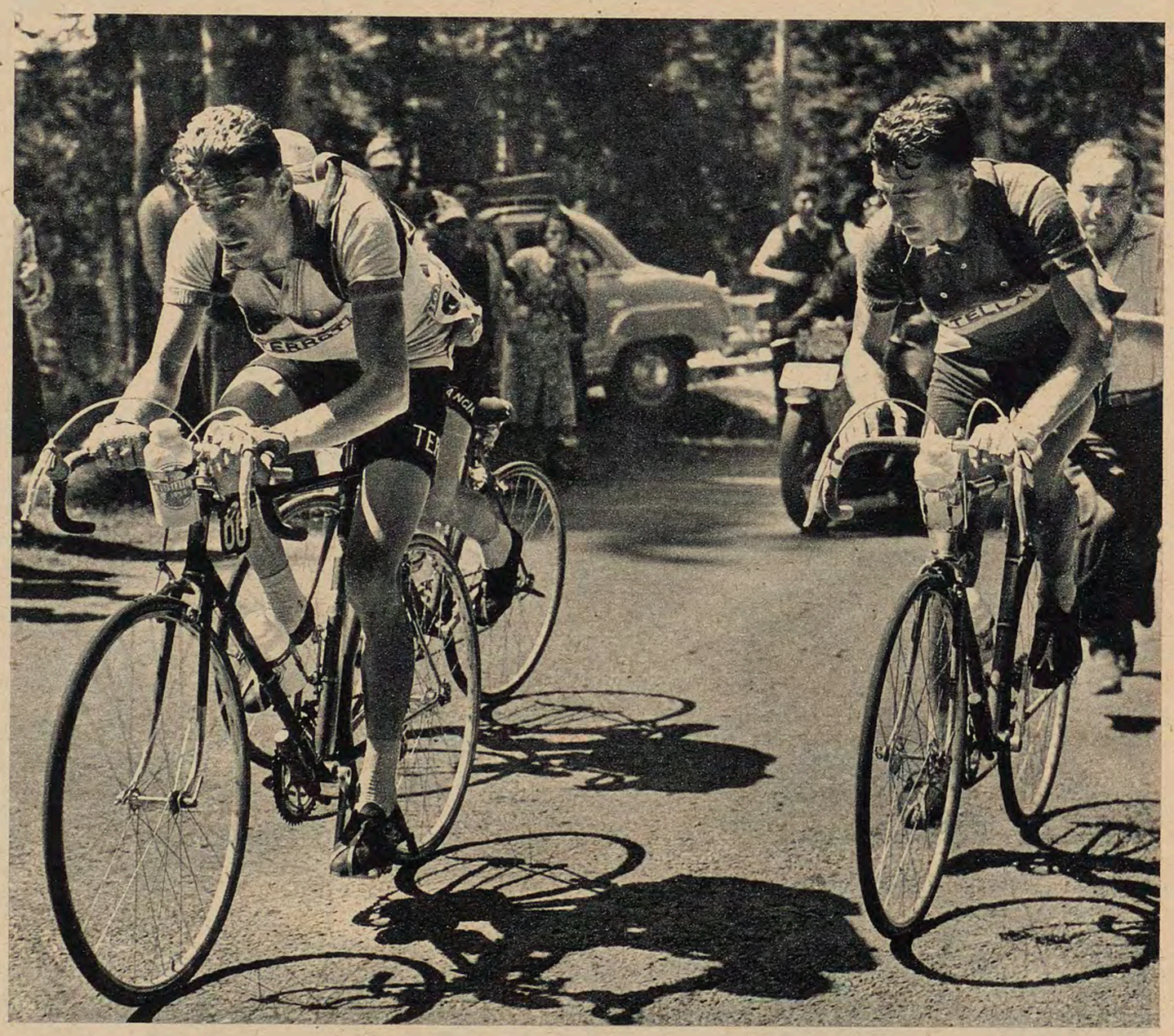
(1.489 mètres)

A 0 Bobet, Malléjac, à une roue ; à 5" Bauvin ; à 30" Bahamontès ; à 2' Kubler ; à 3' 35" Le Guilly ; à 3' 57" Van Genechten ; à 4' 20" Ockers ; à 4' 24" Dotto ; à 4' 26" Nolten ; à 5' 45" Clérici, Géminiani ; à 5' 54" Vivier, etc.

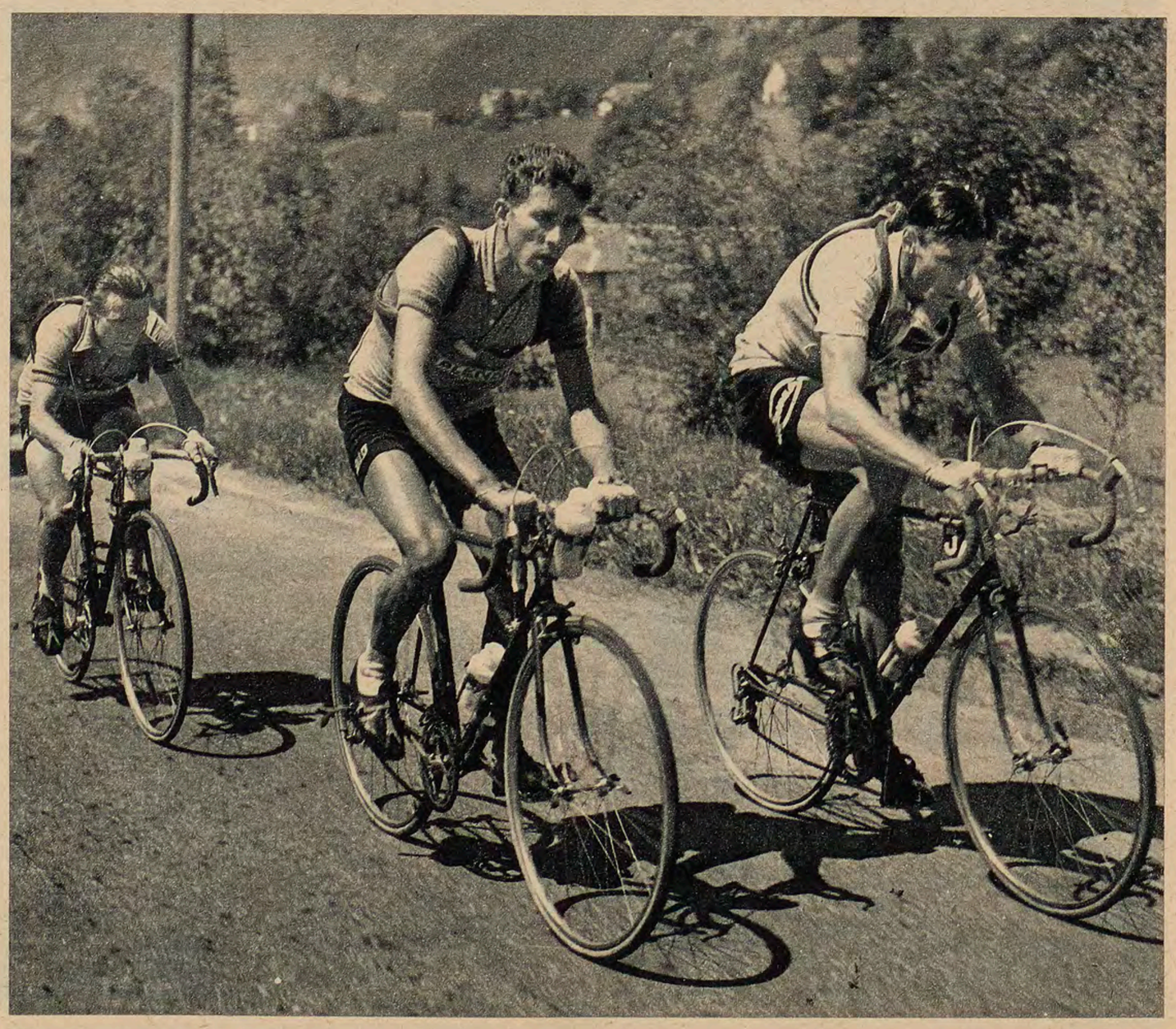
LES PASSAGES A PEYRESOURDE (146 Km.)

(1.563 mètres)

A 0 Bahamontès ; à 30" Malléjac ; à 35" Bauvin ; à 1' 45" Bobet ; à 4' 55" Dotto, Nolten ; à 5' 20" Van Genechten ; à 7' Le Guilly ; à 7' 10" Kubler ; à 7' 25" Bergaud ; à 8' 25" Clérici ; à 10' 15" Brankart ; à 10' 25" Apo Lazaridès, etc.



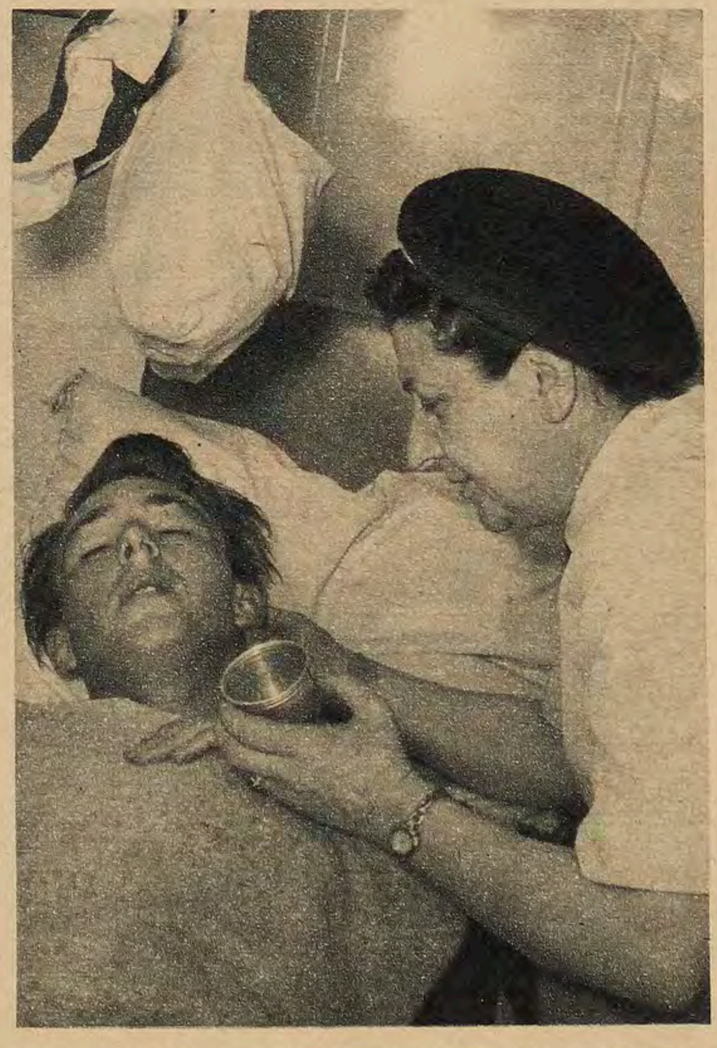
MALLEJAC ET BOBET DANS LA MONTEE D'ASPIN. LOUISON SPRINTERA AU SOMMET DU COL OU IL ARRIVERA PREMIER.



BAHAMONTES, KUBLER ET OCKERS, LEGEREMENT EN RETRAIT, GRIMPENT A LA POURSUITE DE MALLEJAC ET BOBET.

LA DESCENTE A TOMBEAU OUVERT VERS LA VALLEE SUR LES PENTES ARIDES DU TOURMALET ; LES HOMMES DE TETE, PENCHES SUR LEUR MACHINE, VIRENT A TOUTE ALLURE.

WAGTMANS DEPITE : IL A PERDU LE MAILLOT JAUNE.



GAUL, MALADE, A RENONCE : IL MONTE EN AMBULANCE.

KOBLET EST DECOURAGE : LE TOUR EST FINI POUR LUI.

Gilbert Bauvin a réalisé son rêve à la sortie des Pyrénées

Au cours de l'ultime conseil de guerre de l'équipe du Nord-Est-Centre à Amsterdam, Sauveur Ducazeaux déclara à ses hommes : « Il est entendu que Hassenforder est le leader de la formation dès le départ. Vous devrez tous lui passer la roue. » Aucun murmure ne fit écho aux paroles du directeur sportif, tous avaient accepté d'avoir le fantasque « Hassen » pour chef de file. Mais, en sortant de la chambre où s'était tenue cette réunion, Ducazeaux souffla à l'oreille de Gilbert Bauvin : « Tous les autres, sauf toi... » Et, de fait, tandis que Hassenforder se montrait décevant, le rusé Bauvin se révélait comme le leader incontestable de son équipe. Se plaçant habilement dans les bonnes échappées, grimpant remarquablement les Pyrénées, le petit Nancéien, habile, clairvoyant, opportuniste, s'emparait du maillot jaune à Luchon, devançant Louis Bobet de plus de trois minutes. Bauvin savait bien qu'il éprouverait des difficultés à résister à l'assaut des tricolores emmenés par un Bobet en grande forme. Mais il avait réalisé son rêve.

(Suite de la page 36)

sourde, s'étaient jetés dans la vallée à plus de soixante-dix à l'heure.

— Bauvin est un s....., avait hurlé Malléjac à peine descendu de machine. Il m'avait demandé de rouler pour éviter le retour de Bobet et, donnant donnant, je lui avais dit : « D'accord, mais je gagne l'étape. » Je l'avais bien mérité. Vous avez vu... vous avez vu ce qu'il a fait ? C'est un s..... Il a manqué à sa parole...

Malléjac écumait de rage. Il courut à Bauvin et cinquante témoins l'entendirent lui adresser d'amers reproches et rejeter la proposition timide d'un dédommagement en argent : cent mille francs.

— J'en veux pas de tes cent mille francs... Tu peux les garder ! Ce que je voulais c'était gagner, tu comprends, gagner cette étape des Pyrénées. Tu n'es qu'un s.....

Léon Le Calvez était, d'autre part, aux prises avec Sauveur Ducazeaux :

— Vous n'êtes pas des gens de parole. Toi aussi tu m'avais promis que Bauvin ne ferait pas le sprint et c'est pourquoi j'ai ordonné à Jean de rouler. Sans quoi tu penses bien qu'il n'en aurait rien fait. Il n'avait qu'à rester dans la roue de ton bonhomme puisqu'il ne visait pas le classement général et, crois-moi, c'est lui qui triomphait.

— Je ne renie pas ce que j'ai dit, Léon. Hélas ! il y a eu l'Espagnol, ça s'est mal arrangé. C'est un coup malheureux, on n'y peut rien, ni Gilbert, ni Malléjac, ni toi, ni moi. Il y a des circonstances dans la vie...

— Ne me dis pas ça à moi, Sauveur. Les circonstances, ce sont les hommes qui les créent....

Et, plantant Ducazeaux tout pantois, Le Calvez avait entraîné Malléjac :

— Ne fais plus de scandale, allez, viens te nettoyer et te faire masser. Vous vous retrouverez...

AQUEL moment exactement Malléjac et Bauvin avaient-ils conclu leur pacte ? Tout près du sommet, quand Bobet, fatigué par un retour sur crevaison dans la dégringolade d'Aspin, avait perdu le contact avec Malléjac et Bauvin, ses seuls compagnons de route depuis le faite du Tourmalet. Tour à tour, Schaer, Kubler, Ockers, Dotto et, plus loin, Van Genechten (sur crevaison) avaient renoncé ; Bahamontès avait été oublié dans la descente ; ni Kubler ni Ockers, cependant revenus à une centaine de mètres, n'avaient été capables de « raccrocher le wagon ». Rien ne permettait de supposer que Bobet ne serait pas encore avec Bauvin et Malléjac à Luchon, ni qu'il ne l'emporterait pas au sprint, malgré la vélocité du Nancéien. Mais Bahamontès avait réussi à recoller et, démarrant aussitôt, avait brisé le rythme de Louison et permis son lâchage...

Quelle détresse avait été alors celle de Bobet !

Il avouait, au dîner, après que Marcel Bidot lui eut apporté l'accord formel de Laurédi de l'aider sans arrière-pensée :

— J'ai rarement connu un aussi mauvais moment. Je sentais depuis deux kilomètres au moins que la machine n'allait plus très fort, mais j'espérais tenir jusqu'en haut et, sans Bahamontès d'ailleurs, j'y serais certainement parvenu.

— Qu'est-ce que tu as eu au juste ? la fringale ? l'interrogea André Leducq, invité d'honneur de l'équipe de France.

— Oui, je crois...

— ...Mais non, coupa Le Bert, mais non puisque tu as avalé tes bidons. Tu es allé au-delà de tes forces, voilà tout. Songe à ta dépense physique depuis Amsterdam. Ça finit par compter, tu sais.

— Oui, sans doute. En attendant, Bauvin est maillot jaune et nous aurions tort de le mésestimer : j'ai pu constater qu'il grimpait remarquablement et qu'il roulait très bien. Il ne sera pas facile de le décramponner.

— Voilà ce que c'est, reprit Leducq, de lui avoir permis de reprendre neuf minutes à Bayonne sans donner un coup de pédale. Une échappée comme celle-là, avec un homme qui a déjà prouvé qu'il était un bon Tour de France, vous n'auriez jamais dû la permettre.

— Vous avez raison, André. Nous avons commis là une erreur de tactique que nous payons du maillot jaune. Désormais, nous savons ce qu'il nous reste à faire, n'est-ce pas, les gars ?

Teisseire, Laurédi, Darrigade, Forestier, Rémy, Molinéris, Rolland, Deledda, Géminiani, il les avait tous là, à ses côtés, enfin unis comme ils n'auraient jamais dû cesser de l'être, et il les interrogeait :

— Le Tour recommence, pas vrai ?

— Compte sur nous, Louison...

Cette voix timide, à peine perceptible, teintée d'une pointe d'accent chantant, cette voix qui résumait l'opinion générale des membres du team, c'était celle de Laurédi.

⁂

AL'ENDROIT où Antonin Magne, l'appareil photographique sur le ventre, se mêlait à la foule anonyme du Tourmalet, Ferdi Kubler s'était approché de la voiture de son directeur technique :

— Qu'est-ce que fait Koblet ?

— Il est loin, mais il continue.

— Qu'il vienne, hein ? Qu'il vienne...

Puis Kubler, cheveux dans les yeux, grimaçant, arrachant ses pédales avec des plaintes animales, s'était remis à la tâche.

Avant Sainte-Marie-de-Campan, il avait fait un nouveau signe à Burtin :

— Faut lui faire dire de finir, à Hugo. J'aurai besoin de lui...

— Mais il finira, Ferdi.

— A combien ils sont, devant ?

— Quarante secondes...

— Bon Dieu, je les aurai !

...Et il était reparti, ne cessant de parler tout haut, tout seul, s'injuriant, injuriant ses rivaux, les motocyclistes qui le frôlaient en passant, les spectateurs qui ne lui donnaient pas à boire et même ceux qui lui tendaient un bidon.

Un démon dans la peau d'un coureur cycliste.

Quand il eut lâché Ockers, dès le début de Peyresourde, il n'eut plus qu'une pensée : s'éloigner du Belge.

— A combien est-il ? Que fait-il ? A combien ?

L'étrange dialogue, échangé à plusieurs mètres, entre le cavalier irrité d'une monture d'acier et le passager placide d'une automobile ronronnante.

— Et les autres, devant ? Et Ockers, est-ce qu'il revient, Ockers ?

— Ne t'occupe pas, Ferdi, il est loin. Tu marches, Ferdi, vas-y, tu vas les avoir...

Burtin entrait dans le jeu :

— Tu es le meilleur, Ferdi, le plus fort...

Un juron proféré en allemand retentit dans l'azur ensoleillé...

— Ça, c'est pour moi, sourit Burtin à son commissaire. Vous avez entendu comme il était gentil, mon petit Ferdi ?

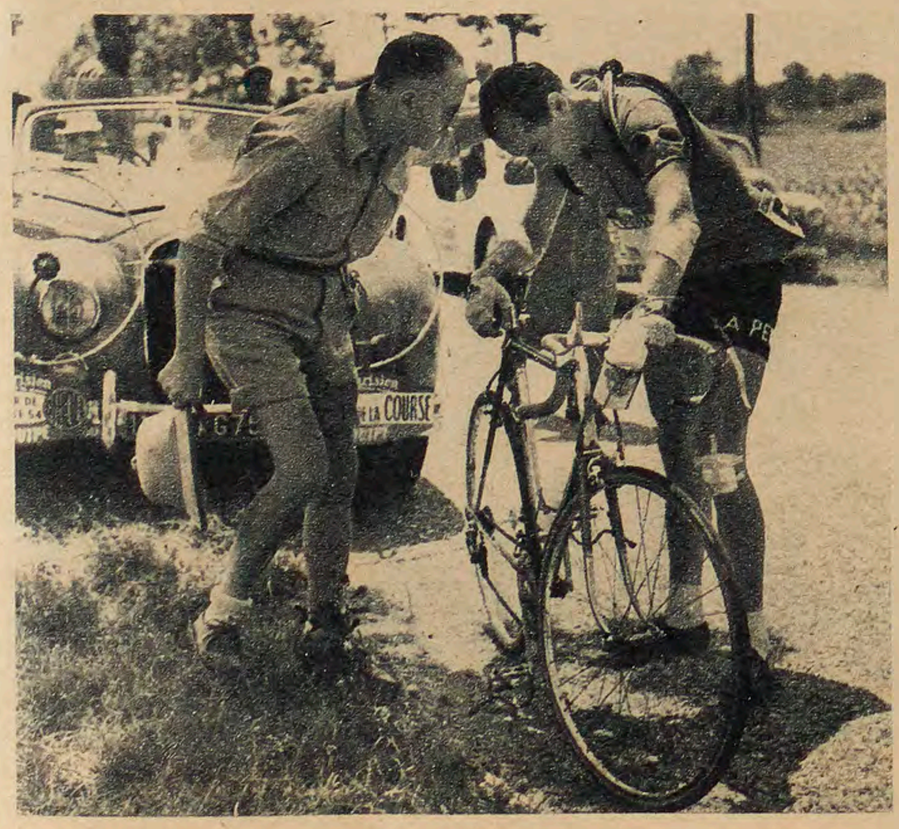
Encore cinq kilomètres, trois, deux.

Brusquement Kubler fit signe à sa voiture d'arriver à sa hauteur. Burtin fut effrayé de voir Kubler se redresser de toute sa taille aux arêtes vives, le fixer avec des yeux cruels et lui lancer d'une voix menaçante :

— Tu sais, hein ? Si jamais mon fils veut être coureur cycliste, je lui coupe la tête... tu entends ? Je lui coupe la tête...

SUITE PAGE 50.

HUGO KOBLET, DIMINUE PAR UNE CHUTE, EST ALLE JUSQU'A LA LIMITE DE SES FORCES, IL VIENT DE MONTER DANS L'AMBULANCE ET ESSUIE UNE LARME DE DECOURAGEMENT.



C'est fini... et Koblet à bout de forces va abandonner

« C'est fini, j'abandonne... », a déclaré Hugo Koblet au directeur de la course, M. Jacques Goddet (photo de gauche). Rentré à son hôtel, le champion suisse, à bout de forces et littéralement couvert de plaies, semble prostré. Il pense à ce Tour qu'il espérait pourtant bien gagner.

LE BELGE DE BRUYNE RÉUSSIT "LE COUP DE DEUX" A TOULOUSE

C'EST au moment même où Hugo Koblet se ressentant des blessures qui lui couvraient le corps et littéralement épuisé, se décidait la rage au cœur à abandonner, et à monter dans l'ambulance, que le sort de la 13e étape, Luchon-Toulouse, se jouait. On était à Masseube, à 90 km. du départ, et jusqu'alors, Cieleska, Croci-Torti, Dussault, Privat, Stablinski, Telotte, avaient été les auteurs d'offensives et d'escarmouches sans conséquence. Ce fut l'endroit que choisit Privat pour s'échapper du peloton. Derrière lui, le Belge De Bruyne et le régional Stablinski s'enfuirent également et le rejoignirent rapidement. Au 100e km., ils comptaient 1' 55" d'avance sur le peloton, 3' 20" au 160e et 5' 10" à Auch !

C'était la bonne échappée et les « trois » filaient à toute allure vers la victoire quand Dacquay et l'Espagnol Alomar émergeaient à leur tour du gros de la troupe, suivis bientôt par Bergaud, Jean Dotto et Joseph Mirando.

Ces poursuivants ne devaient former rapidement qu'un seul groupe de cinq hommes, mais De Bruyne, Stablinski et Privat accélérant l'allure se maintinrent hors de portée.

Une violente contre-attaque des « grands » qui avaient ramené leur handicap à 3' 20" restait, cependant, tout à fait infructueuse et les trois audacieux de la journée se présentaient ensemble au sprint à Toulouse. Le Belge De Bruyne, plus vite, franchissait le premier la ligne d'arrivée, remportant ainsi son second succès d'étape.

Et après l'arrivée du petit groupe comprenant les « chasseurs », le Français Darrigade sautant Kubler dans les derniers mètres se montrait le plus rapide du peloton. Il n'y avait, bien entendu, aucune modification importante au classement général : Bauvin, leader, et le second, Bobet, restaient sur leurs positions, le tricolore guettant sa proie.

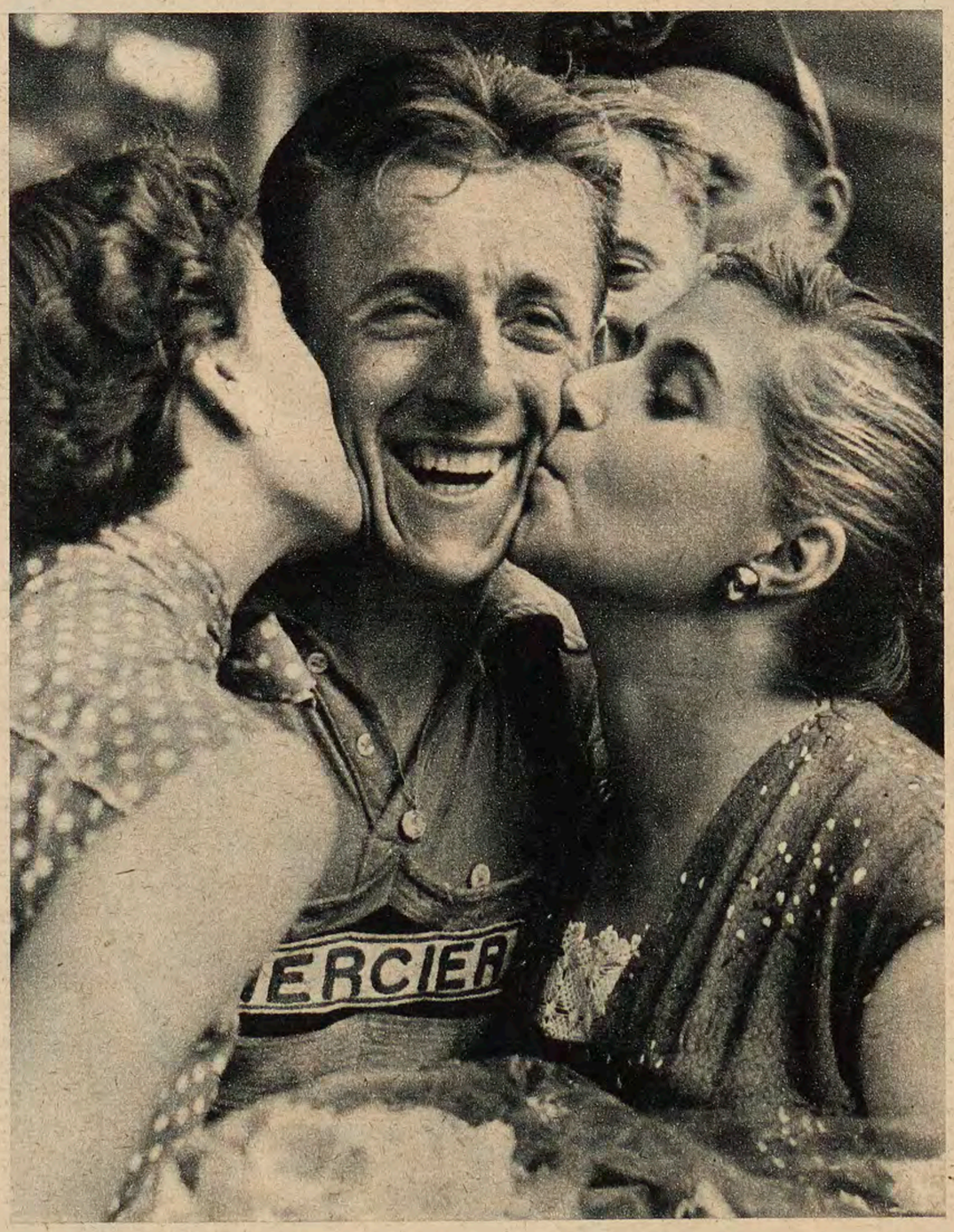
LE CLASSEMENT DE LA 13e ÉTAPE

Luchon-Toulouse (203 km.)

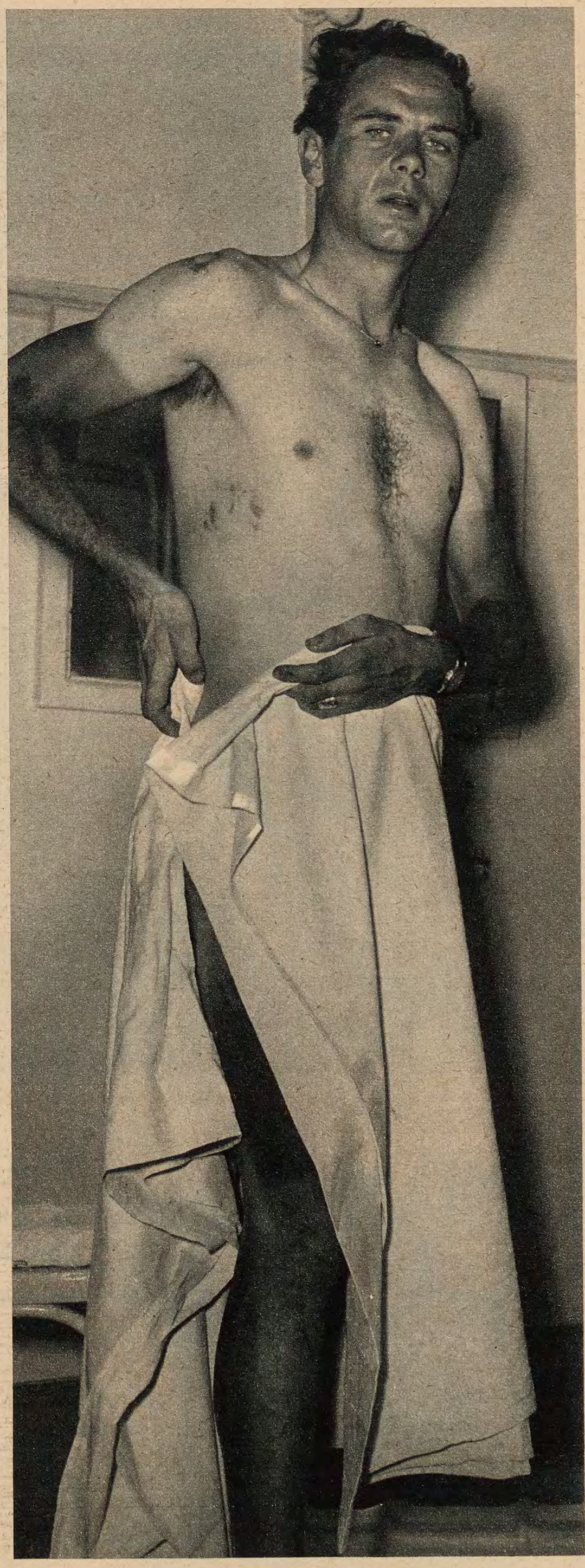
1er **DE BRUYNE,** les 203 km. en 5 h. 19' 13" (temps avec bonification, 5 h. 18' 13" ; 2. Privat, 5 h. 19' 13" (avec bonification, 5 h. 18' 43") ; 3. Stablinski, m. t. ; 4. Dacquay, 5 h. 20' 7" ; 5. Bergaud ; 6. Mirando ; 7. Dotto ; 8. Alomar, m. t. ; 9. Darrigade, 5 h. 24' 15" ; 10. Kubler ; 11. Ockers ; 12. Faanhof ; 13. Forlini ; 14. Gilles ; 15. Derycke ; 16. Schaer ; 17. Van Est ; 18. Kain ; 19. Tonello, etc..

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 13e ÉTAPE

1er **BAUVIN,** 76 h. 19' 29" ; 2. Bobet à 3' 52" ; 3. Schaer à 13' 40" ; 4. Kubler à 14' 52" ; 5. Wagtmans à 19' 20" ; 6. Malléjac à 20' 16" ; 7. Nolten à 22' 19" ; 8. Ockers à 25' 47" ; 9. Dotto à 28' 34" ; 10. Mahé à 29' 13" ; 11. Bergaud à 29' 53" ; 12. Vitetta à 30' 7" ; 13. Géminiani à 30' 32" ; 14. Van Genechten à 30' 46" ; 15. Laurédi à 31' 37" ; 16. Deledda à 32' 9" ; 17. Ruiz à 32' 38" ; 18. Brankart à 33' 19" ; 19. De Bruyne à 33' 38" ; 20. Le Guilly à 34' 47", etc.



DE BRUYNE, QUI A REMPORTÉ SA SECONDE VICTOIRE A TOULOUSE, EST BIEN ENTOURE.



KOBLET, MALGRE SON ABANDON, A CONSERVÉ SON AIR MAJESTUEUX DE GRAND SEIGNEUR.

KUBLER LE PLUS RAPIDE A MILLAU OU BAUVIN PASSE LA MAIN A BOBET

UNE crevaison dans le col de la Bassine au cours de la 14e étape, Toulouse-Millau, a coûté à Gilbert Bauvin le maillot jaune qu'il avait si brillamment gagné dans les Pyrénées, au profit de Louison Bobet.

Une crevaison, certes, mais aussi une défaillance qui se produisit immédiatement après qu'il eut rejoint le peloton avec l'aide de Stablinski, ont été fatales au leader de la formation du Nord-Est-Centre. Apprenant que Bauvin avait percé, Bobet lança aussitôt une offensive et le Nancéien qui avait été attendu par Cieleska dut produire un violent effort pour combler son retard. Le poulain de Ducazeaux était à 150 mètres de Louison Bobet et de Malléjac quand il fut « cueilli » par la défaillance. Il essaya de s'accrocher courageusement, mais un démarrage de Kubler eut définitivement raison de lui, et dès lors il fut rapidement distancé jusqu'à enregistrer quatre minutes de retard sur un groupe d'une trentaine d'hommes roulant à vive allure. Bauvin était d'ores et déjà dépossédé de son trophée... que Bobet avait virtuellement revêtu !

Ces routiers ne constituaient pas, cependant, le lot des leaders. Devant eux, à Saint-Affrique, Lucien Lazaridès, Close et Bahamontès qui s'étaient enfuis aux abords de Castres comptaient 1' 30" d'avance.

A tour de rôle, le Cannois puis le Belge furent lâchés par l'Espagnol et rejoints par les poursuivants, Bahamontès passant en tête au faîte du col de Montjaux.

Le grimpeur ibérique fut à son tour maîtrisé dans la descente sur Saint-Beauzély, et, à vingt-cinq kilomètres de l'arrivée, on distinguait une vingtaine de coureurs menant la danse et, parmi eux, évidemment, Bobet et Kubler.

Au Parc de l'arrivée, à Millau, le Suisse Kubler, dans un déboulé puissant, s'adjugeait la victoire battant au sprint Louison Bobet qui revêtait le maillot jaune avec une avance de 4' 33" sur Gilbert Bauvin, éphémère leader. Et les suiveurs s'interrogeaient. Bobet avait-il d'ores et déjà gagné le Tour ?

LE CLASSEMENT DE LA 14e ÉTAPE

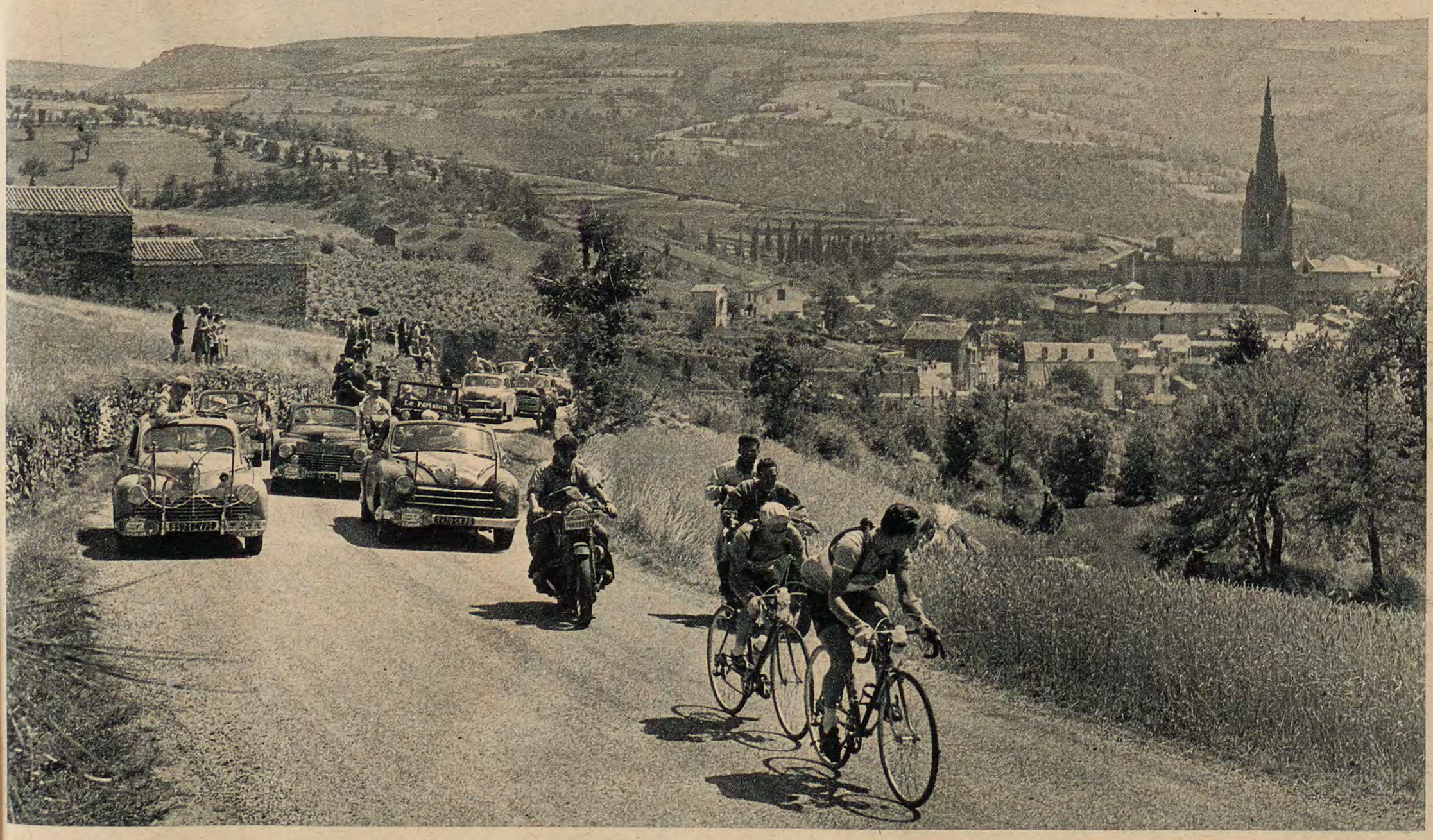
Toulouse-Millau (225 km.)

1er **KUBLER,** les 225 km. en 6 h. 32' 34" (avec bonification : 6 h. 31' 34" ; moyenne horaire : 34 km. 389) ; 2. Bobet (avec bonification : 6 h. 32' 4") ; 3. Ockers ; 4. Géminiani ; 5. Van Est ; 6. Schaer ; 7. Rolland ; 8. Brankart ; 9. Lucien Lazaridès, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 14e ÉTAPE

1er **BOBET**, 82 h. 55' 25" ; 2. Bauvin à 4' 33" ; 3. Schaer à 10' 18" ; 4. Kubler à 10' 30" ; 5. Wagtmans à 15' 58" ; 6. Malléjac à 16' 54" ; 7. Nolten à 18' 57" ; 8. Ockers à 22' 25" ; 9. Dotto à 25' 12" ; 10. Bergaud à 26' 31" ; 11. Vitetta à 26' 45" ; 12. Géminiani à 27' 10" ; 13. Laurédi à 28' 15" ; 14. Deledda à 28' 47", etc.

FERDI KUBLER ET LOUISON BOBET SONT DEVENUS RIVAUX DIRECTS POUR LA PREMIERE PLACE.



CIELESKA (QUI SE RETOURNE) TENTE DE RAMENER SON CHEF DE FILE, LE MAILLOT JAUNE BAUVIN, EN PERIL. CET EFFORT SERA VAIN, LOUISON BOBET DEVIENDRA LEADER A MILLAU.

Un village aux maisons ocres couvertes de tuiles roses, bruissant sous le soleil qui inonde la vallée, c'est la Pierre-Plantée, que les coureurs ont traversé dans l'étape Millau-Le Puy. Les coureurs passent sur la route proche du pont sous lequel l'eau peu abondante lutte contre le sable : paysage de chaleur et de soleil.

FORL

Un double exploit de Forlini couronné par le succès au Puy

DEUX coups d'éclat ont permis au Parisien Forlini de s'adjuger la 16e étape : Millau-Le Puy. Tout d'abord, un démarrage foudroyant peu après la côte de la Pradelles où il s'échappa d'une façon irrésistible pour partir à la poursuite de Voorting qui s'était enfui dans la descente de Langogne et, ensuite, un sprint magistral à l'arrivée au Puy où il devança indiscutablement le Hollandais qui avait été rejoint avant Monastier. Forlini remportait ainsi sa seconde victoire d'étape dans le Tour 54.

Les premiers kilomètres de cette 16e étape furent couverts à une allure très lente par le peloton, et c'est ainsi que la difficulté initiale du parcours, la côte de Sauveterre, fut atteinte avec un retard de près de 30' sur l'horaire. Une attaque eut lieu, cependant, dès les premières rampes, Varnajo s'échappant en compagnie de Géminiani et de Bahamontès.

Varnajo devait passer en tête au sommet en dépit d'un beau sprint de Bahamontès, mais tandis que ces deux hommes qui allaient connaître une sévère défaillance et terminer attardés, se faisaient rejoindre dans la descente, Géminiani continuait son effort. A Baslièges, le coéquipier de Bobet avait une minute d'avance sur un groupe formé de Kubler, Voorting, Croci-Torti, Bobet, Schaer, Darrigade, Malléjac, Bauvin, Ockers, Wagtmans, Laurédi. Sur une violente action des Suisses, Géminiani perd de son avance et n'insiste pas.

On assista alors à un regroupement général jusqu'au sommet du col de la Pierre-Plantée où Kubler se déchaînant passa en tête avec Darrigade et Masip. Derrière, Bobet, Malléjac, Bauvin, Voorting, Van Genechten, Wagtmans, Forlini, menaient un train rapide. Au km. 110, Kubler était rattrapé et tout rentrait dans l'ordre.

Ce fut alors la descente de Langogne où Voorting parvint à prendre un avantage assez important. On connaît la suite : l'entrée en scène décisive du puissant et rapide Forlini...

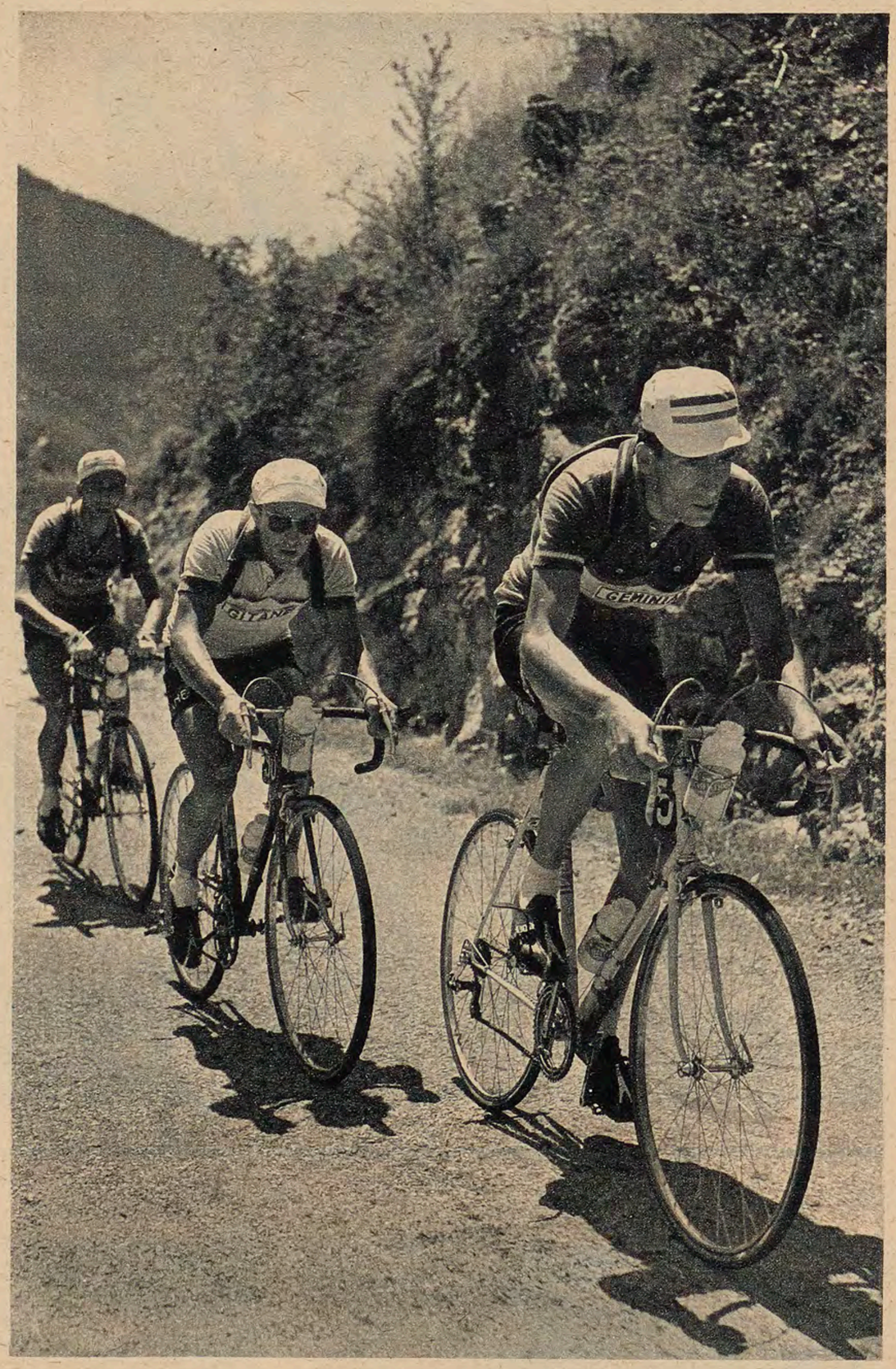
LE CLASSEMENT DE LA 16e ÉTAPE

Millau-Le Puy (197 km.)

1er **FORLINI,** les 197 km. en 6 h. 18' 13" (moyenne horaire, 31 km. 251 (temps avec bonification, 6 h. 17' 13"); 2. Voorting, 6 h. 18' 15" (avec bonification, 6 h. 17' 45"); 3. Ockers, 6 h. 21' 49"; 4. Faanhof; 5. Kubler; 6. Cieleska; 7. Géminiani; 8. Van Est; 9. Schaer; 10. Hoorelbecke; 11. Hendrickx; 12. Ruiz; 13. Tonello; 14. Quentin; 15. Schneider; 16. Nolten; 17. Bergaud; 18. Demulder; 19. Kemp; 20. Teisseire; 21. Mirando; 22. Van Genechten; 23. De Smet; 24. Suykerbuyck; 25. Malléjac; 26. Perez; 27. Rémy; 28. Van Breenen; 29. Brankart; 30. Stablinski; 31. Vitetta; 32. Bobet, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 16e ÉTAPE

1er **BOBET,** 89 h. 17' 14"; 2. Bauvin à 4' 33"; 3. Schaer à 10' 18"; 4. Kubler à 10' 30"; 5. Wagtmans à 15' 58"; 6. Malléjac à 16' 54"; 7. Nolten à 18' 57"; 8. Ockers à 22' 25"; 9. Dotto à 25' 12"; 10. Bergaud à 26' 31"; 11. Vitetta à 26' 45"; 12. Géminiani à 27' 10"; 13. Laurédi à 28' 15"; 14. Deledda à 28' 47"; 15. Brankart à 29' 57"; 16. Mahé à 30' 10"; 17. Voorting à 31' 41"; 18. Van Est à 33' 29"; 19. Apo Lazaridès à 35' 3"; 20. Ruiz à 37' 43"; 21. Demulder à 39' 14"; 22. Clérici à 41' 39"; 23. Rolland à 44' 25"; 24. L. Lazaridès à 48' 14"; 25. Le Guilly à 49' 3"; 26. Van Genechten à 50' 9"; 27. Forlini à 50' 25", etc.



GEMINIANI MENE DEVANT SES COMPAGNONS D'ECHAPPEE, VARNAJO ET BAHAMONTES.

FORLINI, VAINQUEUR DU PUY, SOURIT APRES LA VICTOIRE.

« TIRE PAR LE MAILLOT » PAR KUBLER, GUERINEL EST TOMBE.

GEMINIANI SOUFFRE D'UNE VERTEBRE : SA FEMME S'INQUIETE.

FORESTIER, MAITRE CHEZ LUI S'IMPOSE AU SPRINT A LYON

EXACTEMENT comme la veille dans l'étape de Millau, le régional Varnajo fut le premier attaquant de la 16e étape, dès le départ du Puy. Comme le jour précédent également, l'Espagnol Bahamontès se lança à sa poursuite et le rejoignit au sommet du col du Pertuis, cette fois.

Derrière les leaders, dix hommes menaient la chasse : Forestier, Demulder, Croci-Torti, Lucien Lazaridès, Van Genechten, Vitetta, Clérici, Van Breenen, Dotto et Laurédi. Varnajo poursuivant son effort en compagnie de Bahamontès, passait premier en haut du col de la République au km. 104. Mais à Vienne (167 km.), Varnajo était rejoint puis lâché par les « 10 ». Bahamontès connaissait, peu après, le même sort, ainsi que le Belge Van Genechten qui avait crevé.

Les hommes de tête qui ne sont plus que neuf sont pointés à la sortie de Vienne avec 3' 40" d'avance sur un groupe dans lequel se trouvent Bobet, Kubler, Schaer, Ockers, Malléjac, c'est-à-dire tous les leaders du classement général. A l'arrière, Bauvin, escorté par tous ses équipiers, est en proie à une défaillance et perd plusieurs minutes.

Les échappés ne ralentissent pas l'allure et arrivent en vue du vélodrome de Lyon sans avoir été inquiétés par les « grands » emmenés par Bobet. Le tricolore Laurédi emmène le sprint pour son coéquipier Forestier, et le Lyonnais, à la grande joie du public, triomphe aisément.

Seule conséquence de cette 16e étape : Bauvin, qui n'a pu rejoindre le peloton a rétrogradé de la 2e à la 5e place du classement à 19' 28" de Bobet. Il ne peut plus maintenant jouer les premiers rôles.

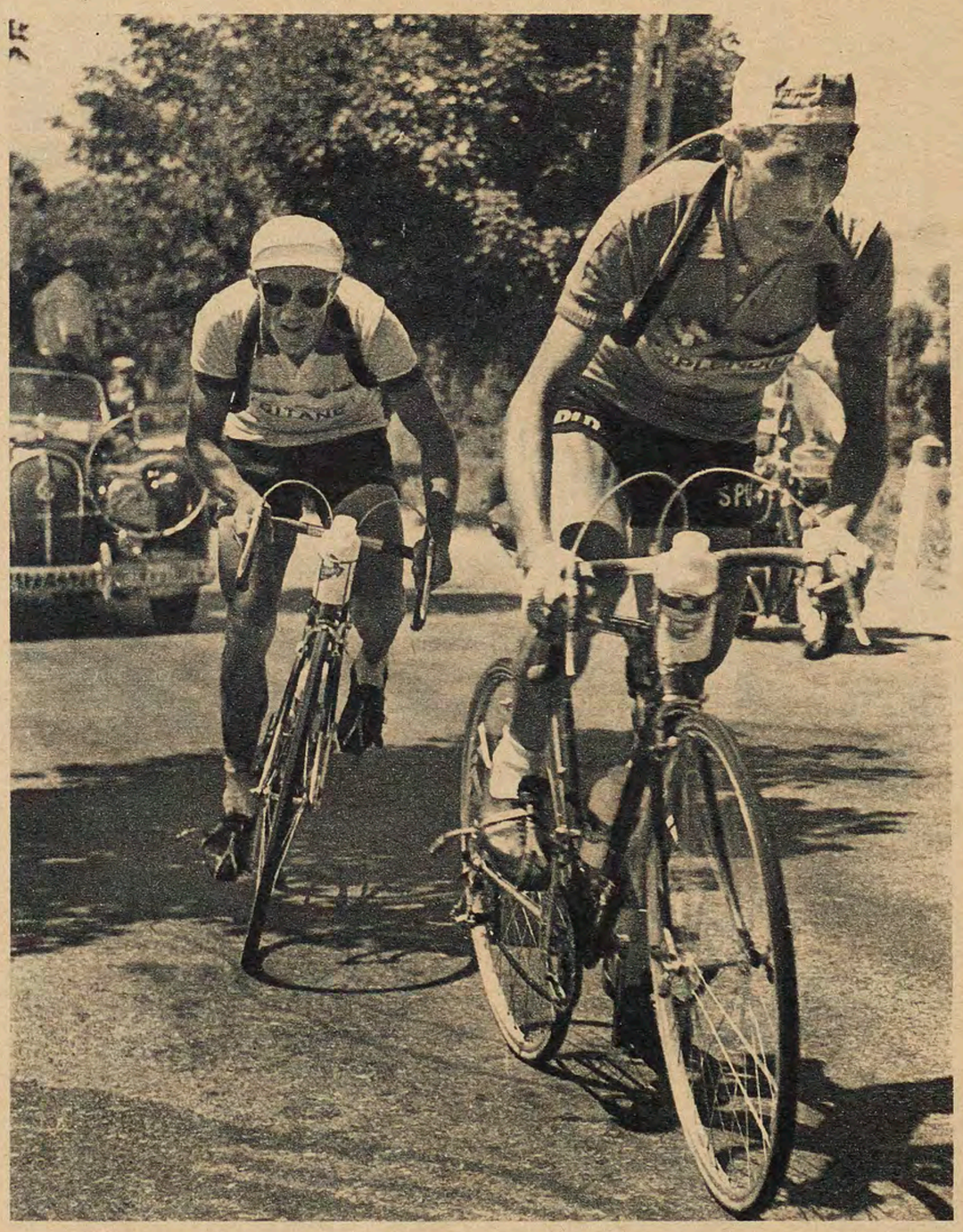
LE CLASSEMENT DE LA 17e ÉTAPE

Le Puy-Lyon (194 km.)

1er **FORESTIER**, les 194 km. en 5 h. 28' 58" ; 2. Van Breenen ; 3. Vitetta ; 4. Demulder ; 5. Laurédi ; 6. Clérici ; 7. Dotto, tous même temps ; 8. Kubler, 5 h. 34' 6" ; 9. Schaer ; 10. Ockers ; 11. Malléjac ; 12. Bobet ; 13. Brankart ; 14. Van Genechten ; 15. Bahamontès ; 16. Varnajo ; 17. Bergaud, tous même temps ; 18. Rolland, 5 h. 36' 17" ; 19. Van Est ; 20. Quentin ; 21. Teisseire ; 22. Pianezzi ; 23. Privat ; 24. Rodriguez E. ; 25. Rodriguez M. ; 26. Lazaridès A., tous même temps, etc.

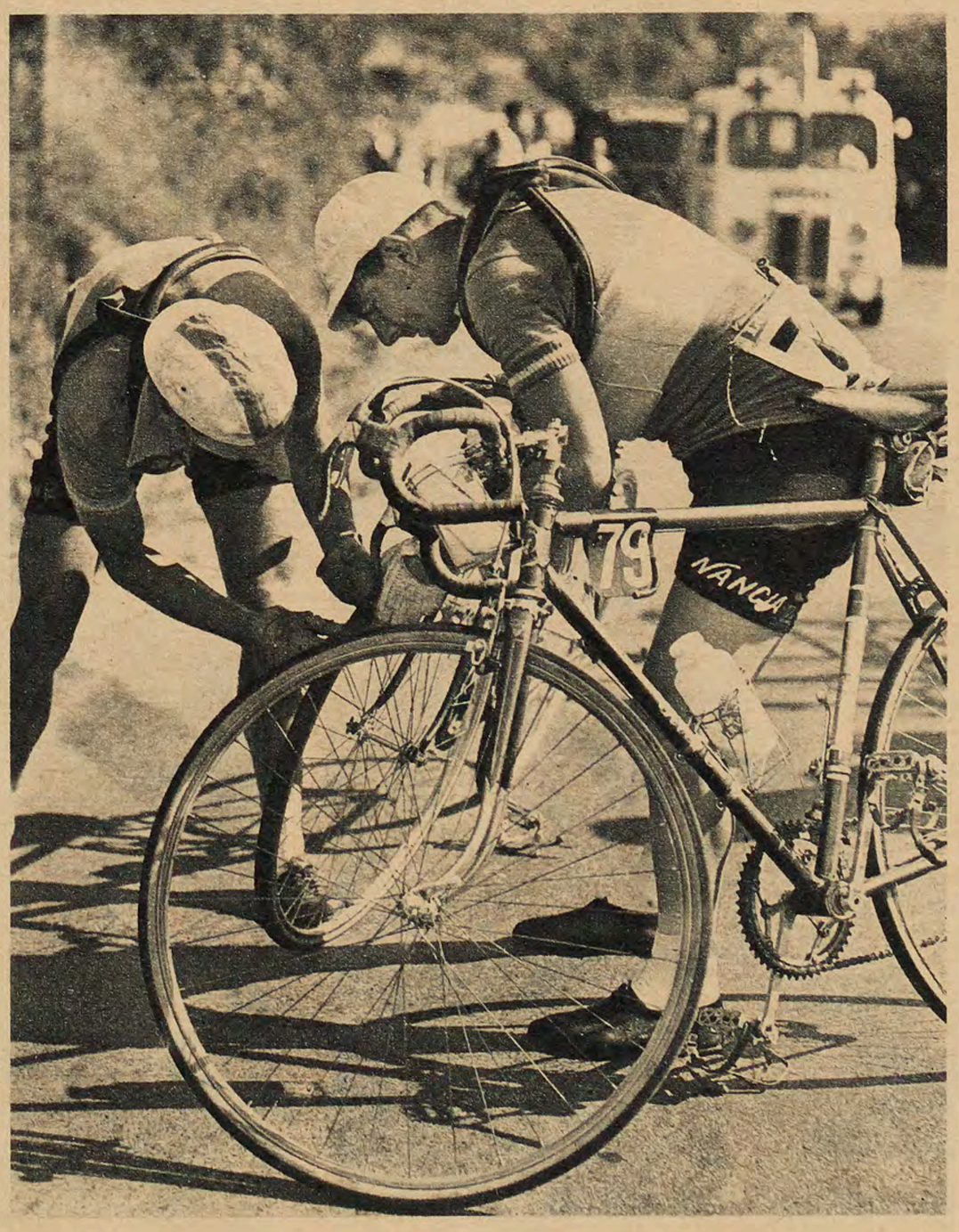
LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 17e ÉTAPE

1er **BOBET**, 94 h. 51' 20" ; 2. Schaer à 10' 18" ; 3. Kubler à 10' 30" ; 4. Malléjac à 16' 54" ; 5. Bauvin à 19' 28" ; 6. Dotto à 20' 4" ; 7. Vitetta à 20' 57" ; 8. Ockers à 22' 25" ; 9. Laurédi à 23' 7" ; 10. Bergaud à 26' 31" ; 11. Brankart, 95 h. 21' 17" ; 12. Nolten, 95 h. 21' 51" ; 13. Wagtmans, 95 h. 22' 13" ; 14. Demulder, 95 h. 25' 26" ; 15. Van Est, 95 h. 27' ; 16. Clérici, 95 h. 27' 51" ; 17. A. Lazaridès, 95 h. 28' 34" ; 18. Deledda, 95 h. 29' 44" ; 19. Géminiani, 95 h. 33' 25" ; 20. Mahé, 95 h. 34' 41", etc.



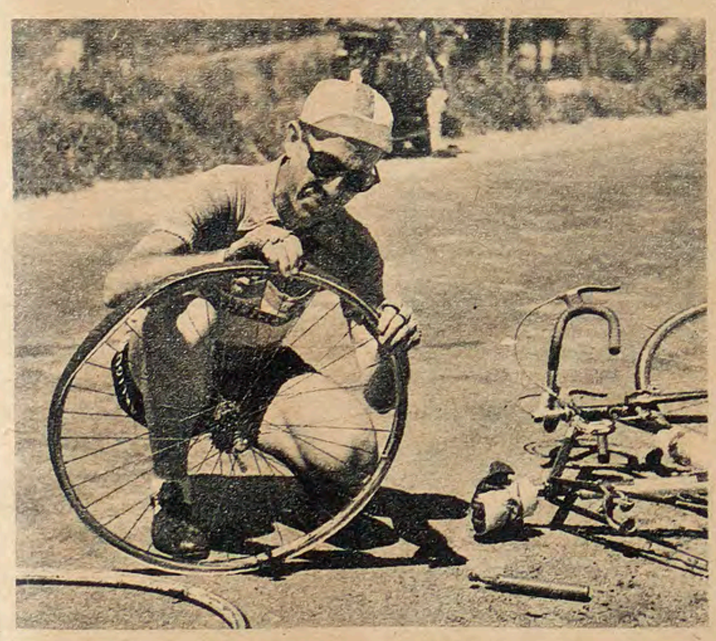
LES ECHAPPES DU DEBUT DE L'ETAPE : VARNAJO ET BAHAMONTES. ILS SERONT RATTRAPES.

FORESTIER ET LAUREDI SONT AVEC LES ECHAPPES, BOBET HESITANT, INTERROGE M. BIDOT.

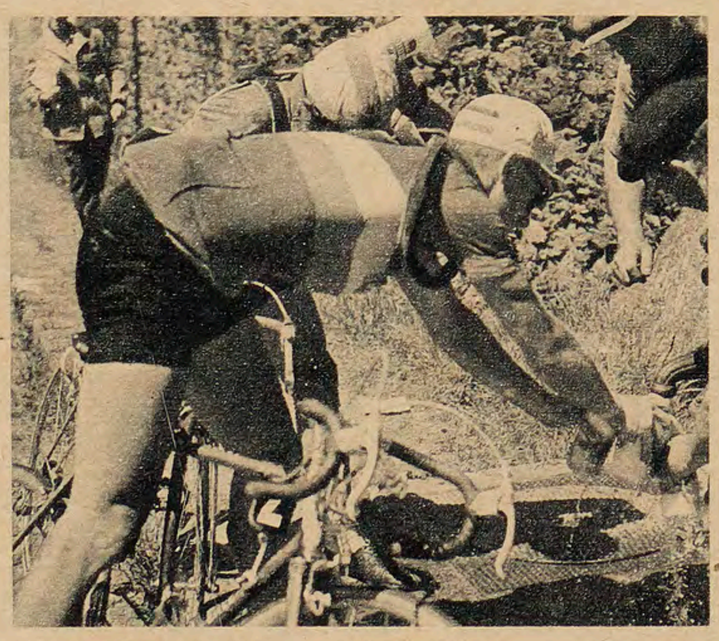


BAUVIN, DEFAILLANT UNE NOUVELLE FOIS ET QUI A CREVE, EST AIDE PAR STABLINSKI.

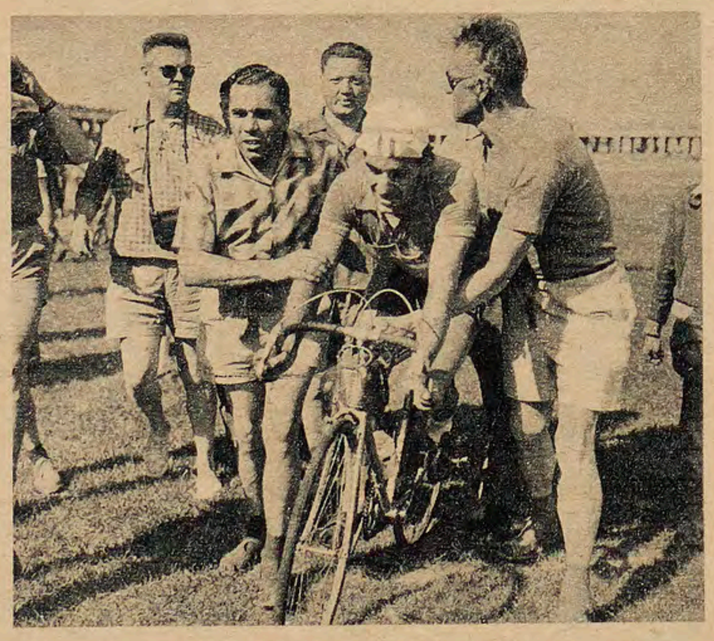
LES HOMMES DE TETE DE LA 17e ETAPE DANS LA TRAVERSEE DE VIENNE, SUR LES BORDS DU RHONE. LES FUYARDS NE SERONT PAS REJOINTS PAR LE GROUPE DE BOBET, A PLUS DE 5 MINUTES.



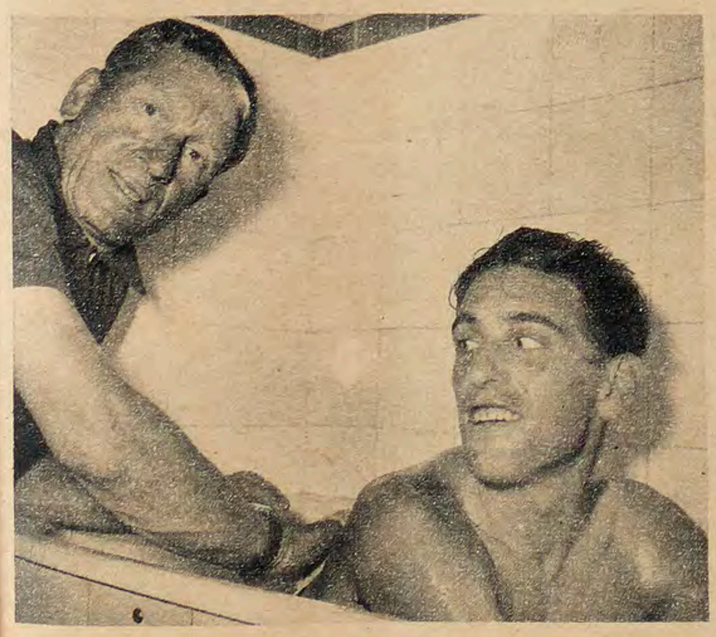
LUCIEN LAZARIDES, ECHAPPE, VIENT DE CREVER. IL REPARE.



LE « PORTEUR D'EAU » DARRIGADE EST A L'OUVRAGE.

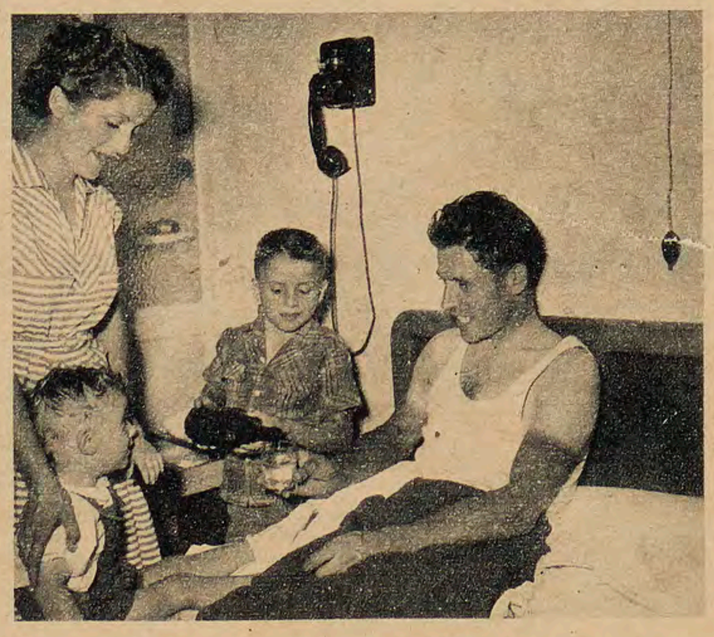


FORESTIER, FATIGUE PAR SON SPRINT, EST TRES ENTOURE.



FORESTIER EST FELICITE DANS SON BAIN PAR MARCEL BIDOT.

Mme KUBLER AVAIT TENU A FETER LES 35 ANS DE SON MARI.



LE « REGIONAL » A. ROLLAND A RETROUVE SA FAMILLE.

(Suite de la page 42)

CHAPITRE VIII

Hugo Koblet est parti en forçant le respect par sa discrétion : Il s'est arrêté au bord de la route, une centaine de kilomètres après Luchon, et a prié les infirmières de la Croix-Rouge de le prendre à bord de leur ambulance. Le docteur Berthy avait prédit son abandon : « Il est sans forces... » Ce furent, ou à peu près, les seules paroles de Koblet : « Je suis sans forces ! »

Ainsi s'est achevée, par une capitulation en rase campagne, la chevauchée fantastique du diable rouge aux cheveux de lin.

Aux amis qu'il a reçus dans sa chambre, en fin d'après-midi, au Grand-Hôtel à Toulouse, il n'a fait que répéter les propos qui avaient souligné son renoncement :

— Vraiment, je vous l'affirme, je n'ai plus aucune puissance dans les jambes. Le moindre effort soutenu m'est intolérable. Tout s'en est allé d'un seul coup...

Allongé sur son lit, à demi nu, il offrait son corps meurtri aux soins de son masseur : des pansements partout, de longues zébrures sur tout le corps, des genoux couronnés, le front atteint.

— Je ne dis pas que mes chutes soient à la base de mon effondrement, mais tout de même, j'aurais été un autre homme si je n'étais pas tombé.

Il n'a exhalé aucune plainte.

Il a tenu, dans la soirée, à voir Bobet, logé sous le même toit, et à lui souhaiter bonne chance.

— Tu m'as eu, Louison.

— Mais non, Hugo ! Tu es vaincu par le mal, voilà tout.

— Détrompe-toi, tu m'as eu. En Bretagne, quand nous nous sommes accrochés, j'ai dû me faire mal sans m'en rendre compte. Nous avons dû nous faire mal tous les deux. Tu as mieux réagi,

voilà tout. Mais ta faiblesse du haut de Peyresourde, c'est peut-être ça...

Louison a serré la main de Hugo :

— Je n'y avais pas songé, mais c'est certainement « ça »...

CHAPITRE IX

Tout comme à Bagnères, un an avant, Hugo Koblet reçut l'hommage de ses pairs avant le départ de Toulouse. Il fut profondément touché par les nombreuses visites et le dit avec cette simplicité qui est la marque dominante de sa nature :

— Je n'aurais jamais cru avoir tant d'amis dans le Tour !

Il ne connut qu'un moment pénible, c'est quand Ferdi Kubler se retrouva, dans sa chambre, nez à nez avec Marcel Huber, auquel Hugo lui-même avait reproché son abandon injustifié de la veille.

— Alors, tu as lâché Ferdi, tu n'a pas eu le courage d'aller plus loin ? lança Kubler au Genevois.

— Pourquoi pas, répliqua vertement Huber, si tu crois que c'est drôle de travailler pour un garçon comme toi...

Le ton monta vite. Huber avait depuis trop longtemps envie de dire ses vérités à Kubler et Hugo ne put le retenir.

— Tu n'as pas encore compris que nous ne parlons pas la même langue... que dis-je ? la même langue, non, le même dialecte ?...

— Mais tu aurais été bien content de partager l'argent de Ferdi, hein ? hurla Kubler.

— Ton argent... ton misérable argent... Mais c'est parce que je n'en veux pas de ton argent que j'ai préféré abandonner. Je sers qui me plaît et non pas qui les événements m'imposent. Ton argent, je n'en veux pas, tu m'entends, Kubler, je n'en veux pas...

Sans l'arrivée de Bobet, qui sait si les deux hommes n'en seraient pas venus aux mains.

— Cette fois, Hugo, je viens prendre congé et te redire toute mon admiration...

Kubler boudait dans un coin de la pièce, Huber dans l'autre, Bobet était debout, au pied du lit de Hugo, si ému qu'il restait sans voix.

C'est Koblet qui se reprit le premier :

— Tu as le maillot vert, Ferdi, et je te présente le maillot jaune, dit-il en montrant Bobet du doigt.

— Mais je suis en tricolore, Hugo.

— Non, Louison, non, tu es déjà maillot jaune... et tu le seras effectivement d'ici peu. Tu es le meilleur, ce sera justice...

En sortant, Bobet se heurta à trois Suisses en tenue, assis sur les marches de l'escalier : Croci-Torti, Pianezzi, Clerici.

— Vous n'entrez pas ? s'étonna Louison.

— On attend un peu, expliqua Croci-Torti, parce qu'on a les larmes aux yeux tous les trois et que nous ne voulons pas pleurer devant Hugo...

⁂

La prophétie de Koblet se réalisait quelques heures à peine après avoir été proférée.

Tous les journaux ont raconté la scène : une simple crevaison de Bauvin avant le col de la Bassine, un retour violent du Nancéien, l'attaque en force de Bobet et Malléjac, et l'effondrement du porteur du maillot jaune asphyxié par son effort désespéré.

Bauvin mit un bon quart d'heure à s'en remettre. Quand enfin, après avoir surmonté sa douleur physique et sa détresse morale, il put entreprendre une poursuite sans espoir, il avait perdu quatre minutes. A l'arrivée, il était à huit minutes de Louison...

Durant toute la fin de l'étape, Bauvin fit front seul contre la

meute déchaînée. Ses équipiers ? Ils avaient succombé à la tâche, Cieleska d'abord, Dacquay ensuite. Quant aux autres, hormis Stablinski qui lui avait donné sa roue, ils n'étaient plus là depuis longtemps.

Au cours de sa longue poursuite, Bauvin fut sans cesse escorté par Rémy et Lucien Teisseire.

— C'est un métier que je n'aime pas, expliquait Teisseire le lendemain. Surveiller un homme comme ça, le voir souffrir et ne jamais l'aider... Oui ! je sais, c'est la course d'équipe, mais tout de même... Sale métier, sale métier ! Enfin j'ai rempli le rôle auquel je suis destiné, c'est ma seule excuse. Et j'ai une satisfaction ; je lui ai tendu à boire : il me faisait trop de peine !

Quant à Rémy, il s'était exclamé en franchissant la ligne d'arrivée, à Millau :

— Celui-là (il désignait Bauvin), je lui tire mon chapeau. Bon sang, quelle « partie » il a faite... Et pas une fois il n'a râlé parce que nous étions derrière lui, avec Lucien à lui « travailler » le moral par notre présence muette. Mais je vous le dis : Bauvin c'est un monsieur. Parfaitement... Et le premier d'entre nous, coursiers, qui osera venir me dire en face que ce n'est pas un coureur, un vrai, foi de Raoul, je lui mets mon poing dans la g...

⁂

CHAPITRE X

En descendant de voiture, à Lyon, Marcel Bidot, qui n'avait pas quitté Louison une seconde, s'est précipité vers la ligne d'arrivée :

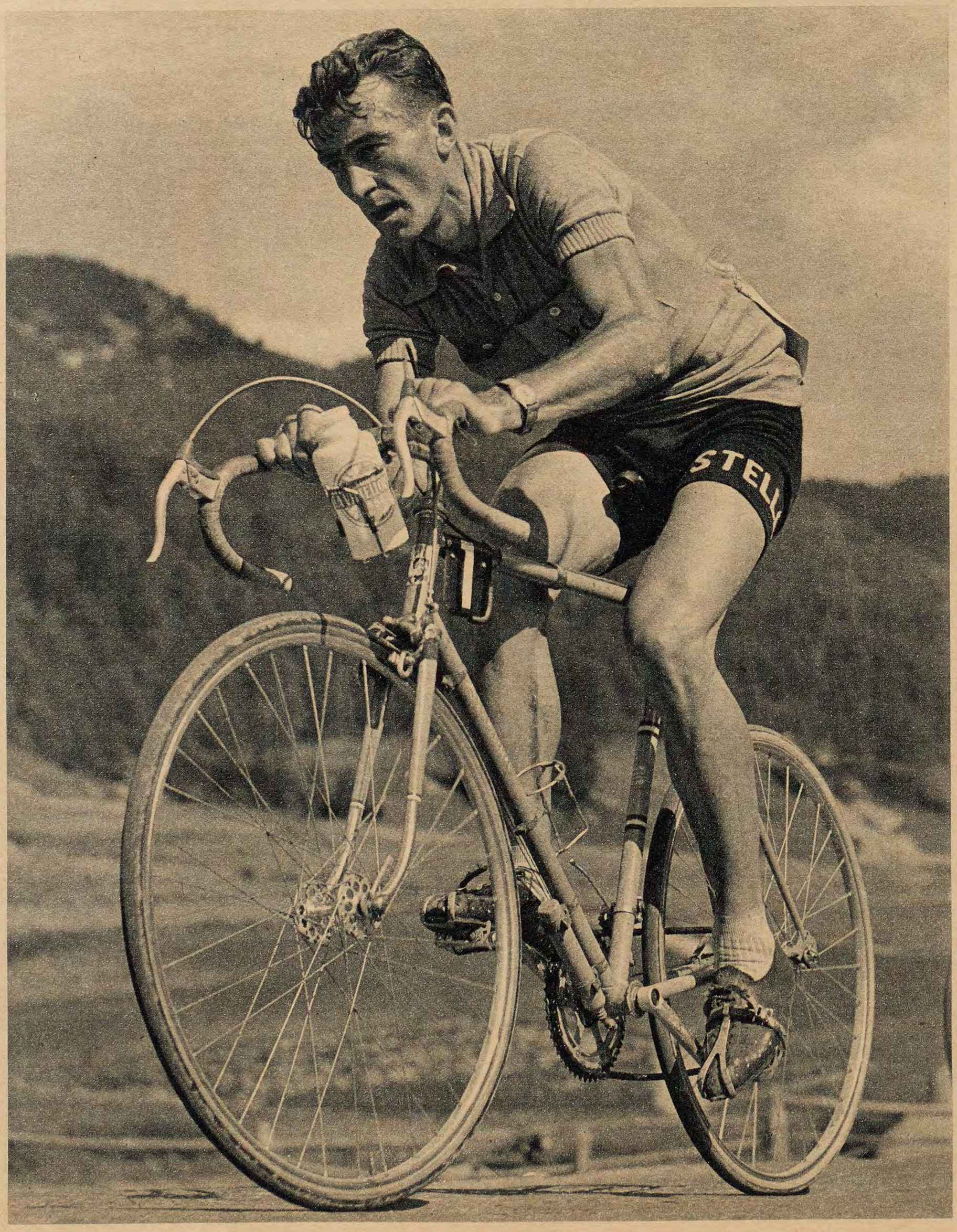
— Qui a gagné? Qui a gagné?

— Forestier...

Au même moment le jeune Lyonnais se dirigeait vers lui, de ce pas d'automate qu'ont les cyclistes au terme de l'effort.

SUITE PAGE 56.

Louison Bobet avait depuis longtemps choisi l'Izoard comme terrain du duel décisif



Depuis longtemps, le leader du Tour avait choisi le col de l'Izoard comme le terrain du duel « décisif » entre Kubler et lui. La vedette de l'équipe de France savait que le Tour se jouerait sur les pentes abruptes du terrible col tant redouté et dont le rôle est chaque année déterminant. Eh bien ! Louison Bobet a suivi ses plans. C'est, en effet, dans l'Izoard qu'il a porté l'estocade à ses rivaux les plus dangereux, à Kubler, bien entendu, mais aussi à Malléjac, Schaer et tous les autres qui, à vrai dire, ne nourrissaient plus beaucoup d'ambition. Maître de lui, grimpant avec aisance et facilité, notre grand champion a forcé l'admiration de tous obligeant les suiveurs à reconnaître qu'il était encore plus fort qu'en 1953. Déjà maillot jaune et nanti d'une confortable avance après les Pyrénées, Louison a dicté sa loi dans les Alpes : à Briançon, il était pratiquement hors d'atteinte. Le Tour était joué !

UNE VOITURE EN PANNE A EMBOUTEILLE LA ROMEYERE. JEAN LE GUILLY SE FAUFILE.

L. LAZARIDÈS S'EST SERVI D'UNE DESCENTE COMME PISTE D'ENVOL VERS GRENOBLE

LE début de la 17e étape Lyon-Grenoble fut très lent, et il n'y eut rien à signaler jusqu'au col de Romeyère, où Bobet, Le Guilly, Malléjac, Bahamontès, Schaer et Kubler furent les premiers à passer à l'offensive.

Bahamontès, qui avait essayé déjà à une reprise de lâcher ses compagnons récidiva dans la montée, et parvint à se détacher suivi de Le Guilly. L'Espagnol fut pointé leader au sommet devant le Breton, tandis que derrière Bobet, Kubler, Dotto, Malléjac, grimpaient ensemble. Seul, Schaer était distancé, mais parvenait bientôt à rejoindre.

Dès l'amorce de la descente, Bahamontès s'arrêta... pour s'acheter une glace, et fut rapidement « oublié » par Le Guilly, Kubler, Dotto, Bobet, Schaer, Malléjac et Ockers qui avait rallié les hommes de tête.

Ce fut à ce moment que les frères Lazaridès suivis par Bergaud et Clérici et M. Rodriguez sortirent du peloton pour tomber sur le groupe de Bobet et se joindre à lui.

Au pied de la descente, Le Guilly prit le large, poursuivi par Lucien Lazaridès. Accentuant le rythme de sa pédalée, le Breton comptait 1'30" d'avance sur Lucien Lazaridès à 40 km. de l'arrivée et 2' sur le peloton de Bobet.

Le Guilly, qui crevait à Saint-Nizier-de-Moucherotte était vite « aperçu » par Lucien Lazaridès, et ce dernier, le rejoignait après 10 kilomètres d'une descente très rapide. Profitant de la fatigue du Breton, Lucien Lazaridès démarrait sèchement à l'entrée de Claix et filait seul vers Grenoble où il arrivait près de deux minutes en avance sur ses poursuivants qui avaient, eux aussi, absorbé Le Guilly.

Au sprint, pour la seconde place, Schaer raflait les 30" de bonification à Kubler, troisième, à la grande satisfaction, évidemment, de Louison Bobet qui maintenait ainsi intégralement son avance sur le plus redoutable de ses adversaires. Louison, lui-même, se contentait de la 5e place derrière Ockers.

LE CLASSEMENT DE LA 17e ETAPE

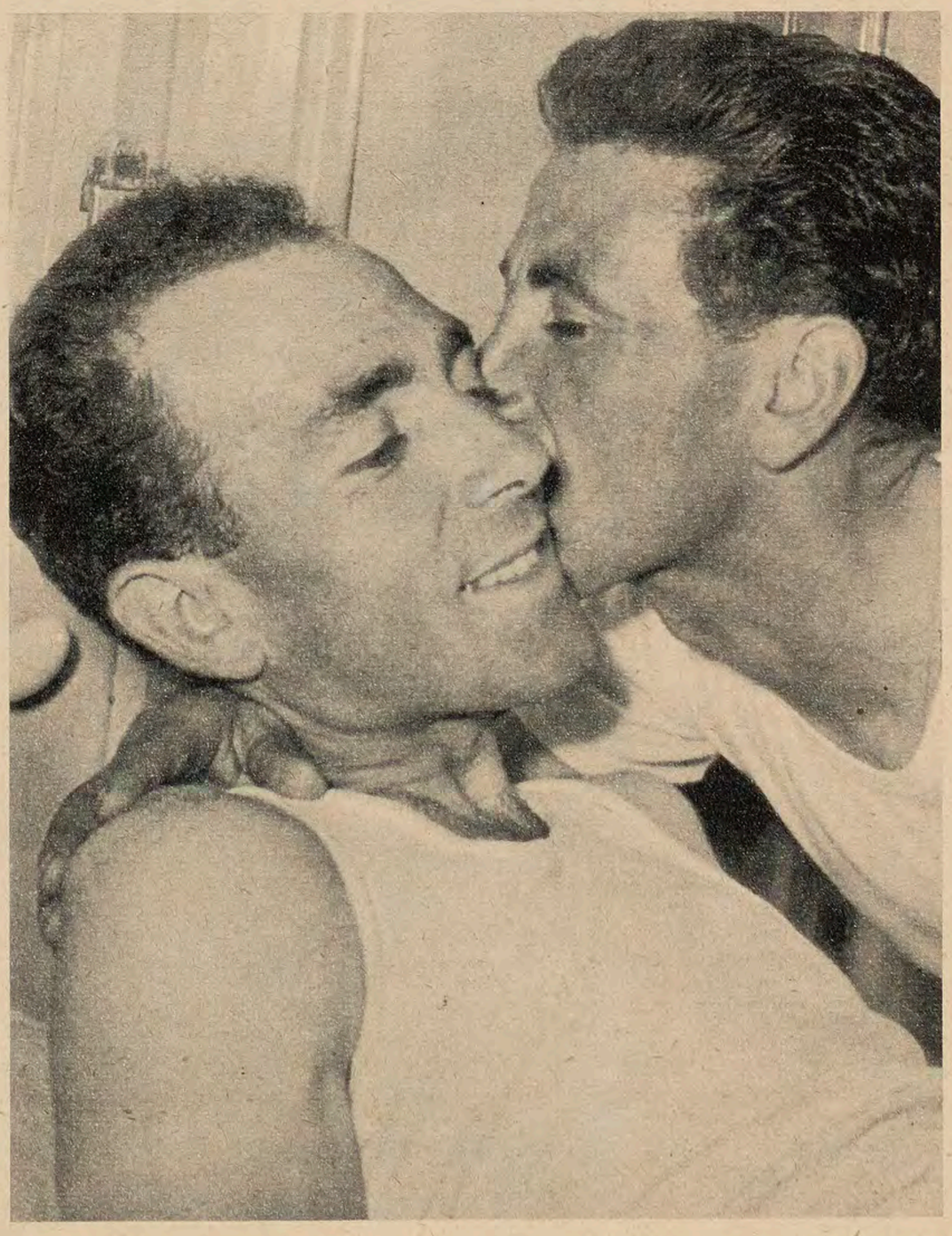
Lyon-Grenoble (194 km.)

1er **Lucien LAZARIDES,** les 194 km. en 5 h. 40' 34" (moyenne, 32 km. 050) ; 2. Schaer, en 5 h. 42' 4" (avec bonification, 5 h. 41' 34") ; 3. Kubler, 5 h. 42' 8" ; 4. Ockers ; 5. Bobet ; 6. Van Breenen ; 7. Clérici ; 8. Malléjac ; 9. Emilio Rodriguez ; 10. Dotto ; 11. Bergaud ; 12. Brankart ; 13. Apo Lazaridès (tous m. t.) ; 14. Le Guilly, 5 h. 42' 44" ; 15. Vitetta, 5 h. 44' 57" ; 16. M. Rodriguez, 5 h. 45' 3" ; 17. Voorting, 5 h. 45' 16", etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 17e ETAPE

1er **BOBET,** 100 h. 33' 28" ; 2. Schaer à 9' 44" ; 3. Kubler à 10' 30" ; 4. Malléjac à 16' 54" ; 5. Dotto à 20' 4" ; 6. Ockers à 22' 25" ; 7. Bauvin à 22' 36" ; 8. Vitetta à 24' 26" ; 9. Laurédi à 26' 15" ; 10. Bergaud à 26' 31" ; 11. Brankart à 29' 57" ; 12. Clérici à 37' 1" ; 13. A. Lazaridès à 37' 14" ; 14. Nolten à 38' 47 ; 15. Wagtmans à 39' 9" ; 16. Van Est à 40' 19" ; 17. Demulder à 42' 22" ; 18. Van Breenen à 45' 47" ; 19. Deledda à 46' 40" ; 20. Voorting et Mahé à 48', etc.

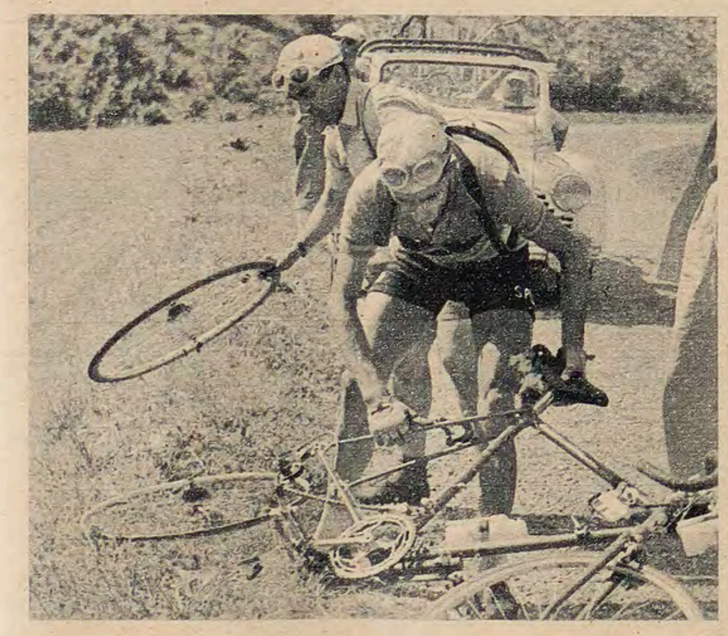
APRES SA VICTOIRE, LUCIEN LAZARIDES BOIT SON « PERRIER ». « PERRIER », L'EAU PSCHITT.



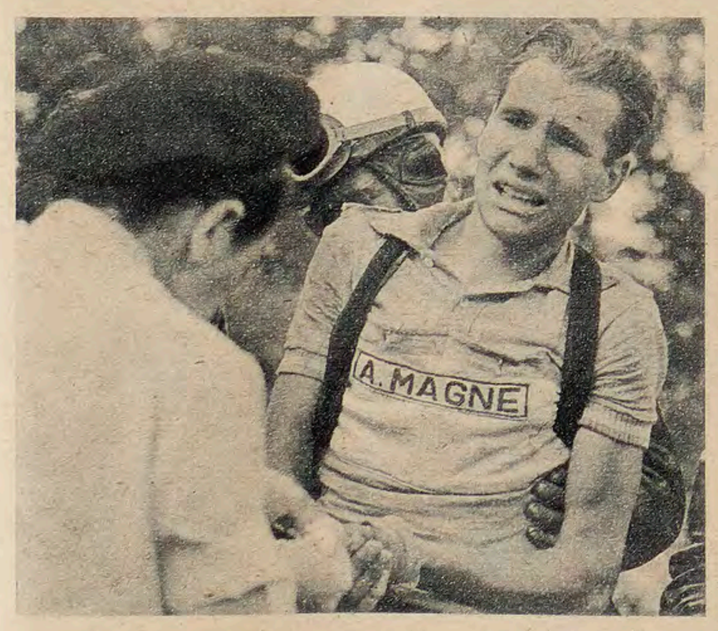
APO LAZARIDES EST ENCHANTE DU SUCCES DE SON FRERE ET L'EMBRASSE AFFECTUEUSEMENT.

LOUISON BOBET A ÉTÉ ESCORTÉ DANS LA MONTÉE DE L'IZOARD

APO LAZARIDES ET VIVIER SONT TOMBES. APO REPARE.



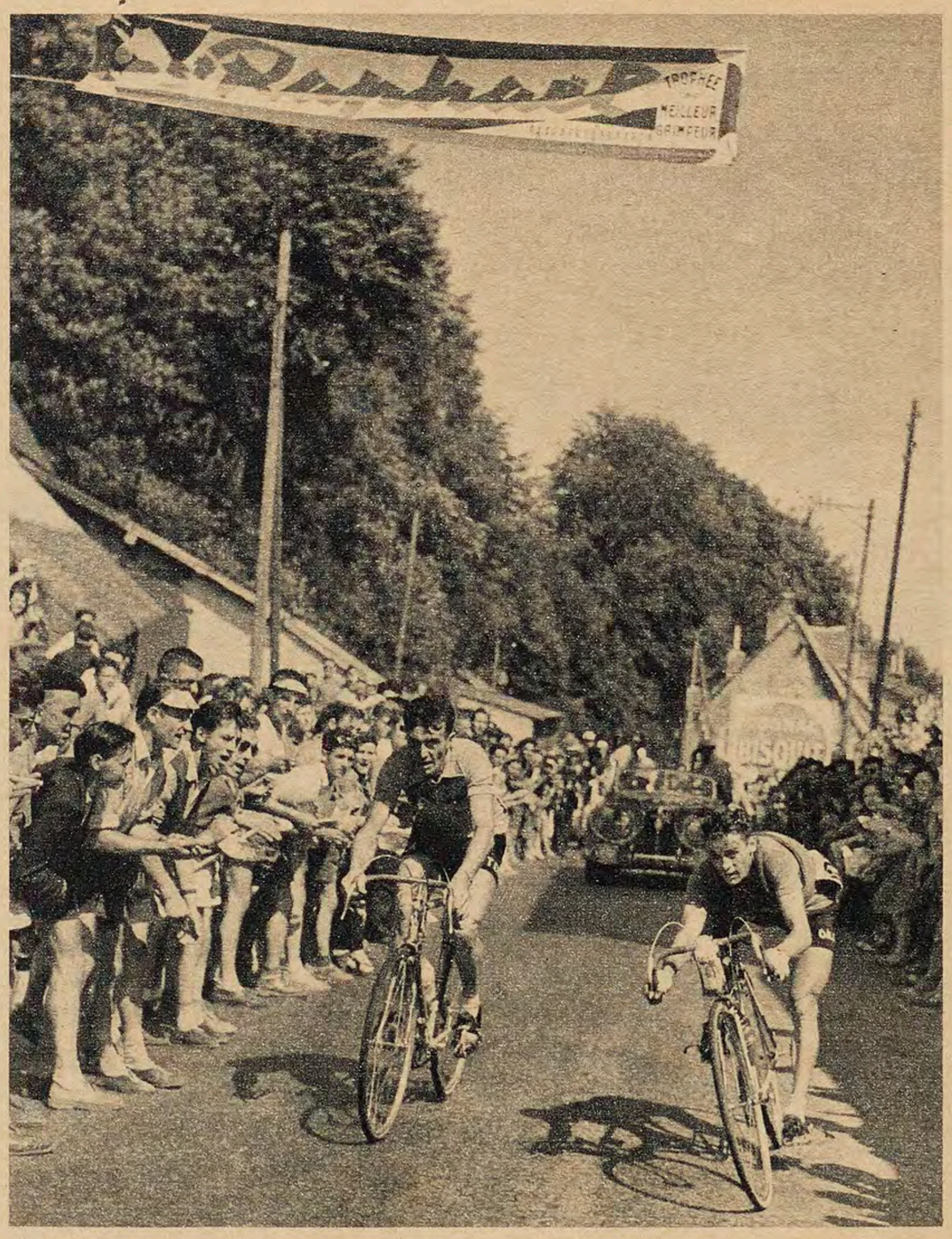
L'ESPAGNOL BAHAMONTES A CREVE ET CHANGE DE ROUE.



BELLAY A FAIT UNE CHUTE DOULOUREUSE MAIS PEU GRAVE.

« GEM » ABANDONNE. BOBET ET BIDOT FONT LEURS ADIEUX.

UN PHOTOGRAPHE MOTORISE, UN ACCOMPAGNATEUR BENEVOLE (ET BIENTOT ESSOUFFLE) : L. BOBET GRAVIT L'IZOARD.



L. BOBET ET LE GUILLY LUTTENT POUR « LE TROPHEE St RAPHAEL » DANS LE COL DE LAFFREY.

LOUISON BOBET A FRAPPÉ UN GRAND COUP A BRIANÇON

LOUISON BOBET, en s'avérant irrésistible dans l'Izoard et en triomphant détaché à Briançon a porté un grand coup à ses adversaires directs, Kubler, Schaer et Malléjac, prenant de l'avis de tous, une option sur le Tour 54.

Le champion français s'est montré encore supérieur à ce qu'il était en 53.

Il fallut attendre, cependant, la sortie de Vizille, au pied du col de Laffrey, pour enregistrer la première attaque de cette 18e étape ; les coureurs étaient rendus prudents par l'approche du « terrible » Izoard. Varnajo et l'Espagnol Bahamontès s'échappèrent, en effet, à cet endroit et entreprirent en tête la montée du col.

La bataille véritable, cependant, n'était pas encore déclenchée et au bas du fameux col de l'Izoard, Bobet était en compagnie de Kubler et de Malléjac ; Bahamontès ayant tenu son rôle de grimpeur à éclipse avait disparu. Dès que la montée commenca à s'accentuer, le champion de l'écurie tricolore appuya plus fort sur les pédales et décramponna ses deux dangereux adversaires. Kubler peina, cria, souffla, s'accrocha, pour revenir sur le maillot jaune, mais en vain : Louison était trop fort. Et, au sommet, il passait premier avec 50" d'avance sur Bahamontès revenu, 1' 17" sur l'Azuréen Bergaud qui se révélait à cette occasion comme un grimpeur de grande qualité, et 1' 42" sur Kubler très courageux.

Et puis c'était la plongée sur Briançon où Bobet arrivait en triomphateur, 1' 49" avant Kubler, battu sur le parcours même où il espérait détrôner le Français.

LES PASSAGES DANS LES COLS

Col de Laffrey
(980 m.)

A 0 Bahamontès ; à 55" Le Guilly, Bobet ; à 1' 13" Van Genechten ; à 1' 20" Dotto ; à 1' 25" Bergaud.

Col Bayard
(1.245 m.)

A 0 Bahamontès, Mahé ; à 50" Bobet, Kubler, et le peloton.

Izoard
(2.360 m.)

A 0 Bobet ; à 50" Bahamontès ; à 1' 17" Bergaud ; à 1' 42" Kubler.

LE CLASSEMENT DE LA 18e ETAPE

Grenoble-Briançon (216 km.)

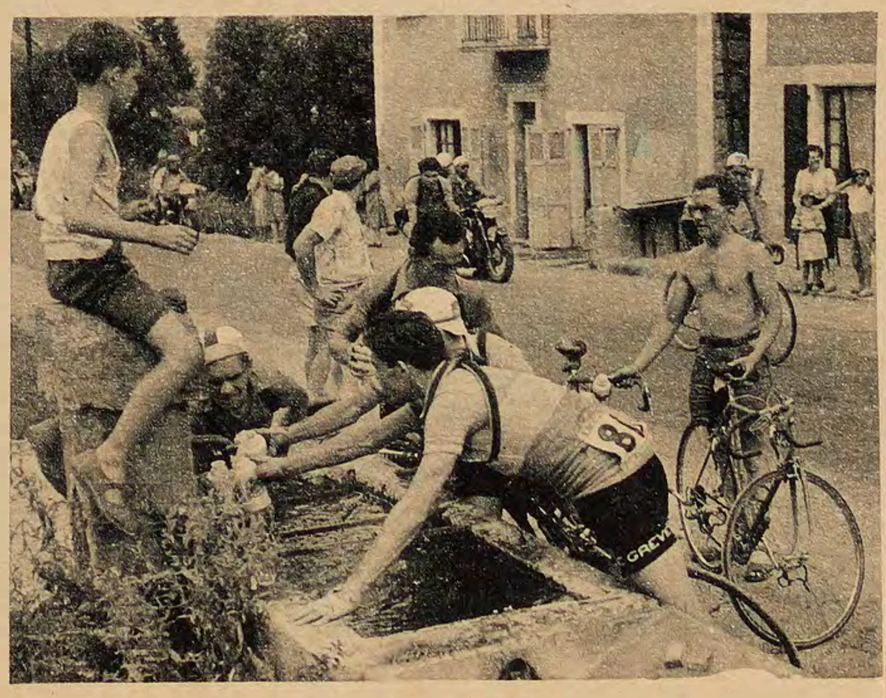
1er **Louison BOBET,** les 216 km. en 7 h. 26' 42" (moyenne, 29 km. 012) ; 2. Kubler, 7 h. 28' 31" ; 3. Bergaud, 7 h. 29' 54" ; 4. Wagtmans, 7 h. 31' 18" ; 5. Bahamontès, 7 h. 31' 23" ; 6. Dotto, 7 h. 32' 2" ; 7. Malléjac, 7 h. 32' 3" ; 8. Laurédi, m. t. ; 9. Ockers, 7 h. 32' 4" ; 10. Nolten, 7 h. 32' 57" ; 11. Teisseire, 7 h. 32' 13" ; 12. Vitetta, 7 h. 33' 15", etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 18e ETAPE

1er **Louison BOBET,** 107 h. 59' 10" ; 2. Kubler à 12' 49" ; 3. Schaer à 17' 46" ; 4. Malléjac à 23' 15" ; 5. Dotto à 26' 24" ; 6. Ockers à 28' 47" ; 7. Bergaud à 30' 43" ; 8. Vitetta à 31' 59" ; 9. Laurédi à 32' 36", etc.

" L'EAU " OBJECTIF DE TOUS...

La soif qui dessèche la gorge, emplit les poumons d'un feu inextinguible et coupe les jambes, ôtant toutes ses forces au routier, est l'un des principaux ennemis du coureur du Tour. Le soleil et la chaleur ont rendu plus particulièrement pénible la 18e étape Grenoble-Briançon où les « géants de la route » furent la proie de ce fléau redouté. Les « porteurs d'eau » ont été à l'honneur : un ruisseau, une fontaine, un lavoir, tout leur est bon. Ils descendent de machine en voltige, emplissent leurs bidons, remontent en selle et foncent à la poursuite de leur leader qui attend impatiemment dans le peloton le bienfaisant liquide. Quand la chaleur règne sur le Tour, l'eau devient l'objectif n° 1 de tous,



LOUISON BOBET A PORTE L'ESTOCADE. SEUL EN TETE DANS LA MONTEE DU « GRAND » IZOARD, IL GRIMPE VERS LE SOMMET DU COL. LE TRICOLORE A PRIS UNE OPTION SUR LE TOUR.

LE « ROI DE LA MONTAGNE », L'ESPAGNOL BAHAMONTES, DEUXIEME AU COL DE L'IZOARD.

DERRIERE, LE N° 1, LOUISON BOBET, BERGAUD, KUBLER ET OCKERS MONTENT A L'ARRACHE.

(Suite de la page 50)

— Dans mes bras, mon petit gars, dans mes bras !

— Je suis content d'avoir gagné pour vous, monsieur Marcel, oh ! ça oui ! je vous le jure bien, je suis content...

— Et moi je le suis pour toi, Jean, et aussi pour l'équipe. Vos échappées doivent rendre, sinon elles sont inutiles. Enfin, celle-là on te l'avait promise et tu l'as saisie.

Le matin, avant le départ du Puy, Forestier, timidement, avait interrogé Marcel Bidot :

— Vous savez, monsieur Marcel, aujourd'hui c'est mon étape. Je la connais bien. Et puis, je passe devant ma maison, et aussi tout près de l'usine où j'ai travaillé... J'aurai tous mes amis sur le bord de la route, et je ne parle pas de tous mes parents, et je serais très fier de me montrer en bon rang devant eux... M'y autorisez-vous ?

— Autrement dit tu veux tenter ta chance.

— Je me sens bien, depuis deux jours, j'ai complètement récupéré, et je crois que je ne serai pas ridicule.

— Si tu pars ce sera pour gagner ou sinon ce n'est pas la peine... Alors, c'est d'accord, hein ? Comme disaient les routiers flamands de mon temps, tu la mets dans la « valizche » celle-là, c'est juré ? Tu me la dois...

Forestier eût promis la lune à Marcel Bidot s'il l'avait exigée. Cette arrivée à Lyon il l'attendait... depuis le départ d'Amsterdam. Il s'était fait une joie de montrer à toute la ville de Saint-Fons, sa cité, un Forestier sous le maillot tricolore. « Ils n'ont encore jamais vu ça à Saint-Fons, avait-il plaisanté avec Antonin Rolland : toi tu n'es pas de mon coin et tu n'es qu'un Lyonnais d'adoption. »

Il était inquiet cependant, le brave Forestier, inquiet de l'accueil de ses compatriotes : « J'ai été si minable dans les Pyrénées... » Mais tout Saint-Fons était en liesse au passage du Tour. « Honneur à Jean Forestier... » Ah ! cette banderolle en travers de la route... « Quel drôle de coup ça m'a donné... », avoua Forestier

quand on lui demanda ce qu'il avait ressenti en la voyant. Et pour le battre sur la piste proche, il eût fallu Kubler, ou Ockers, ou Darrigade, ou Schaer...

Tout à sa satisfaction, Marcel Bidot vit à peine Gilbert Bauvin terminer son tour de piste. C'est André Leducq qui le lui fit remarquer : « Tiens, voilà le poulain de Ducazeaux... »

Le regard de Bidot accrocha une silhouette orange tassée sur son vélo, et qui se déplaçait lentement le long de l'anneau de ciment.

— Il est complètement cuit, lança une voix anonyme.

Gilbert Bauvin en convint en descendant de machine, avec une franchise totale : « Je suis cuit. »

CHAPITRE XI

Le docteur Berthy, après avoir longuement examiné l'induration dont Géminiani souffrait sans se plaindre depuis plusieurs jours, prit sa trousse d'un geste lent :

— J'ouvre, n'est-ce pas ? il n'y a pas d'autre solution.

— Si c'est la meilleure, docteur ?

— C'est la seule, mon pauvre « Gem » ! Je regrette même pour vous qu'on ne m'ait pas appelé plus tôt : primo, j'ouvrais il y a quarante-huit heures et vous ne souffririez plus ; secundo, votre présence dans le Tour jusqu'à Paris eût été assurée.

— Tandis que comme ça ?

— Ce sera moins drôle. Vous devez cependant réussir. Regardez Agut, je le tiens depuis dix jours avec un abcès que j'ai incisé à deux reprises.

— Ce ne serait pas prudent, docteur, car Géminiani songe au Championnat du monde : je le lui déconseille, pour ma part...

C'est Le Bert qui a parlé, Le Bert, soigneur de Louis Bobet, auquel Géminiani s'est confié à son tour.

— Mon cher ami, il ne m'appartient pas de décider de l'avenir d'un coureur : ce n'est pas mon métier. Je suis ici pour soulager les misères et je les soulage de mon mieux, non pour tirer des traites sur l'avenir. Allons, Gem, dans une minute vous souffrirez moins : allons-y...

⁂

Toute la journée, de Lyon à Grenoble, le Clermontois avait lamentablement traîné sa longue carcasse anguleuse, et qui sait s'il eût rallié la capitale du Dauphiné, sans l'aide constante, affectueuse, d'André Darrigade ?

— Je suis fatigué des bras à force d'avoir poussé Gem, avouait le Landais en se jetant sur son lit dès qu'il fut de retour à l'hôtel.

Tant de dévouement allait être sans effet. Gem était condamné depuis Toulouse. Son échappée au départ de Millau, sur la route du Puy, c'avait été son baroud d'honneur. Il s'était montré à la pointe du combat, vaillamment, selon sa manière, et vaincu par la douleur, était rentré dans le rang, glissant à Bobet arrivant à sa hauteur : « Je suis foutu, Louison... » Le porteur du maillot jaune l'avait alors incité à tenir : « Finis comme tu peux, mais finis, ça se passera, et demain, quand j'aurai besoin de toi, tu seras là... »

Gem n'était pas là le lendemain, ni le surlendemain. Rarement, pourtant, comme en ces deux journées, sa présence eût été nécessaire aux côtés de Bobet, esseulé dans le peloton de tête, privé totalement d'équipiers, à la merci du moindre silex.

— J'ai peur, personne pour me donner une roue, c'est la catastrophe qui me guette, serrez les dents, les gars, dit une fois de plus Bobet, le soir à table à ses « tricolores », tandis que Géminiani, assis sur un coin de chaise, encore mal remis du coup

de bistouri du docteur Berthy, baissait tristement le nez sur son assiette.

— Sois tranquille, maintenant, Louison, le calma Marcel Bidot, sois tranquille, ils se mettront tous à plat ventre demain dans Laffrey et tu auras tout ton monde jusqu'au pied de l'Izoard. Tu ne leur en demandes tout de même pas plus, hein ? parce que pour ce qui est de monter comme toi là-haut, bernique ! Il n'y faut pas compter. En tout cas, pas cette année, Louison, pas cette année...

La boutade de Marcel Bidot eut le don de dérider Bobet. Elle fut aussi d'un heureux effet sur Géminiani. « C'était mon boulot, ça... » soupira encore Raphaël avant d'accepter un doigt de champagne de la bouteille mise au frais pour André Leducq, rubicond, à la droite de Bobet et qui expliquait au maillot jaune ce qu'était le col de Laffrey : « Un casse-pattes qu'il faut aborder avec un moral de coureur de côtes et dans lequel tu peux, en te montrant, saper toutes les énergies et empêcher les méchants de te taquiner jusqu'à l'Izoard. »

⁂

Ainsi fut fait. Bobet prit les rênes d'une main ferme dès le bas de Laffrey. Au sommet, il était flanqué de Le Guilly et seul Bahamontès l'avait précédé. Kubler ? Lâché... Ockers ? Attardé... Schaer ? Oublié... Et deux des siens ne tardaient pas dans la descente, à l'encadrer solidement : Lauredi et André Darrigade, ce dernier surpris par sa performance, mais pas tant cependant que Bobet lui-même : « André, on t'a changé... Mais tu grimpes maintenant ? »

Tactiquement, le but était atteint : le peloton s'assoupit jusqu'à Guillestre et le long de la vallée du Guil, aux eaux limpides et fraîches, Bobet n'eut qu'à demander à ses compagnons d'assurer un train rapide pour éviter la surprise d'une attaque pré-

SUITE PAGE 62.

DOTTO TERMINE EN VAINQUEUR A AIX, UNE ÉCHAPPÉE DE 188 KM. !

L'AZUREEN Jean Dotto s'est adjugé la 19e étape, Briançon-Aix, d'une façon inattendue. Le poulain de Guiramand arriva, en effet, en vainqueur sur les bords du lac, au terme d'une échappée longue de 188 kilomètres. A l'origine il ne croyait pas à la réussite de sa tentative, mais voyant que la réaction du peloton n'était pas très vive, il prit confiance au fil des kilomètres, et fut bientôt hors de portée.

Les hostilités furent déclenchées dès le passage du Lautaret où Mirando attaqua suivi de Van Genechten, mais ils furent rejoints, et Bahamontès démarra à son tour, avec, dans sa roue, Dotto.

Bahamontès réussit à prendre une légère avance sur l'Azuréen, mais celui-ci combla rapidement son retard et lâcha l'Espagnol pour passer légèrement détaché en haut du col du Télégraphe. Cependant, à ce moment, le peloton était tout près...

Ce fut dans la descente de Saint-Jean-de-Maurienne que Dotto accentua vraiment son avantage. Il comptait, en effet, au bas de cette pente, 2' 25" d'avance sur le gros de la troupe.

Au 100e kilomètre, Dotto était pointé avec un avantage de 3' 25", puis de 4' 50" à Aiguebelle (114 km.). Le Méridional prit alors conscience d'un succès posible et, au 133e kilomètre, après avoir augmenté sensiblement son allure, il avait relégué le peloton à 6' 45" !

Dans les lacets du col de Marocaz, Ruiz et Stablinski se détachèrent et foncèrent à la poursuite de Dotto, mais leur effort était trop tardif pour constituer véritablement une menace pour le Français. Et, en dépit d'un bel exploit de Ruiz, sur la fin, Dotto arriva à Aix avec une avance de plus de quatre minutes.

LE CLASSEMENT DE LA 19e ETAPE

Briançon-Aix-les-Bains (221 km.)

1er **DOTTO**, les 221 km. en 7 h. 19' 20" (moyenne, 30 km. 182) ; 2. Ruiz, 7 h. 23' 15" (avec bonification, 7 h. 22' 45") ; 3. Alomar, 7 h. 27' 19" ; 4. Kubler, 7 h. 27' 22" ; 5. Ockers, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRES LA 19e ETAPE

1er **BOBET**, 115 h. 26' 32" ; 2. Kubler à 12' 49" ; 3. Dotto à 17' 22" ; 4. Schaer à 17' 46" ; 5. Malléjac à 23' 25" ; 6. Ockers à 28' 47" ; 7. Bergaud à 30' 43" ; 8. Vitetta à 31' 59" ; 9. Laurédi à 32' 36" ; 10. Bauvin à 34' 33 ; 11. Brankart à 37' 58", etc.

LES PASSAGES AU SOMMET DES COLS

Col du Galibier (32e km.)

(2.556 m.)

A 0 Bahamontès ; à 20" Dotto ; à 52" Mirando, Van Genechten ; à 1' 12" B. Ruiz ; à 1' 26" Varnajo.

Col de Marocaz (143e km.)

(960 m.)

A 0 Dotto ; à 6' 30" B. Ruiz ; à 6' 35" Stablinski ; à 7' 10" Kubler, Ockers, Bobet et le peloton.

Col de Plain-Palais (188e km.)

(1.172 m.)

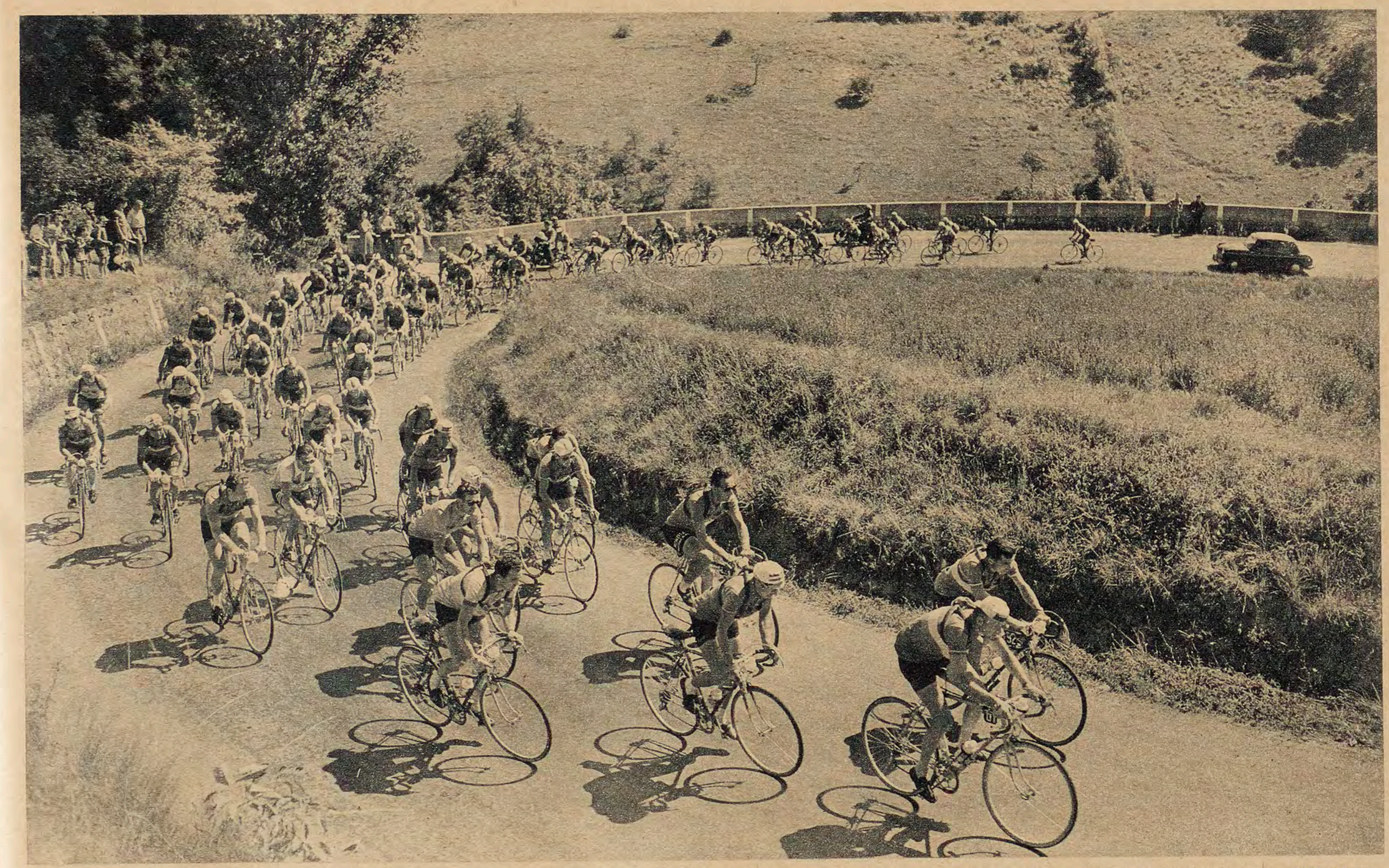
A 0 Dotto ; à 3' 40" B. Ruiz ; à 8' 55" Bobet, Kubler, Van Genechten.

LE SOURIRE ECLATANT DE L'AZUREEN DOTTO, VAINQUEUR DETACHE A AIX-LES-BAINS.

LE SOIR A L'HOTEL, DOTTO A CONNU LA JOIE D'ETRE BORDE PAR SA FEMME.

DOMINANT TOUTE LA VALLEE, LA ROUTE DU COL DE MORACAZ S'ELEVE ABRUPTE A FLANC DE MONTAGNE. BERNARDO RUIZ ET STABLINSKI ROULENT, INSENSIBLES A CE DECOR ALPESTRE.

DANS LES LACETS QUI MENENT AU FAITE DU COL DE MORACAZ, LOUISON BOBET, TRES FRAIS, GRIMPE ALLEGREMENT, EMMENANT DANS SA ROUE KUBLER ET LUCIEN LAZARIDES.



LES COUREURS, SOUS LE SOLEIL, SUR LA ROUTE DE BELLEGARDE : JEAN DOTTO (92) ET DIERKENS (61) SONT EN TETE, MAIS L'ALLURE N'EST PAS TRES RAPIDE : IL FAIT BEAU.

L. Teisseire a rappelé à Besançon qu'il avait la classe d'un champion

LUCIEN TEISSEIRE a rappelé à tous les suiveurs qu'il avait de la classe au cours de la 20e étape, Aix-Besançon, qu'il devait remporter au sprint malgré la présence de plusieurs routiers réputés pour leur rapidité aux arrivées.

Le col de la Faucille, première difficulté de l'étape et qui comptait pour le Trophée Saint-Raphaël, fut pour le grimpeur espagnol Bahamontès l'occasion de se mettre de nouveau en vedette. Bahamontès, en effet, se lança à la poursuite de Le Guilly qui avait attaqué, le rejoignit rapidement, puis le lâcha pour passer détaché au sommet. Après quoi, le fantaisiste ibérique s'arrêta et se laissa rattraper tranquillement par le peloton.

Le Guilly, à son tour, fut absorbé par le gros de la troupe, et il fallut attendre Salins pour voir six hommes s'enfuir : Teisseire, Pianezzi, Mahé, Van Genechten, Meunier et Van Breenen. Mahé et le Suisse Pianezzi disloquaient ce petit groupe et s'échappaient dans la côte de Quingey.

Ce fut alors que Teisseire entra en action. Superbe d'allure, très à l'aise, il fut à la base du retour de ses quatre compagnons sur les deux audacieux. Besançon n'étant plus qu'à 25 km., les six routiers s'entendent parfaitement et se relaient à toute allure. Et Teisseire se montra le plus fort du lot...

Au sprint, le Breton Mahé entre le premier sur la piste puis s'écarte, Rolland fonce, mais il part de trop loin, et malgré un déboulé puissant de Van Breenen, Teisseire, dans une forme splendide, le coiffe sur la ligne et s'adjuge la victoire.

Grâce à cet exploit de l'Azuréen, les tricolores ont mis à leur actif un nouveau succès d'étape.

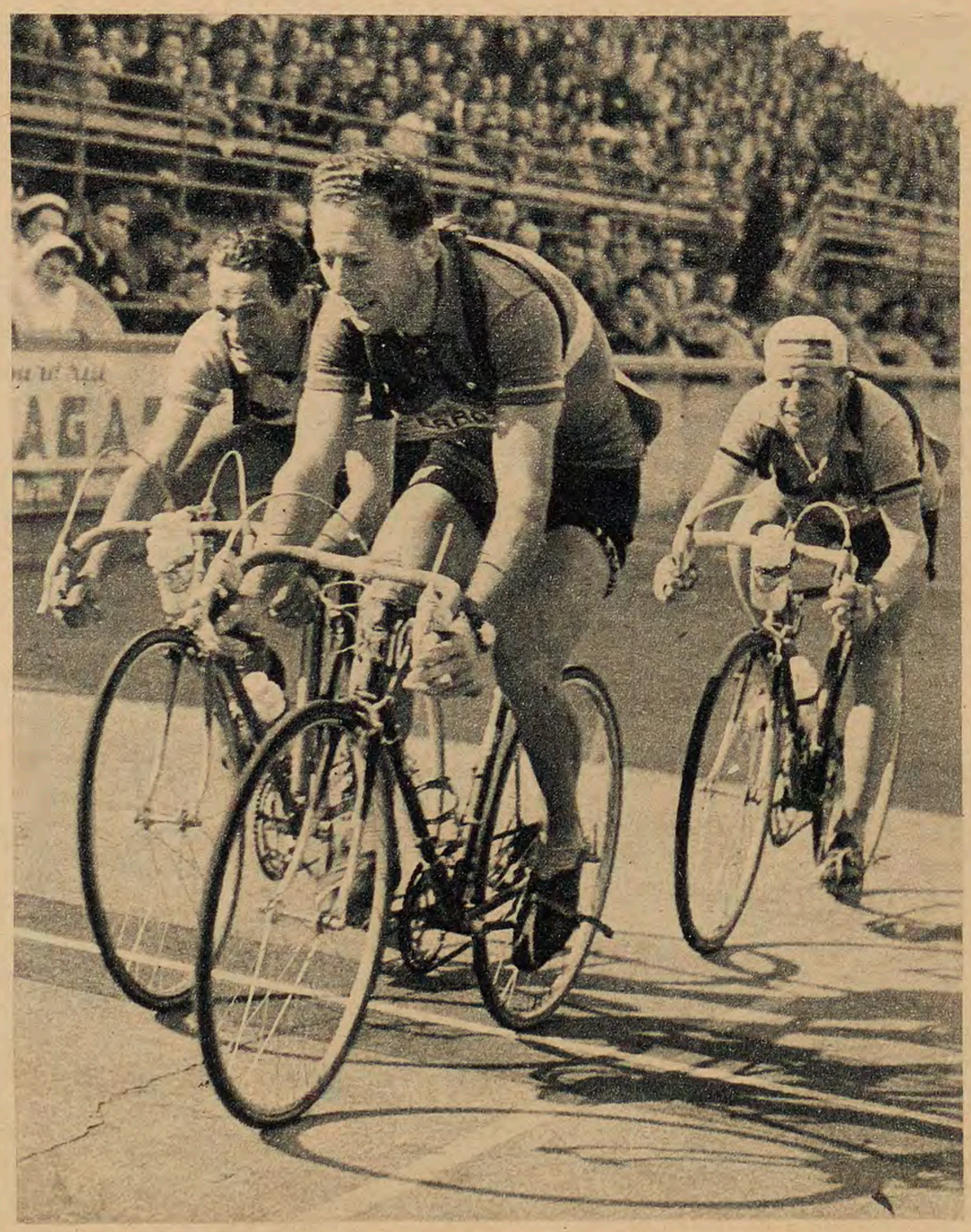
LE CLASSEMENT DE LA 20e ETAPE

Aix-les-Bains-Besançon (243 km.)

1er **TEISSEIRE,** les 243 kilomètres en 7 h. 5' 31" (moyenne, 34 km. 264) ; 2. Van Breenen ; 3. Van Genechten ; 4. Rolland ; 5. Pianezzi ; 6. Mahé, m. t. ; 7. Kubler, 7 h. 5' 58" ; 8. Ockers ; 9. Forestier ; 10. Schaer ; 11. Voorting ; 12. Hoorelbecke ; 13. Quentin ; 14. Nolten ; 15. Masip ; 16. Brankart ; 17. Laurédi ; 18. Meunier ; 19. Bobet ; 20. Vitetta ; 21. Dotto ; 22. Bahamontès ; 23. Malléjac ; 24. Bauvin ; 25. Deledda ; 26. Clérici ; 27. Ruiz ; 28. Close ; 29. Bergaud ; 30. Van Est ; 31. ex aequo : Apo et Lucien Lazaridès, m. t., etc.

LE CLASSEMENT GENERAL APRES LA 20e ETAPE

1er **Louison BOBET,** 122 h. 32' 30" ; 2. Kubler à 12' 49" ; 3. Dotto à 17' 22' ; 4. Schaer à 17' 46" ; 5. Malléjac à 23' 15" ; 6. Ockers à 28' 47" : 7. Bergaud à 30' 43" ; 8. Vitetta à 31' 59" ; 9. Laurédi à 32' 36" ; 10. Bauvin à 34' 33" ; 11. Brankart à 37' 58" ; 12. Apo Lazaridès à 46' 1" ; 13. Nolten à 46' 2" ; 14. Clérici à 48' 59" ; 15. Voorting à 58' 34" ; 16. Ant. Rolland à 59' 51" ; 17. Ruiz à 1 h. 51" ; 18. Van Est à 1 h. 1' 40" ; 19. Van Breenen à 1 h. 3' 41" ; 20. Demulder à 1 h. 6' 31" ; 21. Van Genechten à 1 h. 11' 42" ; 22. Mahé à 1 h. 13' 41" ; 23. Teisseire à 1 h. 16' 23", etc.



LUCIEN TEISSEIRE S'AVERA LE PLUS RAPIDE A BESANÇON DEVANT VAN BREENEN.

FRANÇOIS MAHÉ JOUA SON VA-TOUT DANS LES FAUBOURGS D'ÉPINAL

UNE attaque du Breton François Mahé a valu au poulain de Le Calvez de s'adjuger la demi-étape Besançon-Epinal, courue sur 134 km., en prélude de la course contre la montre de l'après-midi. Le démarrage de Mahé fut si soudain et si impétueux que Darrigade et Forlini qui faisaient partie de l'échappée avec lui et menaient à ce moment furent surpris. Ils n'hésitèrent qu'un instant, mais le routier breton avait pris le large...

Cette action se situa dans les faubourgs d'Epinal, et Mahé conserva jusqu'à la ligne d'arrivée les cinquante mètres d'avance qu'il s'était brillamment appropriés.

Darrigade, Forlini, et aussi Lucien Lazaridès, Croci-Torti et Hendrickx qui accompagnaient Mahé ne purent pas combler leur léger handicap, tant était rapide l'allure du Breton qui sentait la victoire à sa portée.

Ces six hommes s'étaient échappés dans la traversée de Luxeuil, Darrigade, Forlini, Croci-Torti, Mahé, Lucien Lazaridès s'enfuirent les premiers, mais furent vite rejoints par le Belge Hendrickx. Au Val-d'Ajol (90 km.), ils comptaient 3' 50" : la course était jouée. Et puis se furent les faubourgs d'Epinal, et l'attaque de Mahé.

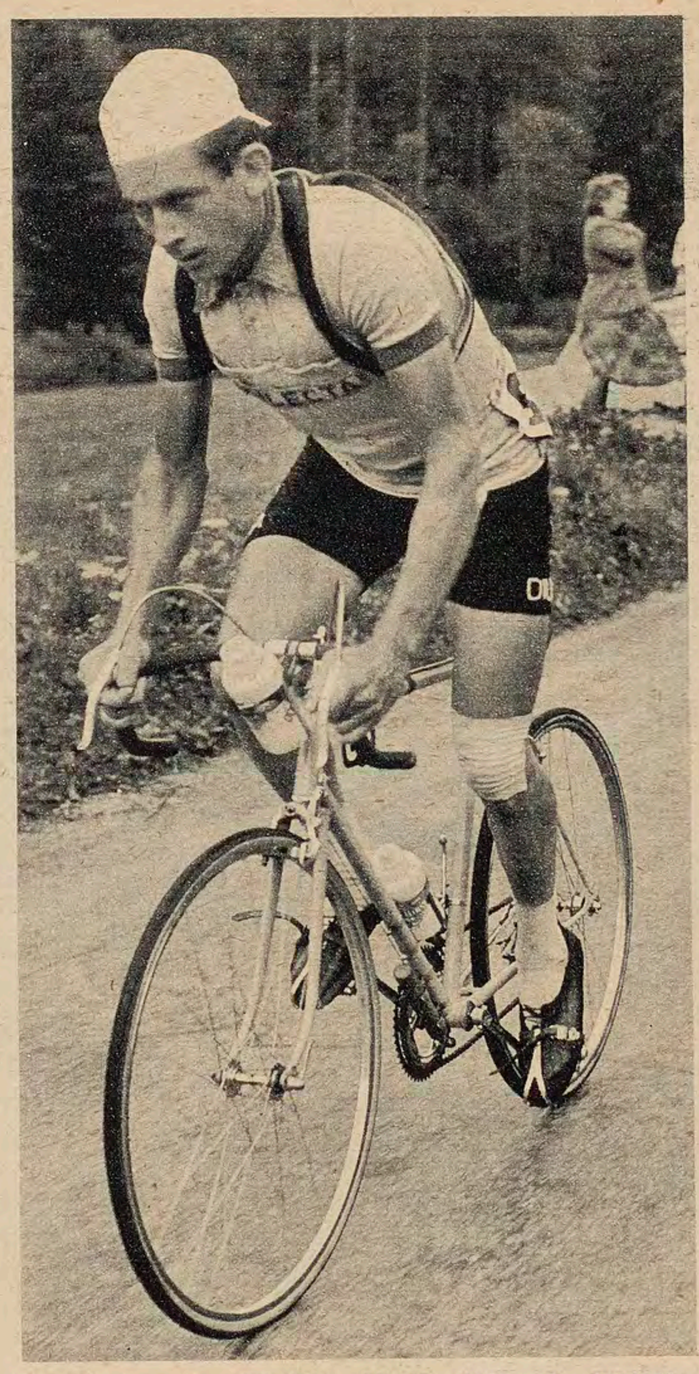
LE CLASSEMENT DE LA 21e ÉTAPE

Première demi-étape : Besançon-Epinal (134 km.)

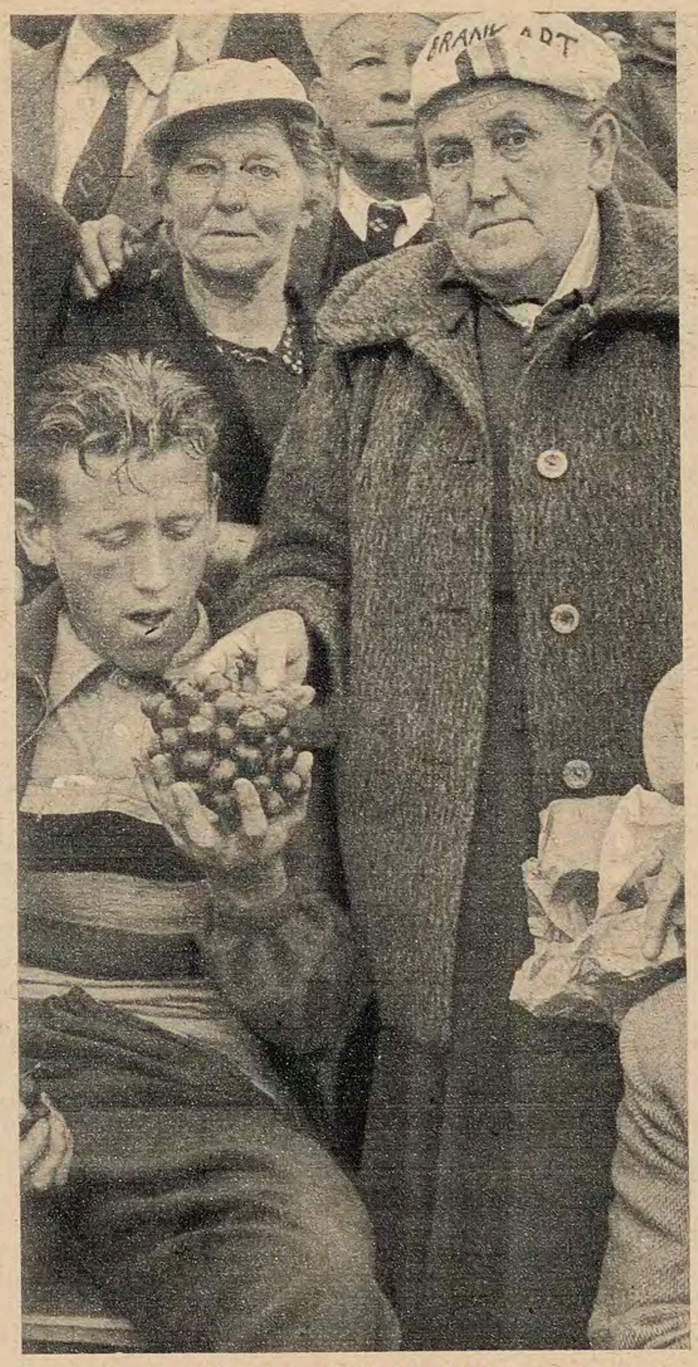
1er **MAHE,** les 134 km. en 3 h. 45' 48"; 2. Hendrickx, 3 h. 45' 50" (temps avec bonification, 3 h. 45' 20"); 3. Darrigade; 4. Forlini; 5. Croci-Torti; 6. Lucien Lazaridès; 7. Alomar, tous m. t.; 8. Schneider, 4 h. 0' 55"; 9. Ockers, 4 h. 1' 3"; 10. Schaer, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 21e ÉTAPE

1er **BOBET,** 128 h. 19' 43"; 2. Kubler à 15' 49"; 3. Schaer à 21' 46"; 4. Dotto à 29' 11"; 5. Malléjac à 32'28"; 6. Ockers à 36' 56"; 7. Bergaud à 38' 50"; 8. Vitetta à 41' 9"; 9. Brankart à 42' 15"; 10. Bauvin à 42' 28"; 11. Laurédi à 42' 42"; 12. Clérici à 56' 36"; 13. Nolten à 58' 24", etc.



MAHE, QUI A ATTAQUE, FONCE VERS LA VICTOIRE.



LE BELGE BRANKART A REÇU LA VISITE DE SA MERE.

L'EQUIPE DE FRANCE A TABLE : LOUISON BOBET EST ENTOURE PAR DARRIGADE ET LAUREDI.

LES BRETONS MALLEJAC, MAHE ET LE CALVEZ SONT JOYEUX : MAHE A GAGNE A EPINAL.

NANCY A FÊTÉ LOUISON EN HÉROS

Les 72 kilomètres contre la montre, d'Epinal à Nancy, furent l'occasion d'un véritable triomphe pour le maillot jaune : Louison Bobet, grand vainqueur de l'étape. La foule qui se pressait à l'arrivée ne salua pas seulement en Louison le triomphateur incontestable du jour et l'incontestable leader du Tour, mais aussi le sportif le plus populaire de France. Notre grand champion, dont le visage est entouré d'un cercle, fut entouré et littéralement kidnappé par les spectateurs enthousiastes. Et, tandis qu'il était fêté comme un héros par les Nancéiens, le tableau d'affichage soulignait son indiscutable supériorité : 1er Louison Bobet, en...

ÉPINAL-NANCY CONTRE LA MONTRE A CONSACRÉ LA SUPÉRIORITÉ DE BOBET

5e km.		24e km.		50e km.		72e km. (Nancy)	
Brankart	0	**Kubler**	0	**Brankart**	0	**BOBET**	1 h. 47' 10"
Laurédi	3"	Brankart	24"	**BOBET**	33"	Kubler	à 2' 30"
Kubler	3"	**BOBET**	25"	Kubler	51"	Schaer	à 3'
BOBET	17"	Laurédi	1' 49"	Schaer	3' 11"	Brankart	à 3' 10"
Malléjac	21"	Schaer	1' 51"	Van Est	3' 26"	Bergaud	à 6' 12"
Ockers	23"	Van Est	1' 59"	Clérici	3' 52"	Ockers	à 6' 15"
Clérici	23"	Malléjac	2'	Bauvin	3' 59"	Clérici	à 6' 37"
Mahé	27"	Clérici	2' 16"	Malléjac	4' 14"	Bauvin	à 6' 48"
Forlini	29"	Ockers	2' 25"	Laurédi	4' 21"	Van Est	à 7' 1"
Kemp	31"	Bergaud	2' 31"	Ockers	4' 28"	Malléjac	à 7' 23"
Van Est	32"	Bauvin	2' 35"	Meunier	4' 43"	Privat	à 7' 24"
Schaer	37"	Privat	2' 47"	Privat	5' 2"	Vitetta	à 8' 15"
Bergaud	34"	Forlini	2' 57"	De Bruyne	5' 21"	Forestier	à 8' 44"
Bahamontès	42"	Mahé	2' 59"	Bergaud	5' 23"	Meunier	à 8' 46"

LOUISON RECUPERE APRES SA VICTOIRE.

A SA DESCENTE DE MACHINE, BOBET, QUI SE RECOIFFE, EST FELICITE PAR MARCEL BIDOT.

TRADITION : BAISER AU TRIOMPHATEUR.

(Suite de la page 56)

maturée. Il fut le premier à s'élancer sur les pentes de l'Izoard dans la poussière épaisse, âcre, épouvantable, d'une route en rechargement sur 2 kilomètres. Lorsque le voile se déchira et que le massif de l'Izoard apparut, monstrueux, dans un ciel d'une luminosité éblouissante, Bobet n'avait que deux hommes dans son sillage : Ferdi Kubler et Jean Malléjac.

— Je me suis dit alors, expliqua-t-il le soir au président Achille Joinard, qui était venu diner avec les « tricolores » : « Louison, tu le tiens... » J'avais remarqué, en effet, que Kubler était rouge à éclater, qu'il suait à grosses gouttes, que son souffle était court, et comme je me sentais parfaitement à l'aise, nullement harassé, j'ai accéléré. Il a crié grâce très vite, après que Malléjac se fut relevé : « Ne roule pas comme ça, Louison », mais je n'ai pas voulu l'entendre, au contraire, j'ai appuyé un peu plus fort sans me maltraiter pourtant. J'étais certain de le laisser derrière moi et je n'ai pas été surpris, en me retournant, de constater qu'il avait cédé.

⁂

Les Alpes sont franchies. Aix-les-Bains en a marqué le point final. Nul n'en a appelé de la déroute de l'Izoard, Dotto excepté, mais avec le consentement tacite du maillot jaune peu soucieux de freiner ce garçon attardé à plus de vingt minutes et qui, au terme d'une randonnée solitaire de près de 200 kilomètres, réussit à ravir huit minutes au peloton, sautant du même coup de la cinquième à la troisième place et, devenant second Français, au grand dam du Breton Malléjac.

— C'est un scandale, protesta Malléjac à l'arrivée. Dotto n'aurait jamais dû prendre une telle avance. Mais j'étais seul à rouler derrière lui : les tricolores n'ont pas bougé, les Suisses non plus. D'ailleurs, les hommes de Marcel Bidot ne bondissent que si un maillot blanc s'échappe. Que se passe-t-il, pourquoi nous, Bretons, et pas les autres?

— Sans doute parce que vous êtes un homme dangereux.

— Allons donc ! Je ne suis pas plus dangereux que ne l'est Dotto, ou plutôt je ne le suis plus, puisque la montagne est passée.

— Louison pense peut-être différemment.

— Je n'en sais rien... Je ne comprends pas...

Malléjac, après s'être tu, reprit avec amertume :

— Dire qu'on prétend que je suis dans « le coup » avec Bobet... Si c'est pas malheureux...

A deux pas de là, le président Achille Joinard apprenait à Dotto rayonnant :

— J'insisterai pour que vous soyez présent au départ du Championnat du monde sur route : votre performance d'aujourd'hui m'a fortement impressionné.

CHAPITRE XII

C'est fini... Tour d'honneur, clameurs délirantes, félicitations officielles, compliments spontanés, tout s'est noyé dans la nuit de Paris...

Le Tour 1954 est entré dans l'histoire. Au palmarès de la prestigieuse épreuve une ligne de plus et le nom qui la compose est identique à celui de l'année précédente : Louis Bobet. Les lampions sont à peine éteints qu'on envisage déjà l'avenir : « Il est bien parti pour le gagner une troisième fois consécutivement... » C'est le sentiment de Ferdi Kubler. Il l'a exprimé quelques heures plus tôt à l'hôtel de ville, dans le bureau du docteur Bernard Lafay, président du Conseil municipal : « Si tu étais mon compatriote, Louison, a-t-il déclaré à son vainqueur, je t'aiderais à gagner le Tour au moins deux ou trois fois encore. » Et comme Bobet se récriait : « Si, si tu es très fort, tu es plus fort que nous parce que tu es plus jeune... »

L'âge c'est l'ennemi de Kubler.

Il avait tenu le lendemain, au départ de Nancy, a dire à Bobet toute son admiration :

« Ferdi a dit qu'il avait eu faim, Louison, et c'est vrai, mais faim ou pas, il aurait été battu : tu étais le plus fort ! »

Cett étape contre la montre, arrivant après l'Izoard, avait démontré à ceux qui en doutaient encore, la supériorité éclatante de Bobet. Parti le dernier d'Epinal, longtemps devancé par le Belge Brankart et Ferdi Kubler, le Français n'avait atteint son plein rendement que dans le dernier tiers du parcours. Mais quelle envolée... Les cheveux en bataille, le visage verdi par le vent glacial, il s'était rué dans l'étroit couloir laissé par la foule, folle d'enthousiasme et prête à se laisser bousculer par les voitures suiveuses plutôt que de consentir à se masser sur les bas-côtés de la route. Des milliers de bouches hurlantes jetaient le même encouragement : « Vas-y Louison, tu l'as ; vas-y Louison. »

Kubler s'était effondré. Parti très vite, trop vite, il fléchissait alors que Bobet, au contraire, atteignait son plein régime. Un Bobet furieux de ne pas décramponner Schaer qu'il avait rejoint, un Bobet étonnamment frais, puissant, souverain, irrésistible, tel qu'il était apparu dans l'Izoard, majestueux en un mot...

— Tu l'as vu le Bobet?... Tu l'as vu?... Vas-y Louison...

Il était passé et la foule criait encore et Nancy l'accueillit dans le délire, Nancy la bonne ville du petit Bauvin, Nancy dont certains avaient pu prétendre sans rire qu'elle allait manquer à toutes les règles de la sportivité en accueillant fraichement le tombeur dudit Bauvin !

Nancy fut d'une correction absolue. Si elle accueillit Bauvin comme on accueille un fils : avec effusion, elle mit plus de transport à recevoir Bobet : c'était son hôte.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, des dizaines de jeunes gens hurlèrent sous ses fenêtres, place Thiers, le nom de leur idole : « Bobet... Bobet... Bobet... »

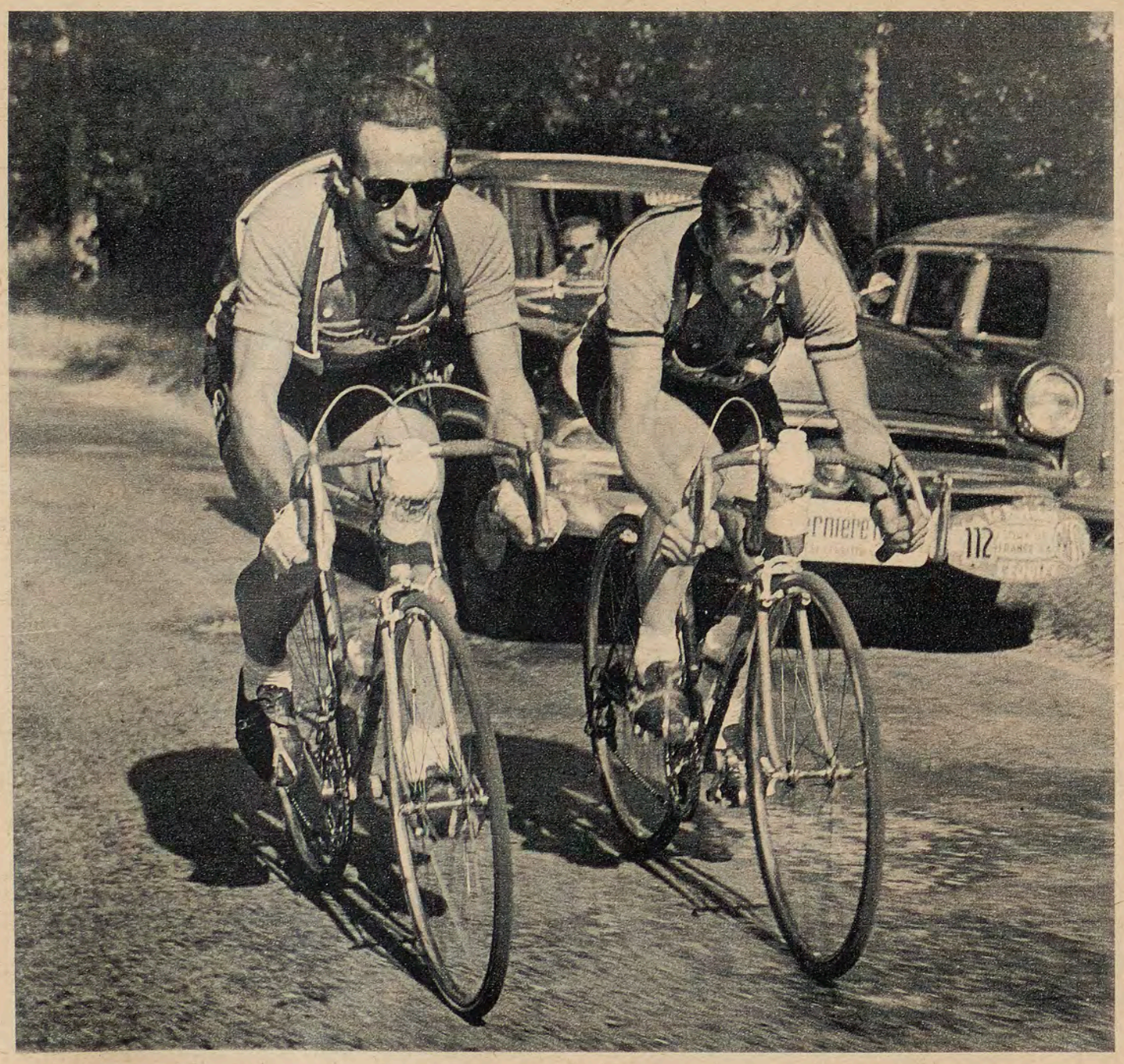
Le leader du Tour avait éteint. Toutes fenêtres closes, il cherchait en vain le sommeil. La clameur l'éveillait quand il s'assoupissait : « Bobet... Bobet... Bobet... » Il sourit dans le noir à ses admirateurs inconnus. « Bobet... Bobet.. Bobet... » Il fut sur le point de se lever « Je leur dois bien ça... » Mais déjà une voix prudente le retenait au lit : « N'en fais rien : si tu te montres tu es fichu... » Alors il tira les couvertures sur sa tête et une dernière clameur, plus étouffée celle-là, le surprit tandis qu'il se sentait sombrer dans la torpeur : « Bobet... Bobet... Bobet... »

. . . . . .

Il eut une étrange sensation d'étouffement et s'éveilla en sueur. A tâtons, il chercha sa montre-bracelet sur la table de nuit. Deux heures. Quelle chaleur ! Il se souvint des cris du public, de l'engourdissement qui avait fini par s'emparer de lui et il se leva à tâtons, gagna la fenêtre, l'ouvrit, poussa les volets et frissonna sous la caresse de la nuit. Il porta les yeux au ciel. Il était pur, constellé d'étoiles. D'un bond il rejoignit son lit, respirant à pleins poumons l'air vif qui déjà emplissait la pièce. C'était son avant-dernière nuit. Demain ce serait Troyes, la cité du bon Marcel Bidot, et dimanche Paris, la griserie du triomphe, sa maison de Fontenay, sa chère maman, ses enfants... et puis dès le lendemain, la tournée des vélodromes, la fortune après la gloire, ces longues randonnées en voiture, ou en chemin de fer, voire en avion, les applaudissements, encore et toujours...

Un faible rayon de lune attira son regard. Il en suivit la courbe. Il écorchait dans sa trajectoire le maillot jaune étalé, comme chaque soir, sur une chaise par le méticuleux Le Bert. Louison sourit. A moins de quarante-huit heures de la fin, il savait que rien ne l'arrêterait, que nul ne le prendrait en défaut. Il se souvint de la voix nasillarde d'un croupier qui l'avait surpris l'une des rares fois où il avait mis les pieds dans une salle de jeu : « Rien ne va plus... » Et il pensa : « Le jaune est mis. »

FIN



AUDACIEUX, DE BRUYNE ET CROCI-TORTI SE SONT ENFUIS DU GROUPE LEADER ET FONCENT VERS TROYES A TOUTE ALLURE.

A TROYES, DE BRUYNE A ÉGALÉ LE RECORD 54: 3 VICTOIRES D'ÉTAPE !

LES jeux étant faits depuis longtemps, l'avant-dernière étape du Tour, qui menait les routiers de Nancy à Troyes, fut très calme. C'était presque une « répétition » de la marche triomphale sur la capitale prévue pour le lendemain. Les hommes roulèrent doucement sous les acclamations du public massé sur le parcours.

Ce n'est qu'à 20 kilomètres de l'arrivée que neuf coureurs s'échappèrent : Croci-Torti, Deledda, Pianezzi, Hoorelbecke, De Bruyne, Van Genechten, Hendrickx, Forlini, Guérinel. En raison de la placidité du peloton, ils ne devaient pas être rejoints et filèrent sur Troyes.

Peu avant l'arrivée, Croci-Torti et De Bruyne s'enfuirent du lot de tête et se disputèrent au sprint la première place. Le Belge, plus rapide, s'adjugea sa troisième victoire d'étape, égalant le record de Louison Bobet.

LE CLASSEMENT DE LA 22e ÉTAPE

Nancy-Troyes (216 km.)

1er **DE BRUYNE,** les 216 km. en 6 h. 35' 3" (moyenne : 32 km. 805) ; 2. Croci-Torti, m. t. ; 3. Deledda, 6 h. 35' 24" ; 4. Van Est, m. t. ; 5. Pianezzi, m. t. ; 6. Hoorelbecke, m. t. ; 7. Van Genechten, m. t. ; 8. Hendrickx, m. t. ; 9. Forlini, m. t. ; 10. Guérinel, m. t. ; 11. Mahé, 6 h. 35' 38" ; 12. ex aequo, en 6 h. 35' 42" ; Bobet, Kubler, Schaer, Dotto, Malléjac, Ockers, Bergaud, Vitetta, Brankart, etc.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL APRÈS LA 22e ÉTAPE

1er **BOBET,** 134 h. 55' 25" ; 2. Kubler à 15' 49" ; 3. Schaer à 21' 46" ; 4. Dotto à 28' 21" ; 5. Malléjac à 31' 38" ; 6. Ockers à 36' 2" ; 7. Bergaud à 37' 55" ; 8. Vitetta à 41' 14" ; 9. Brankart à 42' 8" ; 10. Bauvin à 42' 21" ; 11. Laurédi à 42' 42" ; 12. Clérici à 56' 36" ; 13. Nolten à 58' 24" ; 14. A. Lazaridès à 1 h. 4' 3" ; 15. Mahé à 1 h. 9' 3" ; 16. Van Est à 1 h. 9' 13" ; 17. Voorting à 1 h. 10' 20" ; 18. Ruiz à 1 h. 11' 28" ; 19. Rolland à 1 h. 12' 20" ; 20. Van Breenen à 1 h. 19' 10", etc.

LA DERNIÈRE CHUTE DU TOUR : HENDRICKX

La route a ses traîtrises, et les chutes furent nombreuses au cours du Tour de France. Une pierre, un dérapage, un coup de frein inopportun, un écart, un heurt peuvent entraîner la chute douloureuse du routier. Le Belge Hendrickx, qui vient de tomber dans la traversée de Melun, au ravitaillement, aura été le dernier à s'illustrer de cette façon. Heureusement, Hendrickx n'est pas durement touché. Et tandis qu'on le relève auprès d'un soigneur qui tient encore la musette de son coureur, le peloton poursuit sa route. Le Belge remontera bien vite sur sa machine et courageusement parviendra à le rejoindre.

AU PARC, VARNAJO A "BOUCLÉ" LA BOUCLE PAR UN BEAU SPRINT

UNE foule record et vibrante d'un enthousiasme indescriptible a applaudi tout au long des 180 kilomètres de la 23e étape du Tour, les rescapés et surtout le porteur du maillot jaune, Louison Bobet, qui fut follement ovationné.

Très frais, et dans une forme superbe, Louison Bobet nourrit même un moment le grand projet de gagner à Paris. C'est pourquoi le vainqueur du Tour attaqua violemment dans la côte de Corbeil au km. 136, entraînant avec lui Bober. Mais le Parisien ne put tenir longtemps la cadence imposée par Bobet et il se releva. Bobet, qui avait une légère avance sur le peloton, continuait seul, quand Mahé, démarrant sèchement, réussit à s'enfuir et vint se joindre à lui.

La présence de Mahé déclencha une contre-offensive des équipiers du Sud-Est, car le poulain de Le Calvez était dangereux pour Lucien Lazaridès pour le « Trophée de la Combativité ». L'action des Méridionaux qui roulaient très fort en tête, mit en échec le plan de Bobet et, grâce à eux, le peloton rejoignit les deux échappés au bout d'une dizaine de kilomètres, peu avant Sainte-Geneviève-des-Bois.

C'est alors que Vivier, suivi par De Bruyne et Faanhoff, tenta sa chance à son tour, mais un incident mécanique le força à s'arrêter. Peu après, les leaders étaient rejoints par Varnajo, Kemp et Bober. Les « cinq » accentuaient leur avance, et bientôt ils avaient partie gagnée.

Au sprint, sur la piste du Parc, le Hollandais Faanhoff démarrait dans la ligne opposée, mais Varnajo, à l'extérieur, triomphait grâce à un « rush » irrésistible.

Peu après, c'était l'arrivée du gros de la troupe et de son chef de file, Bobet, applaudi par une foule déchaînée.

LE CLASSEMENT DE LA 23e ETAPE

Troyes-Paris (180 km.)

1er VARNAJO, les 180 km. en 5 h. 9' 23" (moyenne horaire 34 km. 908) ; 2. De Bruyne, m. t. ; 3. Faanhof, m. t. ; 4. Kemp, m. t. ; 5. Bober, m. t. ; 6. Forlini, à 10' 2" ; 7. ex-æquo, à 10' 40" : Hoorelbecke, Brankart, Rolland, Ockers, Vitetta, Bobet, Schaer, Darrigade, Kubler, Van Est, Van Genechten, De Smet, Meunier, Ruiz, Schneider, Gilles, Bauvin, Quentin, Van Breenen, Guerinel, Siguenza, Malléjac, etc.

LE CLASSEMENT GENERAL FINAL

1er Louis BOBET 140 h. 6' 6" ; 2. Kubler 140 h. 21' 54" (à 15' 49") ; 3. Schaer 140 h. 29' 51" (à 21' 46") ; 4. Dotto 140 h. 34' 6" (à 28' 21") ; 5. Malléjac 140 h. 37' 45" (à 31' 38") ; 6. Ockers 140 h. 42' 7" (à 36' 2") ; 7. Bergaud 140 h. 44' (à 37' 55") ; 8. Vitetta 140 h. 47' 19" (à 41' 14") ; 9. Brankart 140 h. 48' 13" (à 42' 8") ; 10. Bauvin 140 h. 48' 26" (à 42' 21") ; 11. Lauredi 140 h. 48' 47" ; 12. Clerici 141 h. 2' 41" ; 13. Apo Lazaridès 141 h. 10' 8" ; 14. Nolten 141 h. 10' 20" ; 15. Mahé 141 h. 15' 8" ; 16. Van Est 141 h. 15' 28" ; 17. Voorting 141 h. 16' 25" ; 18. Ruiz 141 h. 17' 33" ; 19. Rolland 141 h. 18' 25" ; 20. Van Breenen 141 h. 25' 15" ; 21. Demulder 141 h. 27' 13" ; 22. Van Genechten 141 h. 33' 3" ; 23. Teisseire 141 h. 34' 57" ; 24. L. Lazaridès 141 h. 37' 58" ; 25. Bahamontès 141 h. 43' 47" ; 26. Deledda 141 h. 45' 33" ; 27. Forestier 141 h. 49' 53" ; 28. Quentin 141 h. 51' 19" ; 29. Close 142 h. 2' 5" ; 30. Kemp 142 h. 9' 26" ; 31. Alomar 142 h. 21' 7" ; 32. Forlini 142 h. 24' 3" ; 33. Le Guilly 142 h. 25' 53" ; 34. De Smet 142 h. 34' 44" ; 35. Hoorelbecke 142 h. 35' 59" ; 36. De Bruyne 142 h. 38' 16" ; 37. Trobat 142 h. 51' 15" ; 38. Rémy 142 h. 53' 9" ; 39. Meunier 142 h. 55' 58" ; 40. Vivier 142 h. 56' 26" ; 41. Varnajo 143 h. 1' 56" ; 42. Mirando 143 h. 2' 23" ; 43. E. Rodriguez 143 h. 3' 23" ; 44. Perez 143 h. 6' 50" ; 45. M. Rodriguez 143 h. 9' 30" ; 46. Cieleska 143 h. 12' 32" ; 47. Faanhof 143 h. 15' 53" ; 48. Carle 143 h. 23' 13" ; 49. Darrigade 143 h. 24' 1" ; 50. Pianezzi 143 h. 26' 1" ; 51. Bober 143 h. 27' 7" ; 52. Privat 143 h. 28' 36" ; 53. Guitart 143 h. 30' 3" ; 54. Botella 143 h. 33' 5" ; 55. Masip 143 h. 35' 4" ; 56. Croci-Torti 143 h. 39' 25" ; 57. Telotte 143 h. 43' 46" ; 58. Tonello 143 h. 44' 23" ; 59. Molineris 144 h. 15' 32" ; 60. Gilles 144 h. 21' 10" ; 61. Siguenza 144 h. 21' 14" ; 62. Dussault 144 h. 24' 50" ; 63. Bouvet 144 h. 26' 11" ; 64. Hendrickx 144 h. 42' 34" ; 65. Guerinel 144 h. 46' 55" ; 66. Bellay 144 h. 51' 1" ; 67. Agut 144 h. 53' 26" ; 68. Schneider 145 h. 56' 17" ; 69. Dierkens 146 h. 13' 34".

LE CLASSEMENT PAR EQUIPE (Challenge Martini)

1er SUISSE 420 h. 29' 57" ; 2. France 420 h. 48' 24" ; 3. Belgique 421 h. 2' 16" ; 4. Hollande 421 h. 38' 57" ; 5. Sud-Est 421 h. 43' 34" ; 6. Espagne 422 h. 56' 5" ; 7. Ouest 423 h. 12' 55" ; 8. Nord-Est-Centre 424 h. 20' 13" ; 9. Sud-Ouest 424 h. 38' 28" ; 10. Ile-de-France 424 h. 57' 49" ; 11. Luxembourg-Autriche 430 h. 49' 24".

VARNAJO EST TOUT SOURIRE AUPRES DE SON DIRECTEUR SPORTIF LEON LE CALVEZ.

ENERVES, HALETANTS, L'ŒIL VISSE AU VISEUR, LES PHOTOGRAPHES DE PRESSE ATTENDENT L'ARRIVEE DU TRIOMPHATEUR LOUISON BOBET.

CE NUMÉRO CONÇU PAR
FÉLIX LÉVITAN
ET RÉALISÉ TECHNIQUEMENT PAR
MAURICE FONSÈQUE
ET GUY CHAMPAGNE
A ÉTÉ ILLUSTRÉ AVEC DES PHOTOGRAPHIES
DE
Henri LETONDAL, Robert COVO,
A. PILON, R. ROBERT et D. GUYOT

Direct.-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e.
Gravure et impress. E. Desfossés-Néogravure, 13, quai Voltaire, Paris.

VITTELLOISE EST L'AMIE DES SPORTIFS

LaVITTELLOISE

L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE

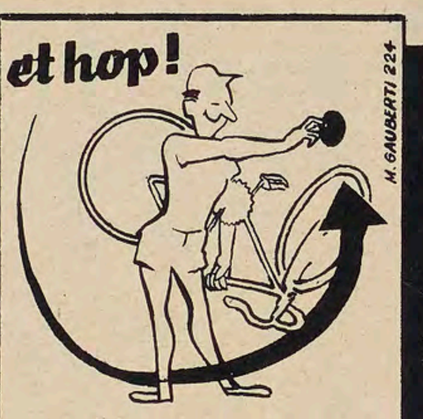
VOLT

VITTELLOISE dote en 1954, les coureurs du Tour de France, de bidons DO en polyéthylène à sa marque.

COUPE DE SPORT
"DOUAI"

ORFÈVRERIE
Christofle

8, RUE ROYALE
PARIS



...c'est réparé !

La réparation, c'est l'affaire de **RUSTINES**

Pour le Vélo
Rustines a créé un nécessaire spécial garni de 12 Rustines à tirette qui se posent sans dissolution, sans essence...
...SANS RIEN.

Souvent imitée, jamais égalée

... une vraie

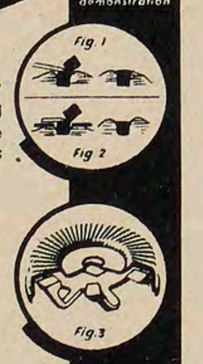
RUSTINES

ne se décolle jamais

BON à adresser à **Société RUSTINES** 29, rue Castérès Clichy (Seine) pour recevoir franco échantillons Rustines et notice sur l'entretien des pneus. Joindre 35 frs en timbre.
Spécifier : Auto - Moto - Vélo
Nom.....
Adresse.....

Parfaitement rasé en 2 ou 3 minutes

sans irritation
sans vibration



- **Le Rasoir Philishave Philips rase de plus près.**
  Une lame ordinaire ne peut que décapiter le poil (risque de coupure si l'on appuie) *Fig. 1.* Au contraire le peigne ultra-mince du Philishave protège la peau et aplatit les petits monticules qui séparent les poils, les dégageant jusqu'à la base. *Fig. 2*
- **s'affûte automatiquement**
  Les lames du contre-peigne s'aiguisent elles mêmes en effleurant à grande vitesse le peigne en acier spécial extra-dur. *Fig. 3*
- **est pratiquement inusable**
  Le moteur est robuste et puissant. Le mouvement rotatif parfaitement régulier évite toutes vibrations et secousses, causes d'usure.

PHILIPS 6.950 F + t.l.

DANS LE MONDE ENTIER, IL Y A DAVANTAGE D'HOMMES QUI SE RASENT AVEC UN PHILISHAVE PHILIPS QU'AVEC N'IMPORTE QUELLE AUTRE MARQUE DE RASOIR ÉLECTRIQUE

ELVINGER 10.576

Virtuel maillot jaune aux portes de Rouen, Bobet a revêtu le « paletot d'or » à l'arrivée à Caen. Yvette Horner, « reine des Six-Jours et vedette Suze », aide Louison à l'endosser.

Raphaël

quinquina

LES ARCS